

L'APPEL DE CTHULHU

Howard-Phillips LOVECRAFT
(1890-1937)

Les cinq traductions

Claude Gilbert
Jacques Papy
Jean Balczesak
Maxime Le Dain
Simone Lamblin



L'APPEL DE CTHULHU

Howard-Phillips LOVECRAFT
(1890-1937)

*(Ecrité par H.P. Lovecraft durant l'été 1926, et publiée pour la toute première fois dans la revue « Weir Tales » (Vol. 11, N° 2, P. 159–178, 287) en février 1928, l'histoire « The Call of Cthulhu » est tombée dans le domaine public le 1^{er} janvier 2008.
La traduction française qui suit est la version mise au point par Claude Gilbert)*

(Trouvé dans les papiers du défunt Francis Wayland Thurston, de Boston)

« De tels êtres ou de si grands pouvoirs, il est concevable qu'il y ait une survivance... survivance d'un temps extrêmement reculé où... la conscience se manifesta, peut-être, sous des formes et figures en retrait depuis longtemps avant la marée de l'humanité en marche... formes dont seules la poésie et la légende ont saisi un souvenir fugace et qu'elles ont appelées dieux, monstres, êtres mythiques de toutes sortes et espèces... »

– Algernon BLACKWOOD

I. L'horreur d'argile

Ce qu'il y a de plus pitoyable au monde, c'est, je crois, l'incapacité de l'esprit humain à relier tout ce qu'il renferme. Nous vivons sur une île placide d'ignorance, environnée de noirs océans d'infinitude que nous n'avons pas été destinés à parcourir bien loin. Les sciences, chacune s'évertuant dans sa propre direction, nous ont jusqu'à présent peu nuï. Un jour, cependant, la coordination des connaissances éparses nous ouvrira des perspectives si terrifiantes sur le réel et sur l'effroyable position que nous y occupons qu'il ne nous restera plus qu'à sombrer dans la folie devant cette révélation ou à fuir cette lumière mortelle pour nous réfugier dans la paix et la sécurité d'un nouvel obscurantisme.

Les théosophes ont eu l'intuition de la grandeur effrayante du cycle cosmique à l'intérieur duquel notre univers et la race humaine ne sont que des incidents éphémères. Ils ont fait allusion à d'étranges survivances en des termes qui devraient glacer le sang, si un aimable optimisme ne les masquait. Mais ce n'est pas d'eux que me vint l'unique vision fugitive des ères interdites qui me glace quand j'y songe et me rend fou quand j'en rêve. Cette vision, comme toutes les visions redoutables de la vérité, surgit brusquement de la juxtaposition accidentelle d'éléments distincts – en l'occurrence, un fait divers tiré d'un vieux journal et les notes d'un professeur défunt. Je souhaite qu'il n'y ait jamais personne pour effectuer à nouveau ce rapprochement. Il est certain que, si je vis, je n'ajouterai plus sciemment d'anneau à une chaîne aussi hideuse. Je suis persuadé que le professeur avait lui aussi l'intention de garder le silence sur ce qu'il savait et qu'il aurait détruit ses notes si une mort soudaine ne l'avait emporté.

Je pris connaissance de cette affaire au cours de l'hiver 1926-1927, à la mort de mon grand-oncle, George Gammel Angell, professeur honoraire de langues sémitiques à l'université Brown, de Providence, dans l'Etat de Rhode Island. L'autorité du professeur Angell en matière d'inscriptions anciennes était largement reconnue et il était souvent consulté par les responsables des grands musées. Aussi sa disparition, à l'âge de quatre-vingt-douze ans, est-elle demeurée dans la mémoire de nombreuses personnes. Localement, l'émotion qu'elle suscita s'accrut du fait de l'obscurité de la cause de sa mort. Le professeur avait succombé alors qu'il revenait du bateau de Newport. Il était tombé brusquement, disaient les témoins, après avoir été bousculé par un Noir à l'allure de marin, sorti de l'une des curieuses et sombres cours qui s'ouvraient sur le flanc abrupt de la colline et offraient un raccourci entre

le port et la maison du défunt, dans Williams Street. Les médecins n'avaient pu découvrir d'affection visible et avaient conclu, à la suite d'une délibération embarrassée, que quelque obscure défaillance cardiaque, produite par la montée rapide d'une pente aussi raide pour un homme de cet âge, avait été responsable de sa fin. A l'époque, je ne vis aucune raison de ne pas me ranger à cette opinion mais, depuis quelques temps, j'ai commencé à me poser des questions – et même plus que cela.

En tant qu'héritier et exécuteur testamentaire de mon grand-oncle, étant donné qu'il était mort veuf et sans enfants, j'étais censé examiner ses papiers de manière assez approfondie. C'est dans ce but que j'emportai ses fiches et ses dossiers au grand complet dans mon appartement de Boston. La plus grande partie du matériel que je classai était destinée à la Société Américaine d'Archéologie qui la publierait un jour, mais l'un des dossiers m'intriguait infiniment et je n'avais pas du tout envie de le communiquer à qui que ce soit. Il était fermé et je n'en trouvais pas la clé ; l'idée me vint alors d'examiner l'anneau que mon oncle portait toujours dans sa poche. Et je réussis, en effet, à l'ouvrir ; mais cela fait, ce fut pour me retrouver, me sembla-t-il, devant une barrière encore plus haute et plus hermétiquement close. Que pouvaient signifier l'étrange bas-relief d'argile, les notes, les récits incohérents et les coupures de presse que j'y trouvais ? Mon oncle, dans les dernières années de sa vie, avait-il ajouté foi aux impostures les plus superficielles ? Je résolus de rechercher le sculpteur excentrique, responsable du trouble apparent de la paix de l'esprit du vieil homme.

Ce bas-relief était un rectangle grossier de moins d'un pouce d'épaisseur et d'environ cinq pouces sur six, manifestement récent. Les dessins, pourtant, n'avaient rien de récent, ni dans leur harmonie, ni dans ce qu'ils suggéraient. En effet, si les fantaisies du cubisme et du futurisme ont été nombreuses et désordonnées, elles n'ont pas souvent répété la régularité secrète qui se dissimule dans le graphisme préhistorique. Or, pour l'essentiel, ces dessins paraissaient bien être les symboles d'une écriture. Ma mémoire, pourtant, en dépit de la connaissance approfondie que j'avais désormais acquise des papiers et des collections de mon oncle, ne me fut d'aucun secours quand il s'agit d'identifier cette catégorie particulière ou même de deviner ses affiliations les plus lointaines.

Au-dessus de ce qui, apparemment, était des hiéroglyphes, se trouvait une figure, placée là dans une intention d'illustration évidente, même si l'exécution impressionniste n'autorisait pas que l'on se fit une idée très nette de sa nature. On aurait dit une sorte de monstre, ou de symbole représentant un monstre, d'une forme telle que seul un esprit morbide avait pu le concevoir. Si je dis que mon imagination quelque peu extravagante se laissa aller à y voir tout à la fois les formes d'une pieuvre, d'un dragon et d'une caricature humaine, ce ne sera pas trahir l'esprit de la chose. Une tête molle, tentaculée, surmontait un corps grotesque et écaillé, équipé d'ailes rudimentaires, mais c'était la *ligne générale* de l'ensemble qui provoquait le choc le plus violent et le rendait plus effrayant. Derrière la figure, à l'arrière-plan, on devinait la vague suggestion d'une architecture cyclopéenne.

Les textes qui accompagnaient cet objet bizarre étaient de la main du professeur Angell et semblaient avoir été rédigés tout récemment, à l'exception d'un paquet de coupures de presse. C'étaient des notes, sans aucune prétention littéraire. Le document apparemment le plus important portait le titre *CULTE DE CTHULHU*, soigneusement écrit en caractères d'imprimerie, comme pour éviter toute erreur de lecture sur un mot aussi inhabituel. Ce manuscrit était divisé en deux sections, dont la première était intitulée « 1925 – Rêves et œuvres d'après-rêves d' H. A. Wilcox, 7 Thomas Street, Providence, Rhode Island », et la seconde, « Récit de l'inspecteur John R. Legrasse, 121 Bienville Street, La Nouvelle-Orléans, Louisiane, à la conférence de 1908 de la S.A.A. – Notes à propos de ce dernier et de la relation du prof. Webb ». Les autres documents manuscrits n'étaient que des notes brèves, certaines relatant les rêves étranges faits par diverses personnes, d'autres comportant des citations tirées de livres et de revues de théosophie (notamment, *L'Atlantide* et *La Lémurie perdue* de W. Scott-Elliott). Quant au reste, il s'agissait de commentaires sur quelques passages de classiques de la mythologie et de l'anthropologie, tels que *Le Rameau d'or* de Frazer, ou *Le Culte des sorcières en Europe occidentale*, de Miss Murray. Les coupures faisaient essentiellement allusion aux maladies mentales et aux épidémies extraordinaires de folie ou de délire collectif que l'on avait pu constater au printemps de l'année 1925.

La première partie du manuscrit principal contenait une très étrange histoire. Il semble que, le 1^{er} mars 1925, un jeune homme mince et brun, l'air névrosé et surexcité, soit venu rendre visite au professeur Angell en lui apportant le singulier bas-relief d'argile, encore tout humide et tout frais. Sa carte portait le nom d'Henry Anthony Wilcox et mon oncle sut ainsi qu'il était le plus jeune fils d'une excellente famille qu'il connaissait un peu. Ce garçon avait étudié la sculpture

peu de temps auparavant à l'École des Beaux-Arts de Rhode Island et vivait seul dans une grande maison du nom de « Fleur de lys », non loin de cette institution. Wilcox était un jeune homme précoce, dont les dons étaient reconnus, mais aussi la grande excentricité car, depuis l'enfance, il avait attiré l'attention sur lui pour l'habitude qu'il avait de raconter des histoires curieuses et des rêves étranges. Il disait de lui-même qu'il était « hypersensible sur le plan psychique », mais les habitants de cette ancienne cité commerciale, des hommes posés, se contentaient de le considérer simplement comme un « original ». Se mêlant rarement aux gens de son milieu, il avait peu à peu cessé de fréquenter la société et il n'était plus à présent connu que d'un petit groupe d'esthètes, originaires d'autres villes. Le Club d'Art de Providence lui-même, soucieux de préserver son conservatisme, l'avait jugé tout à fait désespérant.

Lors de sa visite, poursuivait le manuscrit du professeur, le sculpteur avait subitement fait appel aux connaissances archéologiques de son hôte en lui demandant d'identifier les hiéroglyphes du bas-relief. Il s'était exprimé de façon rêveuse, tendue, ce qui suggérait l'affectation et aliénait toute sympathie. Mon oncle avait d'ailleurs mis quelque brusquerie à lui répondre, car la fraîcheur manifeste de l'état de la tablette pouvait tout impliquer, sauf un rapport avec l'archéologie. La réplique du jeune Wilcox, qui avait assez impressionné mon oncle pour qu'il s'en souvienne et la note mot à mot, avait été faite sur un ton de poésie fantastique, qui avait dû être imprimé à toute la conversation et dont je me suis aperçu, depuis, qu'il était hautement caractéristique du personnage. Il avait dit : « C'est neuf, c'est exact, car je l'ai fait la nuit dernière au cours d'un rêve de cités étranges ; et ces rêves sont plus anciens que la sombre Tyr, le Sphinx contemplatif ou Babylone ceinturée de jardins. »

C'est alors qu'il avait commencé ce récit incohérent qui avait soudain réveillé quelque chose dans la mémoire endormie de mon oncle et fait que celui-ci l'avait écouté avec un intérêt passionné. Il y avait eu un léger tremblement de terre, la nuit précédente, le plus considérable qui ait été ressenti en Nouvelle-Angleterre depuis plusieurs années. Or, l'imagination de Wilcox en avait été vivement affectée. Après s'être endormi, il avait fait un rêve comme il n'en avait encore jamais fait, avec des cités cyclopéennes, faites de blocs de pierre titanesques et de monolithes qui s'élançaient vers le ciel, le tout ruisselant de vase verte et sinistre d'horreur latente. Des hiéroglyphes couvraient murailles et piliers, et d'un point indéterminé, au-dessous de lui, était sortie une voix qui n'était pas une voix ; une sensation chaotique que seule l'imagination permettait de traduire en sons, mais qu'il avait tenté de rendre par l'enchevêtrement presque imprononçable de ces lettres : « *Cthulhu fhtagn* ».

Cet entremêlement verbal avait été la clé du souvenir qui avait excité et troublé le professeur Angell. Il avait questionné le sculpteur avec une minutie toute scientifique. Il avait ensuite examiné avec une intensité presque frénétique le bas-relief auquel le jeune homme s'était retrouvé en train de travailler, glacé et simplement vêtu de ses vêtements de nuit, quand le réveil l'avait surpris, stupéfait. Mon oncle avait accusé son grand âge, devait dire plus tard Wilcox, de la lenteur avec laquelle il avait identifié les hiéroglyphes et le dessin qui les illustrait. Nombre de ses questions parurent très déplacées à son visiteur, surtout celles qui tendaient à l'associer avec des cultes ou des sociétés étranges. Wilcox ne parvenait pas à comprendre les adjurations répétées de silence qu'il se voyait présenter, en échange d'une admission à quelque vaste savoir religieux, mystique ou païen. Quand le professeur Angell fut persuadé que le sculpteur ignorait en réalité tout culte ou tout système de tradition cryptique, il assiégea son visiteur de prières pour qu'à l'avenir il vienne lui raconter ses rêves. Le résultat fut positif, car, après la première entrevue, le manuscrit mentionne les visites quotidiennes du jeune homme, visites au cours desquelles il rapportait de surprenants lambeaux d'une imagerie nocturne dont la substance demeurait toujours quelque terrible vision cyclopéenne de pierre noire et ruisselante, accompagnée d'une voix ou d'une intelligence souterraine qui criait, monotone, des messages énigmatiques que l'on pouvait qualifier de sons inarticulés. Les deux vocables les plus fréquemment répétés étaient ceux que rendent les lettres « *Cthulhu* » et « *R'lyeh* ».

Le 23 mars, disait encore le manuscrit, Wilcox n'était pas venu. Une visite à son domicile permit de savoir qu'il avait été pris d'une obscure sorte de fièvre et transporté dans sa famille à Waterman Street. Il avait appelé dans la nuit, réveillant divers autres artistes qui logeaient dans le même bâtiment que lui, et il n'avait plus manifesté depuis lors que des alternances d'inconscience et de délire. Mon oncle avait aussitôt appelé la famille par téléphone et, dès lors, avait accordé une attention sans relâche à cette affaire, se rendant souvent au cabinet de Thayer Street du Dr. Tobey, auquel on avait fait appel. L'esprit fébrile du jeune homme explorait manifestement d'étranges domaines et le docteur frissonnait parfois quand il en parlait. Il y avait, certes, ce dont il avait déjà rêvé, mais aussi des allusions désordonnées à

une chose gigantesque qui avait « des miles de haut » et qui marchait ou montait à pas pesants. Il ne devait jamais décrire complètement cette chose, mais certaines paroles prononcées dans son délire et répétées par le Dr. Tobey convinquirent le professeur qu'il devait s'agir de la monstruosité sans nom qu'il s'était efforcé de reproduire dans sa sculpture de rêve. Toute référence à cet objet, ajoutait le docteur, était invariablement le prélude à une léthargie dans laquelle sombrait le jeune homme. Chose curieuse, sa température ne s'élevait guère au-dessus de la normale ; par ailleurs, l'état général était tel qu'il suggérait la présence d'une fièvre véritable, plutôt que celle d'un trouble mental.

Le 2 avril, vers trois heures de l'après-midi, toutes traces de la maladie de Wilcox disparurent soudain. Il s'assit bien droit dans son lit, fut surpris de se retrouver chez ses parents et parut tout ignorer de ce qui s'était passé, en rêve ou dans la réalité, au cours de la nuit du 22 mars. Comme le docteur le jugeait rétabli, il retourna au bout de trois jours dans son appartement. Il ne devait plus être d'aucune assistance pour le professeur Angell. Les rêves étranges s'étaient évanouis au moment où il avait guéri et mon oncle cessa de recueillir ses pensées nocturnes au bout d'une semaine de récits de visions des plus ordinaires sans grand sens ni intérêt.

C'est ici que s'arrêtait la première partie du manuscrit, mais les références qui étaient faites à certaines des notes en désordre me donnèrent beaucoup à penser – tant, même, que seul le scepticisme invétéré qui était alors à la base de ma philosophie peut expliquer la défiance prolongée que j'éprouvais à l'égard de l'artiste. Les notes en question décrivaient les rêves de diverses personnes pendant la période où le jeune Wilcox avait ses étranges visitations. Mon oncle, semble-t-il, avait rapidement mis en place un corps d'enquête d'une ampleur prodigieuse auprès de la majeure partie des amis qu'il pouvait interroger sans impertinence. Il pria de lui envoyer le récit des rêves qu'ils faisaient chaque nuit et la date de toutes les visions notables qu'ils avaient eues depuis quelques temps. Sa requête paraissait avoir été reçue de façons fort diverses. Pourtant, il avait très certainement dû recevoir plus de réponses qu'il n'en pouvait examiner sans secrétaire. Cette correspondance originale n'avait pas été conservée, mais ses notes en constituaient un résumé très complet et profondément significatif. La plupart des gens appartenant à la haute société et au monde des affaires – le traditionnel « sel de la terre » de la Nouvelle-Angleterre – avaient fourni un résultat presque entièrement négatif, encore que, dans certains cas isolés, des impressions nocturnes, inquiètes bien qu'à peine ébauchées, eussent été ressenties ici ou là, toujours entre le 23 mars et le 2 avril – période du délire du jeune Wilcox. Les scientifiques n'avaient guère été affectés non plus, bien que, dans quatre cas, de vagues descriptions eussent suggéré qu'il y avait eu une découverte fugitive de paysages étranges et que, dans un autre cas, il eût été fait mention d'une appréhension à l'égard de quelque chose d'anormal.

Ce fut des artistes et des poètes que vinrent les réponses pertinentes et je suis convaincu qu'ils auraient été pris de panique s'ils avaient pu comparer leurs témoignages. Quoi qu'il en soit, comme je ne pouvais consulter les originaux, je soupçonnais à demi celui qui les avait analysés d'avoir posé des questions allant dans le sens qu'il souhaitait ou de n'avoir gardé de cette correspondance que ce qui venait appuyer ce qu'il avait depuis peu résolu de chercher. Voilà pourquoi je demeurais persuadé que, ayant eu d'une manière ou d'une autre connaissance de données plus anciennes que mon oncle aurait eues en sa possession, Wilcox avait trompé le vieux savant. Les réponses des artistes révélaient une histoire bien troublante. Entre le 28 février et le 2 avril, beaucoup d'entre eux avaient fait des rêves très bizarres, ces rêves ayant été infiniment plus fréquents pendant la période où le jeune sculpteur avait déliré. Un quart de ceux qui avaient envoyé un compte-rendu témoignait avoir assisté à des scènes et perçu des quasi-sons pas très différents de ceux que Wilcox avait décrits. Et certains de ces rêveurs avouaient avoir eu une peur intense de la chose gigantesque et indicible qui était devenue visible vers la fin. L'un des cas, qu'une note décrivait en détail, était tout à fait attristant. Le sujet, un architecte très connu qui avait un penchant pour la théosophie et l'occultisme, avait été pris de folie violente le jour où Wilcox avait été lui-même frappé et il était mort quelques mois plus tard, après avoir poussé des cris incessants pour demander qu'on le sauve de quelque lieu infernal. Si mon oncle avait utilisé les noms au lieu d'employer simplement une numérotation, j'aurais entrepris à mon tour une enquête et procédé à quelques vérifications. Malheureusement, je ne parvins à retrouver que quelques témoins. Ces derniers, cependant, confirmèrent tous absolument le contenu des notes. Je me suis souvent demandé si tous les sujets interrogés par le professeur avaient été aussi intrigués que ceux que je rencontrai. Il est préférable qu'aucune explication ne leur parvienne jamais.

Les coupures de presse, comme je l'ai laissé entendre, faisaient allusion à certains cas de panique, de manie ou d'excentricité constatés au cours de la même période. Le professeur Angell avait sans doute fait appel à une agence de coupures de journaux, car le nombre d'articles dont il disposait était prodigieux et ils provenaient du monde entier. Ici, c'était un suicide, qui s'était produit la nuit à Londres, parce qu'un dormeur solitaire avait sauté par la fenêtre en poussant un cri terrifiant. Là, dans une lettre incohérente adressée au directeur d'un journal d'Amérique latine, un fanatique déduisait des visions qu'il avait eues que l'avenir serait atroce. Une dépêche de Californie décrivait une colonie de théosophes qui revêtaient *en masse* des robes blanches, dans l'attente de quelque « accomplissement glorieux » qui ne se réalisa jamais, tandis que des entrefilets venus des Indes évoquaient à mots couverts de sérieux troubles indigènes qui s'étaient produits vers la fin du mois de mars. Des orgies vaudoues s'étaient multipliées en Haïti et, des postes avancés qu'ils occupaient en Afrique, certains Blancs faisaient état de murmures inquiétants. Des officiers américains servant aux Philippines constataient l'existence d'une agitation dans quelques tribus, toujours à la même époque, et des policiers new-yorkais étaient harcelés par les Levantins hystériques dans la nuit du 22 au 23 mars. L'ouest de l'Irlande, lui aussi, était plein de rumeurs incontrôlables et légendaires, tandis qu'un peintre fantastique du nom d'Ardois-Bonnot accrochait un *Paysage de rêve* blasphématoire au Salon de printemps de Paris, en 1926. Si nombreux étaient les troubles enregistrés dans les asiles de fous que seul un miracle pouvait avoir empêché la confrérie médicale d'établir de curieux parallèles et de tirer des conclusions embarrassantes. Un étrange paquet de coupures de presse, en définitive. Et je comprends mal, aujourd'hui, le rationalisme insensible avec lequel je les écartai. Cependant, j'étais alors convaincu que le jeune Wilcox avait eu connaissance de problèmes plus anciens, également mentionnés par le professeur.

II. Le récit de l'inspecteur Legrasse.

Les problèmes plus anciens qui avaient chargé de signification le rêve et le bas-relief du sculpteur pour mon oncle étaient examinés dans la seconde moitié de son long manuscrit. Il apparaissait qu'une fois déjà le professeur Angell avait vu les contours infernaux de la monstruosité sans nom, qu'il s'était interrogé au sujet des hiéroglyphes inconnus et qu'il avait entendu les syllabes menaçantes qu'on ne peut rendre que par « *Cthulhu* », tout cela dans un contexte si troublant et si horrible qu'il ne faut guère s'étonner qu'il ait assailli le jeune Wilcox de ses questions et de ses demandes de renseignements.

Cette expérience antérieure s'était produite en 1908, dix-sept ans plus tôt, alors que la Société Américaine d'Archéologie tenait sa conférence annuelle à Saint-Louis. Le professeur Angell, comme il convenait à un homme ayant son autorité et son savoir, avait joué un rôle prédominant dans les délibérations. Aussi avait-il été l'un des premiers à être approché par diverses personnes extérieures qui avaient profité de cette réunion pour venir poser des questions et demander qu'on y fournisse des réponses exactes ou présenter des problèmes afin d'y voir apporter une solution par des spécialistes.

Le plus important de ces curieux, celui qui en peu de temps allait devenir le point de mire de toute l'assemblée, était un homme d'âge moyen et d'aspect quelconque qui avait fait le long voyage de La Nouvelle-Orléans pour demander certaine information particulière qu'il n'avait pu obtenir nulle part. Il s'appelait John Raymond Legrasse et exerçait la profession d'inspecteur de police. Avec lui, il apportait l'objet de sa visite, une statuette de pierre, grotesque, repoussante et apparemment très ancienne, dont il était incapable de préciser l'origine.

Il ne faut pas s'imaginer que l'inspecteur Legrasse témoignait du moindre intérêt pour l'archéologie. Son désir d'être éclairé ne provenait en effet que de considérations purement professionnelles. La statuette, une idole, une fétiche ou Dieu sait quoi, avait été saisie quelques mois auparavant dans les marais boisés du sud de La Nouvelle-Orléans, lors d'une descente dans une réunion de soi-disant adeptes du culte vaudou. Pourtant, les rites qui s'y pratiquaient étaient si singuliers et si atroces que la police s'était aussitôt rendu compte qu'elle était tombée par hasard sur un culte obscur dont elle ignorait tout, infiniment plus diabolique que le plus noir de tous ceux pratiqués dans les milieux africains. Il avait été absolument impossible de découvrir quoi que ce fût quant à son origine, mis à part les extravagantes, les incroyables fables arrachées aux participants appréhendés. Telle était la raison du souci des policiers de

se renseigner auprès de spécialistes des questions anciennes, afin de pouvoir situer l'effrayant symbole et remonter, grâce à lui, jusqu'à la source du culte.

L'inspecteur Legrasse était bien mal préparé à la sensation qu'allait créer ce qu'il apportait. Un coup d'œil sur l'objet avait suffi pour jeter l'assemblée des hommes de science dans un état d'excitation intense et tous s'étaient regroupés en hâte autour de lui pour contempler la figurine dont l'absolue étrangeté et l'aspect de véritable antiquité abyssale paraissaient devoir ouvrir avec tant de force des voies archaïques encore inexplorées. Aucune école de sculpture connue n'avait donné naissance à un objet aussi terrifiant et pourtant des centaines, des milliers d'années même paraissaient inscrites sur la surface indistincte et verdâtre de l'inclassable pierre.

La figurine, qui passa ensuite lentement de l'un à l'autre afin que chacun puisse l'examiner de près avec attention, avait entre sept et huit pouces de haut et était d'un travail raffiné. Elle représentait un monstre à la silhouette vaguement anthropoïde, avec une tête de pieuvre dont la face n'aurait été qu'une masse de tentacules, un corps écailleux, d'une grande élasticité, semblait-il, des griffes prodigieuses aux pattes postérieures et antérieures, de longues et étroites ailes dans le dos. Cette chose, qui paraissait distiller une malignité redoutable et dénaturée, était d'une corpulence presque boursouflée et paraissait tassée sur un bloc rectangulaire, une sorte de piédestal, couvert de caractères indéchiffrables. La pointe de ses ailes touchait la partie postérieure du bloc, l'arrière-train occupait le centre, tandis que les longues griffes recourbées des pattes postérieures, repliées, ramassées, agrippaient le bord antérieur et s'étiraient en direction de la base jusqu'au quart de la hauteur du socle. La tête céphalopode était inclinée en avant de telle sorte que les extrémités des tentacules faciaux allaient effleurer par-dessus les énormes pattes antérieures qui étreignaient les genoux de la créature accroupie. L'ensemble était empreint d'une vie extraordinaire et d'autant plus subtilement redoutable que l'origine en était aussi totalement inconnue. Il était indubitable qu'elle avait un âge extraordinaire, angoissant, incalculable. Rien cependant ne la rattachait au moindre type d'art caractéristique de l'aube de la civilisation – ni même, à vrai dire, à celui de n'importe quelle autre époque.

Totalement originale, unique, sa matière même constituait un mystère. La pierre savonneuse, d'un noir verdâtre, parsemée de petites taches et de stries dorées ou iridescentes, ne ressemblait en effet à rien de ce qui est familier à la géologie ou à la minéralogie. Les caractères de la base étaient tout aussi déroutants. Aucun savant dans l'assistance, en dépit de la présence de spécialistes de la moitié du globe, n'avait la moindre idée de leur parenté linguistique, fût-ce la plus lointaine. Ces signes, comme le sujet et la matière, appartenaient à quelque chose d'atrocement lointain et différent de l'humanité telle que nous la connaissons. Quelque chose qui suggérait de manière effroyable d'anciens cycles de vie impies où notre univers et nos conceptions n'avaient aucune part.

Et pourtant, tandis que les membres de l'assemblée hochaient la tête et s'avouaient battus devant le problème de l'inspecteur, il y avait un homme qui suspectait une touche de bizarre familiarité dans la forme monstrueuse comme dans l'écriture et qui, au bout d'un moment, dit avec quelque hésitation les choses singulières dont il se souvenait. Cette personne était William Channing Webb, disparu depuis. Professeur d'anthropologie à l'université de Princeton, c'était un explorateur fort réputé.

Le professeur Webb avait accompli quarante-huit ans auparavant un voyage au Groenland et en Islande au cours duquel il avait recherché certaines inscriptions runiques qu'il n'avait pu découvrir. Très au nord, sur la côte occidentale du Groenland, il avait rencontré une singulière tribu, ou une assemblée culturelle d'Esquimaux dégénérés dont la religion, une curieuse forme de démonolâtrie, l'avait glacé par la soif de sang et le caractère repoussant qui s'y trouvaient délibérément accentués. C'était une croyance dont les autres Esquimaux ne savaient presque rien et qu'ils ne mentionnaient qu'en frissonnant, tout en disant qu'elle était venue de temps infiniment anciens, antérieurs à la création du monde. Outre des rites et des sacrifices humains innommables, certains rituels transmis de génération en génération s'adressaient à un démon suprême, ou *tornasuk*, plus ancien que tous les autres. Le professeur Webb avait alors noté phonétiquement avec soin ce que lui disait un vieillard, un *angedkok* ou prêtre-sorcier, et traduit les sons en lettres romaines du mieux qu'il l'avait pu. Cependant, ce qui prenait à présent une signification toute particulière, c'est le fétiche que ce culte honorait et autour duquel ses adeptes dansaient au moment où l'aurore jaillissait très haut par-dessus les falaises. Il s'agissait, expliquait le professeur, d'un bas-relief très grossier qui présentait une image hideuse et une écriture secrète. Selon lui, c'était quelque chose de très comparable

dans toutes les lignes essentielles à la chose bestiale qui se trouvait à présent soumise à l'examen de la conférence.

Ces renseignements, reçus avec attention et surprise par les assistants, parurent deux fois plus passionnants à l'inspecteur Legrasse. Il se mit aussitôt à assaillir de questions son informateur. Ayant noté et copié un rituel oral des adorateurs du culte des marais que ses hommes avaient arrêtés, il supplia le professeur de se souvenir du mieux qu'il le pouvait des syllabes qu'il avait relevées chez les Esquimaux sataniques. Il s'ensuivit alors une comparaison complète des détails et il y eut un instant de silence véritablement angoissé quand le détective et le savant convinrent de l'identité virtuelle de la phrase commune aux deux rituels infernaux, observés à tant de mondes de distance. Qu'avaient psalmodié à leurs idoles apparentées les sorciers esquimaux et les prêtres des marais de la Louisiane ? Quelque chose de très proche de ceci – la division en mots étant supposée être celle-là, étant donné les coupures que la tradition maintenait dans la phrase – telle qu'elle était récitée à haute voix :

*« Ph'nglui mglw'nafh Cthulhu
R'lyeh wgah'nagl fhtagn. »*

Sur un point, Legrasse était en avance sur le professeur Webb, car plusieurs de ses prisonniers métis lui avaient répété ce que des célébrants plus âgés leur avaient dit au sujet du sens des mots. Ce texte, tel qu'il était donné, correspondait à quelque chose comme ceci :

*« Dans sa demeure de R'lyeh la morte
Cthulhu rêve et attend. »*

Pour répondre alors à une demande pressante et générale, l'inspecteur Legrasse dut raconter aussi complètement que possible l'expérience qu'il avait vécue chez les adorateurs des marais. Il fit ainsi connaître une histoire à laquelle, je m'en rendais compte, mon oncle avait attaché une très grande importance. Elle tenait des rêves les plus fous des faiseurs de mythes et des théosophes, révélant qu'il existait un degré d'imagination cosmique surprenant chez ces demi-castes et ces parias, chez qui on se serait le moins attendu à le rencontrer.

Le 1^{er} novembre 1907, un appel frénétique était parvenu à la police de la région des marécages et des lagunes du sud de La Nouvelle-Orléans. Les squatters qui y vivaient, pour la plupart descendants primitifs mais au caractère facile, des hommes de Laffite, étaient sous l'emprise d'une terreur noire à propos d'une chose inconnue qui était arrivée sur eux au cours de la nuit. Il s'agissait sans doute de vaudou, mais d'un vaudou d'un genre plus terrible que tout ce qu'ils avaient connu. Quelques-uns des leurs, femmes ou enfants, avaient disparu depuis qu'un tam-tam malveillant avait entamé une mélodie incessante, au loin, dans les bois hantés par les Noirs, là où aucun de ces hommes ne s'aventurait. On entendait des hurlements fous, des cris déchirants, des mélodies à vous glacer l'âme et on voyait danser les flammes du diable. Et, ajoutait le messager terrorisé, les gens ne pouvaient plus le supporter.

Voilà pourquoi un détachement de vingt policiers, entassés dans deux voitures à cheval et une automobile, était parti à la fin de l'après-midi en compagnie du squatter tremblant de peur qui lui servait de guide. Au bout de la route carrossable, ils mirent pied à terre et continuèrent à avancer en silence dans la boue, sous le couvert de ces terribles bois de cyprès où jamais le jour ne pénètre. De monstrueuses racines et d'hostiles murs de mousse espagnole les retardaient. De temps à autre, un monceau de pierres humides et froides, les pans d'un mur croulant intensifiaient par leur évocation d'habitation morbide l'impression déprimante que chaque arbre difforme et chaque îlot fongueux contribuaient à faire naître. Enfin, la colonie des squatters – quelques misérables huttes – leur apparut. Les habitants, hystériques, sortirent alors en courant et se pressèrent autour des lanternes réunies qui dansaient. A présent, le son étouffé des tam-tams était faiblement audible, loin, très loin en avant et quand le vent tournait, un hurlement à vous glacer perçait à intervalles irréguliers. Un rougeoiement paraissait aussi filtrer à travers les pâles sous-bois, au-delà des avenues sans fin de la nuit de la forêt. Comme ils répugnaient à l'idée même de se retrouver à nouveau seuls, les squatters apeurés refusèrent l'un après l'autre tout net de faire un pas de plus vers l'endroit où se tenait la cérémonie impie ; aussi l'inspecteur Legrasse et ses dix-neuf collègues durent-ils s'élancer droit devant eux, sans guide, vers les noires arcades de l'abomination sous lesquelles aucun n'était encore jamais passé.

La région dans laquelle les policiers pénétraient à présent avait traditionnellement mauvaise réputation, était en grande partie inconnue et n'était jamais traversée par les Blancs. Il courait des légendes au sujet d'un lac caché sur lequel jamais le regard d'un mortel ne s'était posé et sous lequel aurait vécu une énorme créature blanche, polypeuse, informe, aux yeux luisants. Les squatters murmuraient que des démons aux ailes de chauve-souris prenaient leur essor à minuit et quittaient leurs cavernes du fond de la terre pour aller l'adorer. Ils disaient qu'elle s'était trouvée là avant d'Iberville, avant La Salle, avant les Indiens et même avant les bêtes et les oiseaux de ces bois. C'était un cauchemar en soi et le fait de la voir signifiait la mort. Elle faisait pourtant naître des rêves chez les hommes, aussi en savaient-ils assez pour se tenir à l'écart. L'orgie vaudou qui s'accomplissait alors avait en réalité lieu sur la frange de cette zone abhorrée, mais l'endroit où elle se déroulait était déjà très dangereux ; il s'ensuivait que c'était peut-être le point choisi pour cette adoration qui avait plus terrifié les squatters que les sons ou les incidents troublants.

Seules la poésie ou la folie pourraient rendre vraiment les bruits perçus par les hommes de Legrasse, tandis qu'ils progressaient avec difficulté dans la boue noire vers la lueur rouge et le son étouffé des tam-tams. Il y a des qualités vocales qui sont particulières aux hommes et d'autres, particulières aux bêtes. Or, il est effrayant d'entendre l'une quand la source dont elle provient devrait produire l'autre. La furie animale et la licence orgiaque se stimulaient l'une l'autre vers des sommets démoniaques à l'aide de hurlements et de trances rauques qui déchiraient ces bois nocturnes et s'y réverbéraient comme autant de tempêtes pestilentielles venues des gouffres de l'enfer. De temps en temps, les ululements les plus disparates cessaient et, de ce qui paraissait être un chœur bien entraîné de voix rauques, naissait, en une psalmodie, cette phrase ou ce rituel hideux :

*« Ph'nglui mglw'nafh Cthulhu
R'lyeh wgah'nagl fhtagn. »*

Les hommes ayant alors atteint un endroit où les arbres étaient moins serrés, ils découvrirent brusquement le spectacle lui-même. Quatre d'entre eux reculèrent en chancelant, un autre s'évanouit et deux furent bouleversés au point de pousser un cri frénétique que la folle cacophonie de l'orgie couvrit heureusement. Legrasse aspergea d'eau du marécage le visage de l'homme évanoui et tous demeurèrent tremblants, presque hypnotisés par l'horreur.

Dans une clairière naturelle du marais se dressait une île herbeuse d'un demi-hectare, peut-être, dépouillée de tout arbre et à peu près sèche. Là-dessus, la horde d'anormaux humains la plus indescriptible était en train de sauter et de se contorsionner. Dépouillée de tous vêtements, cette semence hybride poussait des braiments, hurlait et se tordait autour d'un feu monstrueux qui brûlait en forme d'anneau ; au centre de cet anneau, révélé par d'occasionnelles déchirures du rideau des flammes, se dressait un grand monolithe de granit de quelque huit pieds de haut. Au sommet, incongrue par sa petitesse, la pernicieuse statuette sculptée reposait. Sur un grand cercle de dix échafauds, dressés à intervalles réguliers du monolithe ceinturé de flammes qui en constituait le centre, pendaient, la tête en bas, les corps extraordinairement meurtris des squatters sans défense qui avaient disparu. C'est à l'intérieur de ce cercle que la ronde d'adorateurs sautait et rugissait, leur mouvement de masse se portant essentiellement de la gauche vers la droite en une bacchanale sans fin entre le cercle des victimes et l'anneau de feu.

Ce n'était peut-être qu'un effet de l'imagination et peut-être n'étaient-ce simplement que des phénomènes d'écho, mais l'un des hommes, un Espagnol nerveux, se dit persuadé de percevoir des réponses antiphonales au rituel provenant de quelque point lointain et sombre, plus au cœur de ce bois de légendes et d'horreurs anciennes. Je rencontrai plus tard cet homme, Joseph D. Galvez, et je l'interrogeai. Il se révéla doué d'une imagination si vive qu'elle frisait la distraction. Il alla même jusqu'à suggérer qu'il avait entendu le faible battement de grandes ailes, qu'il avait entrevu des yeux luisants, une forme montagneuse et blanche derrière les arbres les plus distants – mais je suppose que lui aussi avait trop prêté l'oreille aux superstitions locales.

La pause horrifiée des hommes fut en réalité d'assez courte durée. Le devoir passait avant tout. Et bien qu'il ait pu y avoir près d'une centaine de célébrants métis, la police, comptant sur ses armes à feu, plongea, décidée, au milieu de cette bande immonde. Pendant cinq minutes, le tintamarre et le chaos qui en résultèrent défièrent toute description. On donnait des coups à l'aveuglette, on tirait, certains parvenaient à s'enfuir. A la fin, pourtant, Legrasse put compter quelque quarante-sept prisonniers moroses qu'il contraignit à se vêtir en hâte et à se

regrouper entre deux files de policiers. Cinq des adorateurs gisaient morts, deux étaient grièvement blessés et furent emportés sur des brancards improvisés par leurs compagnons prisonniers. La figurine perchée sur le monolithe fut, bien entendu, soigneusement récupérée, puis rapportée par Legrasse.

Interrogés au quartier général après un voyage comportant des efforts et des fatigues intenses, les prisonniers se révélèrent tous être des hommes de très humble origine, des sang-mêlé à l'esprit aberrant. La plupart étaient des marins et ce ramassis de nègres et de mulâtres, antillais ou portugais Bravas des îles du Cap-Vert surtout, faisait paraître leur culte hétérogène fortement teinté de vaudou. Sans qu'il fût besoin de pousser très loin l'interrogatoire, il devint pourtant manifeste que l'on avait affaire à quelque chose de beaucoup plus profond et de beaucoup plus ancien qu'un fétichisme nègre. Bien que dégradées et ignorantes, ces créatures défendaient avec une fermeté surprenante l'idée fondamentale de leur exécrable croyance.

Ils adoraient, déclaraient-ils, les Grands Anciens, qui avaient existé bien des âges avant qu'il n'y ait eu des hommes et qui étaient descendus du ciel pour occuper le jeune monde. Ces Anciens avaient à présent disparu dans la terre et sous la mer ; mais bien que morts, leurs corps avaient révélé leurs secrets au cours de rêves envoyés au premier homme et celui-ci avait créé un culte qui ne s'était plus jamais éteint. Ce culte était le leur et les prisonniers disaient qu'il avait toujours existé et qu'il existerait toujours, observé en cachette en des immensités lointaines ou en des lieux obscurs du monde entier, en attendant le moment où le grand prêtre Cthulhu s'élèverait de sa sombre demeure de la puissante cité engloutie de R'lyeh et réduirait à nouveau la terre à sa merci. Un jour, il appellerait, lorsque les étoiles seraient prêtes, et le culte secret, qui attendrait toujours, le libérerait.

D'ici là, rien ne devait être dit de plus. Il existait un secret que la torture même ne saurait arracher. Il n'y avait pas que l'humanité parmi les choses conscientes de la terre puisque des formes sortaient de l'ombre pour visiter les rares fidèles. Il ne s'agissait pas des Grands Anciens. Aucun homme n'avait jamais vu les Anciens. L'idole gravée était le grand Cthulhu, mais personne ne pouvait dire si oui ou non les autres déités étaient précisément comme lui. Nul ne pouvait plus lire, aujourd'hui, l'ancienne écriture, mais les choses se transmettaient de bouche à oreille. Le rituel psalmodié n'était pas un secret – il n'était jamais prononcé à voix haute, mais murmuré. La mélopée signifiait simplement : « *Dans sa demeure de R'lyeh la morte Cthulhu rêve et attend.* »

Seuls, deux des prisonniers furent jugés assez sains d'esprit pour être pendus, tandis que le reste était envoyé dans diverses institutions. Tous nièrent avoir eu une part dans les meurtres rituels et affirmèrent que la tuerie était l'œuvre de créatures aux ailes noires, venues les rejoindre depuis leur lieu de rencontre immémorial dans le bois hanté. De ces mystérieux alliés, pourtant, aucune description cohérente ne put être recueillie. Ce que la police parvint à apprendre lui fut surtout communiqué par un métis extrêmement âgé du nom de Castro qui prétendait avoir gagné d'étranges ports à la voile et s'être entretenu, dans les montagnes de la Chine, avec des chefs immortels du culte.

Le vieux Castro se souvenait de fragments de légendes hideuses qui auraient fait pâlir les spéculations des théosophes et ressortir ce que l'homme et le monde avaient de récent et d'éphémère. Des temps avaient existé où d'autres Choses avaient régné sur la Terre et où Elles avaient eu de grandes cités. Leurs restes, prétendait-il avoir appris des Chinois qui ne connaissaient pas la mort, pouvaient encore être retrouvés sous forme de pierres cyclopéennes dans les îles du Pacifique. Toutes étaient mortes à des époques très lointaines, avant l'arrivée de l'homme, mais il existait des procédés magiques qui permettraient de les faire revivre quand les étoiles auraient retrouvé les positions qui convenaient dans le cycle de l'éternité. Elles étaient, à dire vrai, venues elles-mêmes des étoiles et avaient apporté Leurs représentations avec Elles sous formes de figurines.

Ces Grands Anciens, poursuivait Castro, n'étaient pas entièrement faits de chair et de sang. Ils avaient une forme – cette figurine faite dans les étoiles ne le prouvait-elle pas, d'ailleurs ? – mais cette forme n'était pas faite de matière. Ils pouvaient plonger à travers le ciel pour passer d'un univers à l'autre ; mais quand les étoiles leur étaient défavorables, ils ne pouvaient vivre. Cependant, bien qu'ils n'aient plus été en vie, ils ne mourraient jamais vraiment. Ils demeuraient tous dans leurs maisons de pierre de la grande cité de R'lyeh, préservés par les charmes du puissant Cthulhu et attendant une résurrection glorieuse, au moment où les étoiles et la terre seraient une fois de plus prêtes pour Eux. Alors, pourtant, il faudrait qu'une force intervienne de l'extérieur pour libérer Leurs corps. Les charmes qui Les préservaient intacts Leur interdisaient aussi de faire une démarche initiale, et ils gisaient simplement, en éveil, dans

l'obscurité, et Ils réfléchissaient, tandis que d'innombrables millions d'années continuait à se dérouler. Ils savaient tout ce qui se passait dans notre univers, car Leur mode de discours était la transmission de pensée. En ce moment même, Ils parlaient dans Leurs tombeaux. Quand, après des temps infinis de chaos, les premiers hommes étaient apparus, les Grands Anciens s'étaient adressés aux plus sensibles d'entre eux en modelant leurs rêves. Car c'est ainsi seulement que Leur langage pouvait atteindre les esprits attachés à la chair des mammifères.

A cette époque, disait Castro à voix basse, les premiers hommes avaient organisé le culte autour de petites idoles que les Grands Anciens leur avaient révélées. C'étaient des idoles apportées en des ères indistinctes d'obscures étoiles. Ce culte ne disparaîtrait qu'au moment où les étoiles seraient à nouveau comme il le fallait et que les prêtres secrets pourraient aller chercher le grand Cthulhu dans sa tombe pour qu'il redonne vie à Ses sujets et Se remette à gouverner la terre. Il ne serait pas difficile de savoir quand ce temps serait venu car, alors, l'humanité serait tout à fait semblable aux Grands Anciens ; libre et fougueuse, au-delà du bien et du mal, les lois et les morales rejetées, tous ses membres criant, tuant, se divertissant joyeusement. C'est alors que les Anciens, libérés, leur enseigneraient de nouvelles manières de crier et de tuer, de se divertir et de jouir de leur existence ; puis toute la terre s'enflammerait dans un holocauste d'extase et de liberté. En attendant, le culte, par des rites appropriés, devait maintenir vivant le souvenir de ces voies anciennes et faire pressentir la prophétie qui annonçait leur retour.

En des temps plus anciens, au cours de leurs rêves, des hommes choisis s'étaient adressés aux Anciens enfermés dans leur tombeau, puis il s'était passé quelque chose. La grande cité de pierre de R'lyeh, avec ses monolithes et ses sépulcres, s'était engloutie sous les vagues. Les eaux profondes, pleines de ce mystère primitif que la pensée même ne pouvait traverser, avaient interrompu toute communication spectrale. Le souvenir, cependant, n'en était jamais mort et les grands prêtres affirmaient que la cité resurgirait à nouveau lorsque les étoiles seraient dans la position voulue. C'est alors qu'étaient sortis du sol les noirs esprits de la terre, chancis et ombreux, pleins de rumeurs obscures recueillies dans les cavernes, sous des fonds marins inexplorés. D'eux, cependant, le vieux Castro n'osait beaucoup parler. Il s'interrompit d'ailleurs brusquement et nulle persuasion, nulle ruse ne purent l'entraîner plus loin dans cette voie. Quant à la *taille* des Grands Anciens, il refusa aussi curieusement de la préciser. Du culte, il dit qu'il pensait que le centre s'en trouvait au milieu des déserts dénués de pistes de l'Arabie, là où Irem, la Cité des colonnes, rêve, cachée et intacte. Il n'avait aucune parenté avec le culte européen des sorcières et était virtuellement inconnu, si ce n'est de l'assemblée de ses membres. Nul livre n'y avait véritablement fait allusion, bien que les Chinois immortels aient déclaré qu'il existait des phrases à double sens dans le *Necronomicon* de l'Arabe fou, Abdul Alhazred, que les initiés pouvaient lire comme ils l'entendaient, et en particulier, ce distique très discuté :

*« N'est pas mort ce qui à jamais dort
Et au long des siècles peut mourir même la mort »*

Legrasse, profondément impressionné et fort désorienté, avait enquêté en vain au sujet de la filiation historique de ce culte. Castro avait sans doute dit la vérité quand il avait affirmé qu'il s'agissait d'un secret absolu. Les spécialistes de l'université de Tulane n'ayant pu faire la moindre lumière sur le culte ou sur la figurine, le détective était venu consulter les plus hautes autorités du pays et n'avait rien pu entendre de plus que le récit du professeur Webb au sujet du Groenland.

L'intérêt fiévreux qu'éveilla au sein de l'assemblée le récit de Legrasse, corroboré, en quelque sorte, par la statuette, eut pour suite toute une correspondance échangée entre les participants. La publication officielle de la Société n'en fit toutefois guère mention. La prudence doit être le premier souci de ceux qui sont parfois obligés de faire face au charlatanisme et aux impostures. Legrasse laissa quelque temps sa figurine au professeur Webb, mais à la mort de ce dernier, elle lui fut retournée et demeura en sa possession, où je l'ai vue, il n'y a pas très longtemps. C'était, il faut l'avouer, un objet terrifiant et proche, sans aucun doute, de la sculpture de rêve du jeune Wilcox.

Que le récit du sculpteur eût plongé mon oncle dans un grand état d'excitation, je n'en étais pas surpris, car quelles pensées avaient pu naître en lui quand il avait entendu, lui qui avait connaissance de ce que Legrasse avait appris du culte, ce jeune homme sensible, qui avait révéé la figurine et les hiéroglyphes exacts de la statuette trouvée dans les marais et de la

tablette diabolique du Groenland, lui raconter comment il était parvenu, *au cours de ses rêves*, à retrouver trois des mots mêmes de la formule récitée par les Esquimaux démonologiques et les métis de Louisiane ? Que le professeur Angell ait aussitôt entrepris une enquête aussi complète que possible était éminemment naturel ; personnellement, je soupçonnais pourtant le jeune Wilcox d'avoir entendu parler du culte de manière indirecte et d'avoir inventé une série de rêves pour rehausser et relancer le mystère aux dépens de mon oncle. Les relations de rêves et les coupures de presse rassemblées par le professeur paraissaient, certes, corroborer l'authenticité de ce culte ; le rationalisme de mon esprit et l'extravagance du sujet me poussaient cependant à adopter ce que je pensais être les conclusions les plus raisonnables. C'est ainsi qu'après avoir attentivement étudié le manuscrit une fois encore, puis comparé les notes théosophiques et anthropologiques avec le récit de Legrasse concernant le culte, je me rendis à Providence afin d'aller trouver le sculpteur et de lui adresser des reproches que je considérais comme justifiés pour en avoir imposé avec tant d'audace à un savant âgé.

Wilcox vivait toujours seul dans la maison « Fleur de lys » de Thomas Street, affreuse imitation victorienne de l'architecture bretonne du XVII^{ème} siècle, dont la façade de stuc était trop ostensible au milieu des jolies demeures de style colonial de la vieille colline ainsi qu'à l'ombre du plus beau clocher géorgien de toute l'Amérique. Je le trouvai au travail dans son appartement et j'admis aussitôt, en voyant les pièces éparpillées çà et là, que son talent avait véritablement quelque chose de profond et d'authentique. On parlera de lui, je crois, un jour ou l'autre, comme de l'un des grands décadents, car il a su cristalliser en argile et saura bientôt traduire dans le marbre les cauchemars et les visions fantastiques qu'Arthur Machen évoque en prose et que Clark Ashton Smith nous dévoile dans ses poèmes et sa peinture.

Brun, très mince et d'aspect quelque peu négligé, il se contenta de se retourner lorsque je frappai et me demanda ce qui m'amenait, sans se lever. Lorsque je lui eus dit qui j'étais, il manifesta un peu plus d'intérêt, car mon oncle avait excité sa curiosité en l'interrogeant sur ses étranges rêves, sans jamais lui expliquer la raison de ses préoccupations. Je ne fis rien pour l'éclaircir plus avant sur ce plan, mais tentai, en usant d'un peu de finesse, de lui tirer quelque chose de plus.

En peu de temps, je fus convaincu de son absolue sincérité, car on ne pouvait se méprendre sur la façon dont il parlait de ses rêves. Ceux-ci et les traces qu'ils avaient laissées dans son subconscient avaient profondément influencé son art, et il me montra une statue morbide dont les courbes me firent presque frissonner, tant était grande la puissance de leur noire suggestion. Il ne pouvait se rappeler avoir vu l'original de cet objet ailleurs que dans son propre bas-relief de rêve, et d'ailleurs les lignes s'étaient insensiblement définies sous ses doigts. C'était, sans aucun doute, la forme géante dont il avait parlé au cours de son délire. Qu'il n'ait véritablement rien su du culte secret, excepté ce que le discours incessant de mon oncle en avait laissé échapper, je m'en rendis très vite compte ; aussi, une fois de plus, je tentai de découvrir de quelle manière il avait bien pu recevoir ces bizarres impressions.

Il évoqua ses rêves de façon étrangement poétique. Il me fit voir avec une infinie et terrible précision la cité cyclopéenne de pierres vertes et gluantes, dont la géométrie, dit-il curieusement, était tout à fait *erronée*, puis il me laissa entendre, après une attente apeurée, l'appel constant, à demi mental, qui provenait de sous la terre : « *Cthulhu fhtagn, Cthulhu fhtagn* ».

Ces mots avaient fait partie du rituel redoutable qui évoquait la veille de Cthulhu à l'intérieur de son tombeau de pierre dans R'lyeh la morte, et en dépit de mes convictions rationalistes, je me sentais profondément troublé. Wilcox, j'en étais certain, avait dû entendre parler du culte par hasard et en avait aussitôt perdu le souvenir dans le flot de ses lectures et de ses rêveries d'une égale étrangeté. Plus tard, étant donné sa nature impressionnable, cette idée s'était exprimée de manière subconsciente dans le cours de ses rêves, puis dans le bas-relief et la terrible statue que je contemplais à présent ; son imposture à l'égard de mon oncle avait donc été bien innocente. Ce jeune homme avait tout à la fois quelque chose d'un peu affecté et d'un peu cavalier qui m'aurait empêché de jamais sympathiser avec lui, mais je consentais volontiers maintenant à lui reconnaître une personnalité vraie et de l'honnêteté. J'étais donc bien disposé à son égard quand je pris congé de lui et je lui souhaitais tout le succès que son talent lui promettait.

La question du culte continuait toujours à me passionner et j'imaginai parfois que j'allais devenir célèbre pour avoir entrepris des recherches sur son origine et sur ce qui le rattachait aux autres. Je me rendis à La Nouvelle-Orléans, m'entretins avec Legrasse et d'autres membres du groupe de l'expédition d'autrefois ; je vis l'effrayante figurine et interrogeai même les prisonniers métis qui survivaient encore. Le vieux Castro, malheureusement, était mort

depuis quelques années. Ce que je tins alors de manière si vivante et de première main, bien qu'il n'y eût rien eu là de plus, en réalité, qu'une confirmation détaillée de ce que mon oncle avait écrit, excita plus encore ma curiosité ; j'étais persuadé, en effet, de me trouver sur la trace d'une religion très réelle, très secrète et très ancienne, dont la découverte allait peut-être faire de moi un anthropologue de renom. Je conservais encore une attitude d'absolu matérialisme, *comme je souhaiterais qu'elle le fût encore*, et je repoussais, avec une perversité inexplicable, la coïncidence qui existait entre les notes de rêves et les curieuses coupures rassemblées par le professeur Angell.

L'une des choses que je commençais à soupçonner, et que je crains à présent de *savoir*, c'est que la mort de mon oncle était loin d'avoir été naturelle. Il était tombé dans une rue étroite et pentue qui prenait naissance près d'anciens quais où grouillaient des métiers étrangers, après avoir été bousculé avec insouciance par un marin noir. Je n'oubliais pas le sang mêlé et les inclinations marines des membres du culte de la Louisiane et je n'aurais pas été surpris d'entendre parler de méthodes secrètes et d'aiguilles empoisonnées, utilisées avec aussi peu de scrupules et connues depuis aussi longtemps que les croyances et les rites occultes. Legrasse et ses hommes, il est vrai, avaient été laissés en paix : en Norvège, en revanche, un marin était mort, qui avait vu certaines choses. La nouvelle que mon oncle entreprenait des enquêtes approfondies, après avoir eu en main les renseignements fournis par le sculpteur, n'était-elle pas parvenue à de sinistres oreilles ? Je crois que le professeur Angell est mort parce qu'il en savait trop ou parce qu'il était susceptible d'en apprendre trop. Il reste à savoir si je partirais comme il l'a fait, car je sais bien des choses, à présent.

III. La folie venue de la mer

Si le Ciel souhaite jamais m'accorder une faveur, ce sera d'effacer totalement les conséquences du simple hasard qui me fit jeter un regard sur un fragment de journal posé sur une étagère. Je n'aurais pu le découvrir au cours de ma revue de presse quotidienne, car il s'agissait d'un vieux numéro d'un journal australien, le *Sydney Bulletin* du 18 avril 1925. Il avait même échappé à l'agence de coupures de presse qui, à l'époque de sa parution, recueillait avidement des documents pour alimenter les recherches de mon oncle.

J'avais en grande partie renoncé à réunir de nouveaux éléments sur ce que le professeur Angell avait appelé le « Culte de Cthulhu » et j'étais venu passer quelques jours à Patterson, dans le New Jersey, chez l'un de mes amis, un homme d'une grande culture. Il était conservateur d'un musée local et minéralogiste de renom. Un jour, comme j'examinais les échantillons de réserve abandonnés au hasard sur les étagères d'une pièce située à l'arrière du musée, mon œil s'arrêta sur une curieuse photo de l'un des vieux journaux étalés sous les pierres ; c'était le *Sydney Bulletin* auquel j'ai déjà fait allusion, car mon ami avait des correspondants dans tous les pays étrangers imaginables. Quant à la photo, c'était une simili-gravure d'une hideuse figurine de pierre, presque identique à celle que Legrasse avait trouvée dans les marécages.

Je débarrassai avec impatience la page des précieux spécimens, puis parcourus rapidement cet article. Je fus d'ailleurs déçu de m'apercevoir qu'il n'était guère long. Ce qu'il laissait entendre était pourtant de la plus haute importance pour ce qui concernait la quête que je menais alors plus qu'au ralenti. Je déchirai donc soigneusement la feuille afin de passer aussitôt à l'action. Le texte en était le suivant :

MYSTERIEUSE EPAVE RETROUVEE EN MER

LE VIGILANT VIENT D'ARRIVER REMORQUANT UN YACHT
DESEMPARE, ARME EN NOUVELLE-ZELANDE. UN
SURVIVANT ET UN MORT RETROUVEES A BORD. RECIT
D'UNE BATAILLE DESEPEREE ET DE MORTS SURVENUES
EN MER. UN MARIN SAUVE REFUSE TOUS DETAILS SUR
SON ETRANGE AVENTURE. UNE CURIEUSE IDOLE
TROUVEE EN SA POSSESSION. UNE ENQUETE DOIT
SUIVRE.

Le cargo Vigilant de la compagnie Morrison, en provenance de Valparaiso, est arrivé ce matin à son quai de Darling Harbour, remorquant le yacht à vapeur Alert, de Dunedin, en Nouvelle-Zélande, touché et avarié, mais fortement armé, qu'il avait aperçu le 12 avril par 34°21' de latitude sud et 152°17' de longitude ouest, et qui avait à son bord un homme en vie et un mort.

Le Vigilant avait quitté Valparaiso le 25 mars ; il s'est trouvé poussé, le 2 avril, très au sud de sa route par des tempêtes exceptionnelles et des vagues monstrueuses. Le 12 avril, l'épave venait en vue et bien qu'apparemment déserte, on devait découvrir, après être monté à son bord, un unique survivant dans un état de demi-délire et un autre individu mort, selon toute évidence, depuis plus d'une semaine.

L'homme qui vivait serrait contre lui une horrible idole de pierre d'origine inconnue, d'environ trente centimètres de haut, dont la nature laisse les spécialistes de l'université de Sydney, de la Royal Society et du musée de College Street dans une perplexité complète. Le survivant affirme l'avoir trouvée dans la cabine du yacht, à l'intérieur d'un petit reliquaire gravé, d'un modèle courant.

Cet homme, après être revenu à lui, a raconté une histoire de piraterie et de meurtre de la plus haute étrangeté. Il s'agit de Gustaf Johansen, un Norvégien, d'une intelligence certaine, lieutenant sur la goélette à deux mâts, l'Emma, d'Auckland, partie pour Callao, le 20 février, avec un effectif de onze hommes.

L'Emma, déclare-t-il, a été retardée et déviée très au sud de sa route par la grande tempête du 1^{er} mars et le 22 mars, par 49°51' de latitude sud et 128°34' de longitude ouest, elle a rencontré l'Alert, armé par un étrange équipage de Canaques et de métis à l'air mauvais. Ayant reçu l'ordre péremptoire de faire demi-tour, le capitaine Collins a refusé ; sur ce, l'étrange équipage s'est mis à tirer avec sauvagerie, sans avertissement, sur la goélette, avec une très lourde batterie de canons de cuivre qui faisait partie de l'équipement du yacht.

Les hommes de l'Emma ont montré du courage, dit le survivant, et bien que la goélette ait commencé à couler après avoir été atteinte sous la ligne de flottaison, ils sont parvenus à se ranger le long du bord de l'ennemi, à l'aborder et à s'empoigner avec l'équipage sauvage sur le pont du yacht, puis ils se sont vus contraints d'achever tous les hommes qui le composaient, étant donné qu'ils leur étaient légèrement supérieurs en nombre, à cause de la manière particulièrement détestable et farouche qu'ils avaient de se battre, bien qu'ils eussent été assez peu adroits.

Trois des hommes de l'Emma, dont le capitaine Collins et le lieutenant Green, ont été tués ; les huit hommes qui restaient sous les ordres du lieutenant Johansen ont alors entrepris de faire naviguer le yacht qu'ils avaient capturé et de poursuivre dans leur direction première pour voir s'il y avait eu la moindre raison de leur ordonner de faire demi-tour.

Il semble que, le lendemain, ils aient levé l'ancre et abordé sur une petite île, bien qu'il n'y en ait pas de connues dans cette partie de l'océan ; que six des hommes soient morts Dieu sait comment alors qu'ils étaient à terre, bien que Johansen ait de curieuses réticences au sujet de cette partie du récit et se contente de dire qu'ils sont tombés dans une faille de rocher.

Plus tard, paraît-il, son compagnon et lui sont retournés à bord du yacht et ont tenté de le faire marcher, mais ils ont été harcelés par la tempête du 2 avril.

Entre ce moment et celui où il a été sauvé, le 12 avril, l'homme ne se rappelle pas grand-chose et il ne se souvient même pas quand William Briden, son compagnon, est mort. On ne peut attribuer la mort de Briden à aucune cause apparente et elle a probablement été le résultat d'une surexcitation ou d'une trop longue exposition.

Des informations envoyées par câblogramme de Dunedin précisent que l'Alert y était bien connu pour sa pratique du cabotage entre les îles et qu'il avait mauvaise réputation sur les quais. Il était la propriété d'un curieux groupe de métis dont les réunions fréquentes et les rencontres nocturnes dans les bois excitaient beaucoup la curiosité ; il avait, en outre, levé l'ancre en grande hâte, juste après la tempête et les secousses sismiques du 1^{er} mars.

Notre correspondant d'Auckland indique que l'Emma et son équipage y avaient une excellente réputation et que l'on y décrit Johansen comme un homme sobre et honorable.

L'Amirauté va ouvrir dès demain une enquête sur toute l'affaire et tous les efforts seront faits pour persuader Johansen de parler plus librement qu'il ne l'a fait jusqu'à maintenant.

C'était tout, outre la photo de la figurine infernale ; mais quelle chaîne de réflexions cela n'avait-il pas déclenché dans mon esprit ! Voilà qui constituait de nouveaux trésors de renseignements à propos du Culte de Cthulhu et la confirmation qu'il avait d'étranges intérêts sur mer comme sur terre. Quel motif avait pu pousser les membres de l'équipage hybride à donner l'ordre à l'*Emma* de faire demi-tour, alors qu'ils étaient en train de naviguer avec leur affreuse idole ? Quelle était l'île inconnue sur laquelle six hommes de l'*Emma* étaient morts et au sujet de laquelle le lieutenant Johansen était si peu disert ? Qu'avait apporté l'enquête du vice-amiral et que savait-on de ce dangereux culte, à Dunedin ? Et, plus surprenant que tout, qu'est-ce qui reliait de façon profonde et plus que naturelle toutes ces dates entre elles et qui donnait une signification maligne, désormais indéniable, aux divers événements si soigneusement relevés par mon oncle ?

C'était le 1^{er} mars – notre 28 février – que le tremblement de terre et la tempête étaient survenus. De Dunedin, l'*Alert* et son répugnant équipage avaient pris avec impatience le départ, comme s'ils avaient été impérieusement sommés quelque part, et de l'autre côté de la terre, des poètes et des artistes s'étaient mis à rêver d'une étrange et sombre cité cyclopéenne, tandis qu'un jeune sculpteur modelait dans son rêve la forme du redoutable Cthulhu. Le 23 mars, l'équipage de l'*Emma* avait atterri sur une île inconnue et y avait laissé six de ses hommes pour morts ; en outre, à cette date, les rêves des hommes sensibles avaient pris une vivacité accrue et l'angoisse que provoquait en eux la poursuite mauvaise d'un monstre géant les avait assombris, cependant qu'un architecte devenait fou et qu'un sculpteur sombrait brusquement dans le délire ! Et que dire de la tempête du 2 avril – date à laquelle tous les rêves à propos de l'humide cité avaient cessé et où Wilcox était sorti indemne de l'esclavage de son étrange fièvre ? Que dire de tout cela et de ces allusions que le vieux Castro avaient faites à des Anciens, nés dans les étoiles, qui se seraient enfoncés sous la mer et de leur règne qui allait venir, de leur culte fidèle et de *la maîtrise qu'ils avaient des rêves* ? Étais-je parvenu sur le bord d'un abîme d'abominations cosmiques, insupportables pour l'homme ? S'il en était ainsi, elles ne devaient être qu'horreurs de l'esprit, car, d'une manière ou d'une autre, le 2 avril avait mis fin à la monstrueuse menace, quelle qu'elle eût été, qui avait entrepris le siège de l'âme de l'humanité.

Ce soir-là, après une journée passée à envoyer des télégrammes et à prendre des dispositions urgentes, je dis adieu à mon hôte et pris le train pour San Francisco. En moins d'un mois, je me trouvais à Dunedin, où cependant je découvris que l'on savait peu de chose sur les étranges membres du culte qui avaient fréquenté les vieilles tavernes du port. La pègre des quais était bien trop commune pour mériter qu'on lui accorde une attention particulière ; mais on m'y parla tout de même de façon vague d'un voyage qu'auraient fait ces

métis à l'intérieur du pays, pendant lequel on avait perçu un lointain roulement de tambour et noté la présence de flammes rouges au loin, dans les collines.

A Auckland, j'appris que Johansen, dont les cheveux couleur de paille étaient devenus blancs, était revenu, après avoir subi un interrogatoire peu poussé et peu concluant à Sydney, qu'il avait alors vendu sa petite maison de West Street et qu'il était retourné en bateau avec sa femme, à Oslo, où se trouvait son ancien domicile. De son expérience bouleversante, il n'avait rien voulu dire de plus à ses amis qu'il ne l'avait fait aux fonctionnaires de l'Amirauté et la seule chose qu'ils purent me confier fut son adresse à Oslo.

Je me rendis alors à Sydney et m'entretins inutilement avec les marins et les membres du conseil de la Vice-Amirauté. Je vis l'*Alert*, vendu et converti à un usage commercial, au Circular Quay de Sydney Cove, mais la contemplation de ses lignes, qui ne révélaient rien, ne me fut d'aucun secours. La figurine accroupie, avec sa tête de seiche, son corps de dragon, ses ailes écailleuses et son piédestal couvert d'hiéroglyphes, avait été remise au musée d'Hyde Park. Je l'examinai longuement et très en détail, découvrant que c'était un objet maléfique mais d'un travail très raffiné, qu'elle recelait le même profond mystère, la même étrangeté supraterrrestre dans sa matière que j'avais déjà remarqué sur le spécimen plus petit que possédait Legrasse. Les géologues, me dit le conservateur, s'étaient aperçus qu'elle leur présentait un monstrueux casse-tête. Ils juraient, en effet, que notre monde ne contenait aucune roche comme celle-là. Je songeai alors avec un frisson à ce que le vieux Castro avait dit à Legrasse au sujet des Grands Anciens originels : « Ils sont venus des étoiles et ont apporté leurs images avec eux. »

Secoué par une révolution mentale comme je n'en avais encore jamais connu auparavant, je résolus alors d'aller rendre visite au lieutenant Johansen, à Oslo. Je pris un bateau jusqu'à Londres et me rembarquai aussitôt pour gagner la capitale norvégienne. Par un jour d'automne, je mis donc le pied sur les quais bien entretenus, à l'ombre de l'Egeberg.

La maison de Johansen, comme je l'appris, se trouvait dans la Vieille Ville du roi Harold Haardrada, celle qui conserva vivant le nom d'Oslo tout au long des siècles, alors que le reste de la cité, plus important, se parait du nom de « Christiania ». Après un voyage rapide en taxi je frappai, le cœur battant, à la porte d'un vieil immeuble très soigné à la façade crépie. Ce fut une femme au visage triste, vêtue de noir, qui vint m'ouvrir et je sentis la déception m'envahir lorsqu'elle me dit, en un anglais hésitant, que Gustaf Johansen n'était plus.

Il n'avait guère survécu à son retour, disait sa femme, car ce qui lui était arrivé en mer, en 1925, l'avait brisé. Il ne lui avait rien révélé de plus que ce qu'il avait déclaré en public, mais il avait laissé un long manuscrit – « des questions techniques », avait-il dit – rédigé en anglais, afin, de toute évidence, de la protéger des risques d'une lecture accidentelle. Au cours d'une promenade le long d'un étroit passage proche du dock Gothenberg, une balle de papier tombée d'une fenêtre sous les toits l'avait renversé. Deux matelots, des Lascars, l'avaient aussitôt aidé à se relever, mais, avant que l'ambulance n'ait pu arriver, il était mort. Les docteurs n'avaient pu découvrir de cause qui expliquât sa mort de façon satisfaisante, aussi avaient-ils attribué celle-ci à un trouble cardiaque et à l'affaiblissement de sa constitution.

Je sentis alors me prendre aux entrailles cette noire terreur qui ne me quittera plus jusqu'à ce que, à mon tour, j'ai trouvé le repos – de manière « accidentelle » ou autrement. Persuadant la veuve que les « questions techniques » de son mari me concernaient suffisamment pour qu'elle me livre accès à son manuscrit, j'emportai ce document et me mis à le lire sur le bateau de Londres.

C'était un texte simple et plutôt décousu – l'effort naïf d'un marin pour rédiger un journal après coup – où il s'évertuait à évoquer jour après jour cet ultime et terrible voyage. Je ne peux le transcrire *verbatim*, tant l'obscurité du style et les redondances y sont grandes, mais j'en donnerai l'essentiel afin que l'on comprenne pourquoi le bruit de l'eau contre les flancs de mon bateau m'était devenu si insupportable que je me bouchai les oreilles avec du coton. Johansen, Dieu merci, ne savait pas tout à fait, même s'il avait vu la cité et la Chose, mais moi, il ne me sera plus possible de dormir jamais paisiblement, car je songerai aux horreurs qui demeurent tapies sans cesse derrière la vie, à travers le temps et l'espace, à ces blasphèmes impies venus d'étoiles plus anciennes qui rêvent sous la mer, connus et encouragés par un culte de cauchemar impatient et tout prêt à les lâcher sur le monde, dès qu'un autre tremblement de terre fera à nouveau remonter leur monstrueuse cité de pierre au soleil et à l'air.

Le voyage de Johansen avait commencé exactement comme il l'avait dit à la Vice-Amirauté. L'*Emma*, sur lest, était sortie d'Auckland le 20 février, puis elle avait éprouvé la pleine force de

la tempête née d'un tremblement de terre qui avait dû soulever du fond de la mer les horreurs qui avaient envahi les rêves des hommes. Une fois revenu sous contrôle, le bateau avançait bien quand, le 22 mars, il avait été arrêté par l'*Alert*, et je sentais quels avaient été les regrets du lieutenant lorsqu'il décrivait le bombardement subi et la manière dont il avait coulé. Des noirs suppôts du culte qui se trouvaient sur l'*Alert*, il parle avec une horreur significative. Il y avait une qualité particulièrement abominable en eux qui faisait que leur destruction était presque un devoir et Johansen montre un étonnement ingénu devant l'accusation de cruauté portée contre ses compagnons et lui, lors des délibérations de la commission d'enquête. C'est alors que poussés par la curiosité, les hommes poursuivent leur route sous la direction de Johansen dans le yacht qu'ils avaient capturé, aperçoivent un grand pilier de pierre qui sort de la mer et, par 47°9' de latitude sud et 126°43' de longitude ouest, tombent sur une côte faite de boues mêlées, de vase et d'une maçonnerie cyclopéenne, couverte d'algues, qui ne peut être que la substance tangible de la suprême terreur de la terre – la cité aux corps morts, la cité de cauchemar, R'lyeh, bâtie depuis des éons infinis, avant que toute histoire ne commence, par les formes immenses et repoussantes venues de sombres étoiles qui s'étaient infiltrées sur la terre. C'est là que reposent le grand Cthulhu et ses hordes, cachés dans des tombes vertes et gluantes. C'est de là qu'ils peuvent envoyer, enfin, après d'incalculables cycles, les pensées qui répandent la frayeur dans les rêves des êtres sensibles, qu'ils en appellent impérieusement aux fidèles pour qu'ils accomplissent leur pèlerinage de libération et de restauration. Tout cela, Johansen ne le soupçonnait pas, mais Dieu sait qu'il allait bientôt en apprendre suffisamment.

Je suppose que seul un sommet de montagne, la hideuse citadelle couronnée du monolithe où le grand Cthulhu était enterré, sortit en réalité des eaux. Quand je pense à l'*étendue* de tout ce qui peut être en train de nourrir des rêves là-dessous, je serais presque tenté de me supprimer tout de suite. Johansen et ses hommes furent impressionnés par la majesté cosmique de cette Babylone ruisselante des démons très anciens, et ils durent deviner sans aide qu'il y avait là quelque chose qui n'était ni de notre planète, ni d'aucune planète sensée. L'angoisse devant l'incroyable taille des blocs de pierre verdâtre, devant la hauteur vertigineuse du grand monolithe gravé, devant la stupéfiante identité des statues et des bas-reliefs colossaux avec l'étrange figurine trouvée dans la châsse à bord de l'*Alert*, est sensible, poignante même, dans chaque ligne de la description pleine d'effroi du lieutenant.

Ignorant tout du futurisme, Johansen atteint quelque chose qui y ressemble fort lorsqu'il parle de la cité. Au lieu de décrire, en effet, des structures ou des bâtiments précis, il se contente d'insister sur les impressions générales de vastes angles et de surfaces de pierre – surfaces trop grandes pour appartenir à rien qui convienne ou soit approprié à cette terre, en outre, impies, car chargées d'horribles images sculptées et de hiéroglyphes. Je mentionne son évocation des *angles*, parce qu'elle me rappela une chose que Wilcox m'avait dite à propos de ses terribles rêves. Il avait précisé que la *géométrie* du lieu de rêve qu'il avait aperçu était anormale, non euclidienne, et qu'elle évoquait de façon abominable des sphères et des dimensions distinctes des nôtres. Et voilà qu'à présent un matelot illettré avait une réaction toute semblable au moment où il contemplait la terrible réalité.

Johansen et ses hommes atterrirent sur une bande de boue en pente de cette monstrueuse acropole et ils grimpèrent sur des blocs titanesques, glissants et limoneux, qui n'auraient jamais pu appartenir à des degrés faits pour des mortels. Le soleil même paraissait déformé dans le ciel lorsqu'on l'apercevait à travers les miasmes polarisants qui sourdaient de cette perversion trempée de mer, et la menace dénaturée, l'attente angoissante se tapissaient en ricanant dans ces angles follement insaisissables de roches taillées où un second regard permettait de voir une concavité là où le premier avait révélé une convexité.

C'est un sentiment très proche de la terreur qui s'était emparé de tous les explorateurs avant qu'ils n'aient rien vu de plus défini que de la roche, de la vase et des algues. Chacun d'eux aurait fui s'il n'avait craint d'encourir le mépris des autres et c'était avec peu d'empressement qu'ils avaient cherché – en vain, il est vrai – quelque souvenir à emporter.

Ce fut Rodriguez, le Portugais, qui fit l'ascension du pied du monolithe et qui poussa un cri devant ce qu'il avait trouvé. Le reste le suivit et regarda avec curiosité l'immense porte de bois gravé avec le bas-relief de seiche-dragon, désormais familier. C'était, dit Johansen, comme une grande porte de grange, et ils se rendaient tous compte qu'il s'agissait d'une porte, étant donné le linteau, le seuil et les montants ornés qui l'encadraient, même s'ils étaient divisés quant à savoir si elle était montée à plat, comme une trappe, ou de biais, comme une porte de cellier. Ainsi que Wilcox l'avait déclaré, la géométrie de ce lieu était complètement erronée. On ne pouvait être certain que la mer et le sol se trouvaient bien à l'horizontale, ce qui

expliquait que la position relative de tout le reste ait pu paraître d'une variabilité fantasmagorique.

Briden poussa sur la pierre en différents endroits sans résultat. Donovan tâta alors délicatement le pourtour, pesant sur chaque point au fur et à mesure qu'il avançait. Il grimpa interminablement le long du grotesque chambranle de pierre – c'est-à-dire que l'on pourrait parler de grimper si la chose n'avait été, après tout, horizontale –, et les hommes se demandèrent comment il pouvait y avoir une porte aussi immense dans tout l'univers. Puis, très doucement, très lentement, le panneau de presque un demi-hectare commença à basculer vers l'intérieur, à partir du sommet. Ils virent ainsi qu'il était équilibré.

Donovan glissa ou se propulsa comme il le put vers le bas, à moins que ce n'eût été le long du montant, puis il rejoignit ses camarades et tous observèrent l'étrange recul du portail monstrueusement gravé. Dans cette vision fantastique de distorsion prismatique, il se déplaçait de manière anormale en suivant la diagonale, si bien que toutes les règles de la matière et de la perspective en paraissaient bouleversées.

L'ouverture était noire, d'une obscurité presque tangible. Ces ténèbres avaient, en vérité, une *qualité positive*. Elles conservaient, en effet, dans l'ombre les parties des murs intérieurs qui auraient dû être révélées et elles commençaient même à cracher une sorte de fumée, née d'un emprisonnement vieux de tant d'éons, qui assombrissait visiblement le soleil au moment où celui-ci s'éloignait, furtif, dans le ciel rétréci et gibbeux, en battant ses ailes membraneuses. L'odeur qui s'élevait de ces profondeurs nouvellement découvertes était intolérable et Hawkins, enfin, qui avait l'oreille sensible, dit qu'il croyait percevoir tout en bas le son désagréable qu'auraient produit des pas sur un sol détrempe. Tous écoutèrent, et ils écoutaient tous encore lorsqu'Elle s'avança, pesante, et leur apparut au moment où Elle faisait glisser en tâtonnant Son immensité verte, gélatineuse, par l'ouverture noire, afin de gagner l'air pollué, sorti de cette cité de poison et de folie.

La main du pauvre Johansen l'avait presque trahi quand il avait rédigé ceci. Des six hommes qui ne regagnèrent jamais le bateau, il pense que deux succombèrent tout bonnement à la peur en cet instant maudit. La Chose ne peut être décrite – il n'existe aucun langage pour traduire de tels abîmes de démente aiguë et immémoriale, d'aussi atroces contradictions de la matière, de la force et de l'ordre cosmique. Une montagne s'était mise en marche et progressait en trébuchant. Dieu ! Comment s'étonner que, de l'autre côté de la Terre, un grand architecte soit devenu fou et que le pauvre Wilcox ait déliré de fièvre, en cet instant télépathique ? La Chose des idoles, le vert, le gluant produit des étoiles, s'était réveillée pour venir réclamer ce qui lui appartenait. Les étoiles étaient à nouveau dans la juste position, et ce qu'un culte célébré depuis des âges n'avait pu faire à dessein, un groupe d'innocents marins l'avait fait par accident. Au bout de vingt millions d'années, le grand Cthulhu était à nouveau libre et ivre de joie.

Trois hommes furent balayés par les griffes molles avant qu'aucun d'eux n'ait pu tourner les talons. Dieu leur accorde le repos, si le repos peut encore être dans l'univers. Il s'agissait de Donovan, de Guerrera et d'Angstrom. Parker glissa, alors que les trois autres plongeaient frénétiquement, à travers des étendues infinies de roches incrustées de vert, en direction du bateau, et Johansen affirme qu'il fut absorbé par un angle de maçonnerie qui n'aurait pas dû être là, un angle qui était aigu et qui se comporta comme s'il avait été obtus. Ainsi, seuls Briden et Johansen parvinrent au canot et ramèrent désespérément vers l'*Alert* tandis que la monstruosité montagnaise descendait lourdement sur les roches glissantes et hésitait, embarrassée, au bord de l'eau.

On n'avait pas laissé la vapeur tomber complètement, en dépit du départ de tout l'équipage pour le rivage, et il ne fallut que quelques instants d'une précipitation fiévreuse du haut en bas, entre la roue du gouvernail et les machines, avant que l'*Alert* ne soit mise en route. Lentement, parmi les horreurs déformées de l'incroyable scène, le bateau commença à brasser l'écume des eaux léthifères. Cependant, sur la maçonnerie du rivage charnier qui n'était pas de cette terre, la Chose titanesque venue des étoiles bavait et bégayait, tel Polyphème maudissant le navire du fugitif Ulysse. Alors, plus courageux que le cyclope de la légende, le grand Cthulhu se laissa glisser, tout graisseux, dans la mer et se lança à leur poursuite, tandis que ses larges enjambées de puissance cosmique faisaient naître les vagues. Briden regarda en arrière et sombra dans la folie, riant par intervalles, jusqu'à ce que la mort le surprenne, une nuit, dans la cabine, tandis que Johansen errait en délirant.

Johansen, pourtant, n'avait pas renoncé encore. Sachant que la Chose était certainement capable de rattraper l'*Alert* tant que la pression ne serait pas complète, il résolut de se fier à une ultime chance. Mettant la machine à toute vitesse, il fila comme l'éclair sur le pont et

renversa la barre ; il y eut un puissant tourbillon, une écume sur l'océan fétide, et, comme la vapeur montait de plus en plus, le vaillant Norvégien précipita son bateau sur la masse gélatineuse qui le pourchassait et s'élevait au-dessus des vagues moutonneuses et impures comme la poupe d'un galion démoniaque. L'effroyable tête de seiche, dont les tentacules se contorsionnaient, atteignit presque le beaupré du solide yacht, mais Johansen poursuivit sa route sans relâche.

Il y eut un bruit d'éclatement, rappelant l'explosion d'une vessie, une fange bourbeuse se déversa, comme si un poisson-lune avait été fendu, une odeur méphitique se répandit, comme si un millier de tombes avaient été ouvertes et un tintamarre se produisit, tel que le chroniqueur renonça à le transcrire. Un instant, le bateau fut souillé par un âcre, un aveuglant nuage vert, puis il n'y eut plus qu'un bouillonnement venimeux à la poupe où – Dieu du Ciel ! – la plasticité répandue de ce produit innommable de l'espace était en train de *se recombinaer*, nébuleuse, dans sa détestable forme originelle cependant que la distance qui le séparait de l'*Alert* s'accroissait à chaque seconde comme le bateau gagnait de la vitesse grâce à la vapeur qui montait.

Ce fut tout. Johansen se contenta ensuite de rêver sombrement devant l'idole de la cabine et de se charger des simples problèmes de nourriture qui se posaient à lui-même et au fou rieur qui se trouvait à ses côtés. Il ne tenta plus de naviguer, après sa première fuite audacieuse. La réaction semblait, en effet, avoir enlevé quelque chose à son âme. Vint alors la tempête du 2 avril et les nuages s'amoncelèrent autour de sa conscience. Il éprouva alors une sensation de tourbillon fantomatique à travers les gouffres liquides de l'infini, de chevauchées vertigineuses sur la queue d'une comète à travers des univers tournoyants, de précipitations hystériques de l'enfer à la lune et de la lune à l'enfer, le tout accompagné par le chœur des autres dieux, riant aux éclats, convulsés, hilares, et des lutins verts moqueurs du Tartare qui portent des ailes de chauve-souris.

Les secours, quand ils vinrent, l'arrachèrent à ce rêve – le *Vigilant*, la commission de la Vice-Amirauté, les rues de Dunedin et le long voyage de retour vers le pays natal, jusqu'à la vieille maison proche de l'Egeberg. Il ne pouvait raconter – on l'aurait cru fou. Il allait écrire ce qu'il savait avant que la mort ne survienne, mais sa femme ne devait pas deviner. La mort serait un bienfait, si seulement elle parvenait à effacer les souvenirs.

Tel était le document que je lus et qui maintenant repose dans la boîte de fer, près du bas-relief et des papiers du professeur Angell. Ce compte-rendu que je viens de faire ira le rejoindre – ce témoignage de la santé de mon esprit, où j'ai coordonné ce qui, je l'espère, ne sera plus jamais coordonné à nouveau. J'ai jeté les yeux sur tout ce que l'univers peut contenir d'horreur, et tant les cieux du printemps que les fleurs de l'été ne sauront après cela être qu'empoisonnés pour moi. Je ne crois pas, cependant, que ma vie sera longue. Mon oncle s'en est allé, le pauvre Johansen s'en est allé et moi aussi, je m'en irai. J'en sais trop et le culte est toujours vivant.

Cthulhu vit toujours, lui aussi, enfermé à nouveau dans le gouffre de pierre qui l'a protégé depuis que le soleil est jeune. Sa cité maudite s'est enfoncée une fois de plus, car le *Vigilant* a navigué au-dessus du point où elle était apparue, après la tempête d'avril ; mais ses ministres sur la terre vocifèrent encore, font des simagrées et sacrifient toujours autour de monolithes coiffés d'idoles, en des lieux solitaires. Il doit avoir été pris au piège au moment où la cité s'engloutissait, alors qu'il se trouvait dans son noir abîme, sinon le monde serait déjà en train de hurler de frayeur et de frénésie. Qui sait comment tout cela s'achèvera ? Ce qui s'est soulevé peut s'enfoncer et ce qui s'est enfoncé peut se soulever. Cette nature repoussante attend et rêve dans les profondeurs et le délabrement gagne les cités chancelantes des hommes. Les temps viendront – mais je ne peux, ni ne veux y penser. Si je cesse de vivre avant d'avoir achevé ce manuscrit, je prie mes exécuteurs testamentaires de préférer la prudence à l'audace et de veiller à ce qu'il ne tombe jamais sous d'autres yeux.

L'APPEL DE CTHULHU

Howard-Phillips LOVECRAFT
(1890-1937)

(Écrite par H.P. Lovecraft durant l'été 1926, et publiée pour la toute première fois dans la revue « Weir Tales » (Vol. 11, N° 2, P. 159–178, 287) en février 1928, l'histoire « The Call of Cthulhu » est tombée dans le domaine public le 1^{er} janvier 2008.

La traduction française qui suit est la version mise au point par Jacques Papy)

(Trouvé parmi les papiers du défunt Francis Wayland Thurston, de Boston)

« On peut concevoir la survivance de forces ou d'êtres semblables..., la survivance d'une époque infiniment lointaine où... la conscience se manifestait sous des formes qui se sont depuis longtemps retirées de la surface du globe devant le flot montant du genre humain..., formes dont seules la poésie et la légende ont conservé un souvenir fugace pour en faire des dieux, des monstres, et des créatures mythiques de toute espèce... »

– Algernon BLACKWOOD

I. Le bas-relief d'argile

A mon sens, la plus grande faveur que le Ciel nous ait accordée, c'est l'incapacité de l'esprit humain à mettre en corrélation tout ce qu'il renferme. Nous vivons sur une île de placide ignorance, au sein des noirs océans de l'infini, et nous n'avons pas été destinés à de longs voyages. Les sciences, dont chacune tend dans une direction particulière, ne nous ont pas fait trop de mal jusqu'à présent ; mais un jour viendra où la synthèse de ces connaissances dissociées nous ouvrira des perspectives terrifiantes sur la réalité et la place effroyable que nous y occupons : alors cette révélation nous rendra fous, à moins que nous ne fuyions cette clarté funeste pour nous réfugier dans la paix d'un nouvel âge de ténèbres.

Certains théosophes ont deviné la majestueuse ampleur du cycle cosmique dont notre globe et notre race ne sont que de fugitifs incidents. Ils ont mentionné d'étranges survivances en des termes qui nous glaceraient le sang s'ils n'étaient masqués par un optimisme béat. Mais ce n'est pas à eux que je dois cette vision rapide des éons interdits qui me fait frissonner lorsque j'y pense, et ébranle ma raison lorsque j'en rêve. Comme tous les aperçus d'une redoutable vérité, elle résulte du rapprochement d'éléments séparés : en l'occurrence, un ancien article de journal et les notes d'un vieux savant. J'espère que personne ne parachèvera cette synthèse ; en ce qui me concerne, s'il m'est donné de continuer à vivre, je n'ajouterai jamais volontairement un seul anneau à la hideuse chaîne. Je crois d'ailleurs que le savant, lui aussi, avait l'intention de garder le silence sur ce qu'il connaissait, et qu'il eût détruit ses documents s'il n'avait pas succombé à une mort subite.

Mon rôle dans cette affaire commence au cours de l'hiver 1926-1927, avec le décès de mon grand-oncle George Gammell Angell, professeur honoraire de langues sémitiques à l'université Brown, Providence, Rhode Island. Le professeur Angell faisait autorité en matière d'inscriptions anciennes, et les conservateurs des plus grands musées avaient eu fréquemment recours à lui : c'est pourquoi plusieurs personnes doivent se rappeler sa mort, survenue à l'âge de quatre-vingt-douze ans. Elle suscita un vif intérêt local, car on ne put en déterminer la cause. Au dire des témoins, le vieillard, qui venait de débarquer du bateau de Newport, s'était brusquement affaissé après avoir été bousculé par un matelot nègre : ce dernier sortait de l'une des curieuses et sombres impasses situées sur le flanc de coteau abrupt qui constitue un raccourci pour aller du port de Williams Street où résidait le défunt. Les médecins, incapables de découvrir le moindre désordre organique, conclurent, après une discussion assez

embarrassée, que le décès était dû à une lésion indiscernable du cœur déterminée par l'ascension rapide d'une pente trop raide pour un nonagénaire. A cette époque, je ne vis aucune raison de ne pas accepter ce diagnostic ; aujourd'hui je fais plus que le mettre en doute.

En tant qu'héritier et exécuteur testamentaire de mon grand-oncle, veuf sans enfant, j'entrepris d'examiner à fond tous ses papiers. Dans cette intention je transportai chez moi, à Boston, tous ses dossiers et les boîtes de fer blanc où il enfermait certains objets précieux. La majeure partie des documents sera publiée plus tard par la Société Américaine d'Archéologie, mais l'une des boîtes me parut extrêmement bizarre et je me sentis fort peu enclin à la montrer à d'autres yeux que les miens. Tout d'abord je ne pus l'ouvrir, car la clé n'était pas dans la serrure ; puis je la découvris à l'anneau que le professeur portait toujours dans sa poche. Néanmoins, le couvercle une fois soulevé, je me trouvai devant un obstacle beaucoup plus grand. En effet, que pouvaient bien signifier cet étrange bas-relief, ces notes décousues et ces vieilles coupures de journaux ? Mon oncle, au cours de ses dernières années, aurait-il ajouté foi aux impostures les plus flagrantes ? Je résolus sur-le-champ de rechercher l'excentrique sculpteur qui avait déterminé cette perturbation apparente dans l'esprit du savant. Le bas-relief, grossier rectangle de quarante centimètres carrés et de deux centimètres d'épaisseur, était nettement moderne. Néanmoins, ses dessins n'avaient rien de moderne dans leur atmosphère ni dans les idées qu'ils suggéraient. En effet, si nombreuses, si extravagantes que soient les fantaisies du cubisme et du futurisme, elles reproduisent très rarement la régularité de l'écriture préhistorique ; or, la majeure partie de ces dessins constituait certainement une écriture mystérieuse. Malgré ma connaissance des papiers et des collections de mon oncle, ma mémoire ne put l'identifier ni me permettre de la rattacher à aucun dialecte.

Au-dessus de ces hiéroglyphes se dressait une figure d'un facture si impressionniste que l'on ne pouvait comprendre clairement ce qu'elle représentait. C'était une espèce de monstre, ou de symbole de monstre, que seule une imagination morbide avait pu concevoir. Je ne trahirai certainement pas l'inspiration du sculpteur en disant que son œuvre évoquait tout à la fois une pieuvre, un dragon et une caricature humaine. Une tête pulpeuse entourée de tentacules surmontait un corps écaillé et grotesque muni d'ailes rudimentaires ; mais c'était le *contour général* de cette effigie qui la rendait particulièrement effroyable. Derrière la figure, l'artiste avait ébauché un fond d'architecture cyclopéenne.

Les notes accompagnant ce curieux objet étaient de la main du professeur Angell et ne prétendaient point à un style littéraire ; l'écriture était d'une date récente. Le document principal portait le titre suivant : LE CULTE DE CTHULHU, soigneusement tracé en caractères d'imprimerie pour éviter toute erreur dans la lecture d'un mot aussi peu connu. Ce manuscrit comprenait deux parties ; la première avait comme en-tête : « 1925. Rêve et ouvrage onirique de H. A. Wilcox, 7, Thomas Street, Providence », et la deuxième : « Récit de l'inspecteur John R. Legrasse, 121 Bienville Street, La Nouvelle-Orléans, congrès de la S.A.A. 1908. Notes jointes et compte-rendu du professeur Webb. » Les autres documents étaient des notes hâtives sur divers sujets : relations des rêves étranges de différentes personnes ; citations de livres et de revues de théosophie (entre autres *Atlantis et la Lemuria perdue*, de W. Scott-Elliott) ; commentaires sur la survivance de sociétés et de cultes secrets, avec références à certains passages de traités de mythologie et d'anthropologie tels que *Le Rameau d'or*, de Frazer, et *Le Culte des Sorcières en Europe occidentale*, de Miss Murray. Les coupures de journaux traitaient surtout de cas individuels d'aliénation mentale et de crises de démence collective au printemps de 1925.

La première partie du manuscrit principal racontait une histoire très étrange. Il semble que, le 1^{er} mars 1925, un jeune homme mince et brun, en proie à une violente agitation, ait rendu visite au professeur Angell pour lui présenter le singulier bas-relief d'argile, alors encore frais et humide. Sa carte portait le nom de Henry Anthony Wilcox ; mon oncle avait reconnu en lui le fils cadet d'une très bonne famille, qui étudiait depuis quelque temps la sculpture à l'Ecole des Beaux-Arts de Rhode Island, et vivait seul à l'hôtel « Fleur de lys », tout près de cette institution. Wilcox, doué d'un génie précoce mais fort excentrique, avait, dès son enfance, attiré l'attention sur lui en raison des histoires et des rêves étranges qu'il se plaisait à raconter. Lui-même se qualifiait d'« hypersensitif psychique » ; les esprits rassis de la vieille cité commerciale le traitaient beaucoup plus simplement de « drôle de corps ». Peu à peu, il s'était retiré du milieu bourgeois de ses parents, et avait fini par ne plus être connu que d'un petit groupe d'esthètes. L'Association Artistique de Providence, désireuse de garder son conservatisme intact, lui avait fermé ses portes.

Au cours de cette visite, disait le manuscrit du professeur, le sculpteur avait de but en blanc demandé à son hôte de l'aider de ses lumières pour identifier les hiéroglyphes du bas-relief. Il s'exprimait d'un ton pompeux qui suggérait beaucoup d'affectation et aliénait toute sympathie ; en conséquence, mon oncle lui répondit sèchement que la fraîcheur de cette tablette d'argile semblait exclure qu'elle eût aucun rapport avec l'archéologie. La réponse du jeune Wilcox impressionna le vieux savant à un point tel qu'il se la rappela et la transcrivit mot pour mot. Elle est empreinte de cette emphase poétique qui caractérisait sa conversation et toute sa personne, comme je le constatai par la suite.

« En vérité, dit-il, ce bas-relief est neuf, car je l'ai fait moi-même la nuit dernière dans douze cités différentes ; et les rêves sont beaucoup plus anciens que Tyr la méditative, le Sphinx contemplatif, ou Babylone aux mille jardins. »

Après quoi, il entama le récit décousu qui éveilla un souvenir endormi dans la mémoire de mon oncle et suscita en lui un fébrile intérêt. La nuit précédente, il y avait eu un léger tremblement de terre qui avait fortement affecté l'imagination de Wilcox. Au cours de son sommeil, il avait vu en rêve, pour la première fois de sa vie, des cités cyclopéennes faites de blocs et de monolithes gigantesques enduits d'un limon verdâtre, d'où s'exhalait une perpétuelle horreur. Les murs et les colonnes étaient couverts d'hiéroglyphes, et le jeune homme avait entendu retentir sous terre une voix qui n'était pas une voix mais plutôt une sensation confuse que seule l'imagination pouvait transformer en son, et qu'il essaya de rendre par cet assemblage de lettres quasi imprononçable : *Cthulhu fhtagn*.

Ce fouillis verbal fut la clé du souvenir qui troubla profondément le professeur Angell. Il interrogea le sculpteur avec une minutie toute scientifique, et étudia intensément le bas-relief auquel le jeune homme stupéfait s'était trouvé en train de travailler à son réveil, en chemise de nuit et frissonnant de froid. Wilcox me déclara par la suite que mon oncle avait mis sur le compte de la vieillesse sa lenteur à identifier la figure d'argile et les hiéroglyphes. Plusieurs de ses questions parurent fort déplacées à son visiteur, en particulier celles qui essayaient de rattacher ce dernier à des cultes secrets : Wilcox ne put comprendre pourquoi son interlocuteur lui promit à maintes reprises de garder le silence s'il voulait bien admettre qu'il appartenait à une secte religieuse païenne aux nombreuses ramifications. Lorsque le professeur Angell eut enfin acquis la conviction que le sculpteur ignorait tout des sciences occultes, il le pria instamment de venir lui raconter les rêves qu'il pourrait faire. En conséquence, après cette première entrevue, le manuscrit mentionne les visites quotidiennes du jeune homme qui relatait de saisissantes visions nocturnes dont le leitmotiv était une perspective de sombres constructions titanesques et une voix souterraine hurlant dans un jargon mystérieux. Les deux sons les plus fréquemment répétés peuvent se rendre par les groupes de lettres suivants : *Cthulhu* et *R'lyeh*.

Le 23 mars, Wilcox ne se présenta pas au domicile du professeur Angell qui téléphona à l'hôtel pour demander de ses nouvelles. On lui apprit que le jeune homme, atteint d'un subit accès de fièvre, avait été transporté chez ses parents, dans Waterman Street. Au cours de la nuit, il avait réveillé par ses cris plusieurs autres artistes du « Fleur de lys » ; depuis lors, il n'avait connu que des alternatives de délire et d'inconscience. Mon oncle téléphona immédiatement à sa famille, et, à dater de ce jour, suivit de près l'évolution de la maladie, grâce à de fréquents visites au médecin traitant, le docteur Tobey, de Thayer Street. Sous l'effet de la fièvre, l'esprit du patient semblait s'attacher à d'étranges images ; le praticien frissonnait parfois quand il en parlait. En dehors de son rêve habituel qui se répétait régulièrement, Wilcox voyait une créature gigantesque, « haute de plusieurs kilomètres ». Il ne la décrivait jamais en détail, mais, d'après les quelques mots incohérents rapportés par le docteur Tobey, mon oncle fut convaincu que c'était le monstre anonyme qu'il avait essayé de représenter dans son bas-relief onirique. Chaque fois que le jeune homme parlait de cette entité, il sombrait peu après dans un sommeil léthargique. Chose étrange, sa température n'était guère au-dessus de la normale ; pourtant son état général suggérait un violent accès de fièvre plutôt qu'un trouble mental.

Le 2 avril, vers 3 heures de l'après-midi, toute trace de maladie disparut soudain. Wilcox se dressa sur son séant, stupéfait de se trouver chez ses parents, et ne gardant pas le moindre souvenir de ce qui s'était passé dans ses rêves ou dans la réalité depuis la nuit du 22 mars. Son médecin l'ayant déclaré en parfaite santé, il regagna son appartement trois jours plus tard. Néanmoins, il ne fut plus d'aucune utilité au professeur Angell, car nulle image fantastique ne hantait plus son sommeil. Après une semaine de récits de rêve extrêmement banals, mon oncle cessa de consigner par écrit ses visions nocturnes.

La première partie du manuscrit s'arrêtait là, mais je trouvai ample matière à réflexion dans certaines des notes éparses : seul le scepticisme invétéré qui formait alors toute ma philosophie peut expliquer ma méfiance persistante à l'égard du sculpteur. Ces notes décrivaient les rêves de diverses personnes au cours de la période où le jeune Wilcox avait eu ses étranges cauchemars. A ce qu'il semble, mon oncle avait organisé rapidement un vaste réseau d'enquête auprès de tous les amis qu'il pouvait interroger sans être taxé d'impertinence, leur demandant de lui raconter leurs rêves en spécifiant les dates auxquelles ils s'étaient produits. Selon toute vraisemblance, le nombre des réponses reçues aurait justifié l'emploi d'une secrétaire. Il n'avait pas conservé les lettres de ses correspondants ; toutefois ses notes constituaient un résumé complet très significatif. Les mondains et les gens d'affaires avaient donné un résultat presque entièrement négatif, bien que certains cas d'impressions nocturnes déplaisantes mais imprécises fussent signalés entre le 23 mars et le 2 avril, pendant la durée de la maladie du sculpteur. Les hommes de science n'avaient guère été touchés, eux non plus ; néanmoins, quatre descriptions vagues suggéraient des aperçus d'étranges paysages, et il y avait un exemple de crainte d'une chose anormale.

Les réponses pertinentes émanaient d'artistes et de poètes qui auraient été en proie à une effroyable panique s'ils avaient pu les comparer entre elles. En l'occurrence, faute de posséder les lettres originales, je soupçonnai presque le compilateur d'avoir posé des questions insidieuses ou d'avoir déformé le texte de cette correspondance pour corroborer ce qu'il avait résolu de voir. C'est pourquoi je persistai à juger que Wilcox, ayant eu connaissance des anciens documents possédés par mon oncle, en avait fait accroire au vieux professeur. Les réponses de ces esthètes révélaient un fait extrêmement troublant. Du 28 février au 2 avril, la plupart d'entre eux avaient fait des rêves bizarres atteignant leur maximum d'intensité pendant la maladie du jeune sculpteur. Beaucoup décrivaient des paysages et des sons semblables à ceux qui avaient hanté les nuits de Wilcox ; quelques-uns avouaient leur terreur d'une créature gigantesque et innommable. Un cas particulier m'a paru extrêmement tragique : le sujet, architecte bien connu, féru de théosophie et d'occultisme, était devenu fou furieux le jour même où l'on avait transporté le sculpteur chez ses parents, et était mort quelques mois plus tard, après avoir demandé à grands cris qu'on le sauvât d'un démon échappé de l'enfer. Si mon oncle avait mentionné les noms de ses correspondants au lieu de les désigner par des numéros, j'aurais essayé de me livrer à une enquête personnelle pour vérifier les faits. En l'occurrence, je ne pus en retrouver que quelques-uns, mais tous, sans exception, confirmèrent pleinement les notes. Je me suis souvent demandé si ceux qui subirent les questions du vieux savant furent aussi intrigués que ceux que j'interrogeai moi-même. Ils ne sauront jamais la vérité, et cela vaut mieux pour eux.

Les coupures de journaux, comme je l'ai déjà dit, avaient trait à des cas de panique ou de démence, toujours pendant la même période. Le professeur Angell avait dû recourir à une agence, car le nombre de ces extraits provenant de tous les points du globe était vraiment prodigieux. L'un rapportait un suicide nocturne à Londres où un dormeur solitaire s'était jeté par la fenêtre après avoir poussé un cri terrifiant. Dans une lettre incohérente adressée au rédacteur en chef d'un journal de l'Amérique du Sud, un fou prophétisait un avenir sinistre à la suite des visions qu'il avait eues. Une dépêche de Californie relatait qu'une colonie de théosophes avait revêtu des robes blanches en vue d'« un glorieux événement » proche, tandis que des articles venus de l'Inde, datés des derniers jours de mars, parlaient à mots couverts d'une sérieuse agitation parmi les indigènes. Les orgies vaudou s'étaient multipliées dans l'île d'Haïti à la même époque, et les autorités américaines des Philippines avaient eu des difficultés avec certaines tribus. D'autre part, dans la nuit du 22 au 23 mars, des Levantins furieux avaient molesté plusieurs agents de police à New York. L'Ouest de l'Irlande était plein de folles rumeurs, et un peintre nommé Ardois-Bonnot avait exposé à Paris, au salon de printemps 1926, une toile impie intitulée *Paysage de rêve*. Quant aux désordres dans les asiles d'aliénés, ils étaient si nombreux que seul un miracle avait pu empêcher le corps médical de remarquer d'étranges parallélismes et d'en tirer des conclusions effarantes... Ces coupures formaient un ensemble des plus étranges : je ne conçois guère aujourd'hui que j'aie pu ne pas y attacher d'importance quand je les lus pour la première fois. Mais, à cette époque, j'étais certain que le jeune Wilcox avait eu connaissance des faits plus anciens mentionnés par le professeur.

II. Le récit de l'inspecteur Legrasse.

Les événements antérieurs, qui avaient amené mon oncle à prêter une si grande importance au rêve et au bas-relief du sculpteur formaient le sujet de la deuxième partie de son long manuscrit. Une fois déjà, à ce qu'il semble, il avait vu les contours hideux du monstre anonyme, médité sur les hiéroglyphes inconnus, et entendu l'assemblage de lettres que l'on pouvait rendre par le mot *Cthulhu* : tout ceci dans des circonstances tellement bouleversantes que l'on ne saurait s'étonner qu'il eût accablé le jeune Wilcox de ses questions.

Dix-sept ans plus tôt, en 1908, le professeur Angell, en raison de sa compétence et de ses travaux bien connus, avait présidé le congrès annuel de la Société Américaine d'Archéologie, à Saint-Louis. A cette occasion, il dut recevoir plusieurs profanes qui profitèrent de cette réunion pour proposer aux savants un certain nombre de problèmes à résoudre.

L'un de ces questionneurs ne tarda pas à devenir le centre de l'intérêt du congrès tout entier : c'était un homme d'âge mûr, à l'aspect banal, qui avait fait le voyage de La Nouvelle-Orléans à Saint-Louis à seule fin d'obtenir des renseignements que nul n'avait pu lui fournir dans son pays. Il se nommait John Raymond Legrasse, et exerçait les fonctions d'inspecteur de police. Il était porteur de l'objet de sa visite : une statuette de pierre grotesque et répugnante, probablement très ancienne, dont il ne parvenait pas à déterminer l'origine.

L'inspecteur Legrasse ne s'intéressait nullement à l'archéologie. Son désir de s'instruire était déterminé par des considérations purement professionnelles. Cette statuette, quelle que fût sa nature, avait été trouvée quelques mois auparavant dans les marécages boisés du Sud de La Nouvelle-Orléans, au cours d'une expédition contre une prétendue secte vaudou. Elle faisait l'objet de rites si bizarres et si hideux que les policiers s'étaient rendu compte qu'ils avaient découvert par hasard un culte secret entièrement inconnu. Ils n'avaient pu rien apprendre sur ses origines, en dehors des récits incroyables arrachés par la menace à certains de leurs prisonniers. C'est pourquoi les autorités de La Nouvelle-Orléans s'adressaient, en désespoir de cause, à la Société d'Archéologie, pour lui demander d'identifier cette effroyable idole et de retrouver ainsi le culte dont elle était la source.

L'inspecteur Legrasse ne s'attendait guère à la sensation qu'il créa. La vue de la statuette suscita une grande agitation parmi les savants qui s'attroupèrent aussitôt autour de leur visiteur pour regarder la figure dont l'étrangeté et l'ancienneté incroyable ouvraient des perspectives mystérieuses sur l'abîme du temps : cette pierre terne et verdâtre, qui n'appartenait à aucune école de sculpture, semblait dater de plusieurs milliers d'années.

L'idole, que les savants se passèrent de main en main pour l'examiner minutieusement, mesurait de dix-sept à vingt centimètres de haut et était d'une facture exquise. Elle représentait un monstre vaguement anthropoïde dans ses contours ; mais la tête n'était qu'une masse de tentacules, le corps évoquait celui d'un phoque, les quatre membres étaient munis de griffes formidables, et deux longues ailes minces s'ouvraient sur son dos. Cette créature assez corpulente, empreinte, semblait-il, d'une horrible malignité, se trouvait accroupie sur un piédestal rectangulaire couvert de caractères indéchiffrables. Le bout des ailes touchait l'arête postérieure du bloc, tandis que les longues griffes courbes des pattes pliées agrippaient l'arête antérieure et descendaient jusqu'au quart de la hauteur du piédestal. La tête de céphalopode était baissée, de sorte que les tentacules faciaux effleuraient le dessus des énormes pattes de devant qui étreignaient les genoux relevés. L'ensemble donnait une impression de vie anormale, d'autant plus terrifiante que la statuette était d'une origine absolument inconnue. On ne pouvait douter qu'elle remontât à la plus haute antiquité ; cependant elle n'offrait pas la moindre caractéristique permettant de la rattacher à un type d'art quelconque appartenant au début de la civilisation humaine ou à toute autre époque.

La matière dont elle était faite constituait un mystère à elle seule : cette pierre savonneuse, d'un noir verdâtre strié d'or, ne ressemblait à rien de connu dans le domaine de la géologie ou de la minéralogie. Les caractères gravés sur le piédestal étaient également déconcertants ; les membres du congrès, qui constituaient pourtant la moitié des autorités mondiales en matière linguistique, ne purent pas les apparenter à aucun idiome. Tout comme le sujet de l'œuvre et la nature de la pierre, ils appartenaient à un univers affreusement éloigné, totalement différent du nôtre, à d'antiques cycles de vie impies où nos conceptions ne tenaient aucune place.

Néanmoins, tandis que presque tous les archéologues s'avouaient incapables de résoudre le problème, l'un d'eux sembla discerner quelque chose d'étrangement familier dans l'effigie et les hiéroglyphes, puis finit par déclarer non sans réticence le peu qu'il savait. Cet homme était feu William Channing Webb, professeur d'anthropologie à l'université de Princeton, explorateur assez renommé.

Quarante-huit ans auparavant, le professeur Webb avait parcouru le Groenland et l'Islande à la recherche de certaines inscriptions runiques qu'il ne parvint pas à découvrir. Sur la côte ouest du Groenland, il avait découvert une étrange tribu d'Esquimaux dégénérés dont la religion, forme curieuse du culte du diable, l'avait désagréablement impressionné par son côté sanguinaire et immonde. Les autres Esquimaux la connaissaient fort mal et ne la mentionnaient qu'en frissonnant : elle datait, disaient-ils, d'âges très anciens, bien antérieurs à la création du monde. En dehors de rites innombrables et de sacrifices humains, elle prescrivait certaines invocations bizarres adressées à un démon suprême ou *tornasuk* ; le professeur Webb, après se les être fait réciter par un vieil *angedkok* (sorcier), les avait transcrites de son mieux, en exprimant les sons en lettres de l'alphabet romain. Mais ce qui semblait aujourd'hui le plus important, c'était le fétiche adoré par les spectateurs de ce culte qui dansaient autour de lui quand l'aurore boréale jetait très haut ses feux au-dessus des falaises de glace. C'était un grossier bas-relief représentant une image hideuse au-dessus d'hiéroglyphes mystérieux. Autant que le professeur pût s'en souvenir, il constituait une réplique assez exacte de la statuette examinée par les membres du congrès.

Ce récit plongea les savants dans une grande stupeur et sembla surexciter l'inspecteur Legrasse qui accabla l'orateur de maintes questions. Comme il avait copié l'une des invocations récitées par les officiants que ses hommes avaient arrêtés, il pria le professeur Webb de se rappeler de son mieux les syllabes prononcées par les Esquimaux. Après avoir comparé plusieurs détails, le détective et le savant convinrent de l'identité d'une phrase commune à ces deux religions infernales. Voici, en substance, ce que le sorcier esquimau et les prêtres des marécages de la Louisiane avaient psalmodié à l'adresse de leurs idoles (la division en mots ayant été établie d'après les pauses traditionnelles observées par les récitants) :

*« Ph'nglui mglw'nafh Cthulhu
R'lyeh wgah'nagl fhtagn. »*

Legrasse était plus favorisé que le professeur Webb, car plusieurs de ses prisonniers lui avaient révélé le sens de ces paroles qui peuvent se traduire comme suit :

*« Dans sa demeure de R'lyeh, la ville morte,
Cthulhu attend, plongé dans ses rêves. »*

C'est alors que, à la demande générale, l'inspecteur raconta son expédition, et je vis que mon oncle attachait une grande importance à son histoire. En effet, elle ressemblait fort aux rêves les plus extravagants des créateurs de mythes et des théosophes ; elle révélait une imagination cosmique étrangement intense que nul ne se serait attendu à trouver chez les métis et les parias arrêtés par Legrasse.

Le 1^{er} novembre 1907, la police de La Nouvelle-Orléans avait reçu un appel désespéré provenant de la région marécageuse au sud de la ville. Les squatters qui la peuplaient, individus primitifs mais d'un bon naturel, se trouvaient en proie à une terreur panique, car une puissance inconnue s'était glissée parmi eux au cours de la nuit. Ce devait être le vaudou, affirmaient-ils, et un vaudou particulièrement terrible. Plusieurs femmes et enfants avaient disparu depuis que le sinistre tam-tam avait commencé à retentir au cœur des bois noirs où nul n'osait jamais s'aventurer. On entendait aussi des cris déments, des plaintes déchirantes, des mélodies lugubres ; et on voyait des flammes diaboliques danser dans les ténèbres. Le messenger terrifié déclara, en guise de conclusion, que les gens ne pouvaient plus supporter cet état de choses.

En conséquence, vingt policiers s'entassèrent dans deux voitures à cheval et une automobile, puis se mirent en route vers la fin de l'après-midi, guidés par le squatter frissonnant. Lorsque la chaussée devint impraticable aux véhicules, ils les abandonnèrent pour patauger pendant plusieurs milles à travers les terribles bois de cyprès où le jour ne pénètre jamais. Des racines tortueuses et les perfides nœuds coulants de la mousse d'Espagne entravaient leur marche ; çà et là, un tas de pierres humides ou un pan de mur croulant rendaient encore plus accablante l'atmosphère de dépression que chaque arbre déformé, chaque fongosité putride, contribuaient à créer. Finalement, un amas de huttes misérables apparut à leurs yeux, et plusieurs squatters en proie à une agitation extrême vinrent en courant s'attrouper autour des lanternes des nouveaux venus. On pouvait entendre au loin les battements étouffés des tam-tams, et, parfois, à l'occasion d'une saute de vent, un cri à vous glacer jusqu'à la moelle

retentissait dans la nuit. Par ailleurs, une rouge clarté semblait filtrer à travers les taillis au-delà des interminables avenues de ténèbres sylvestres. Malgré leur crainte de se trouver seuls à nouveau, tous les squatters refusèrent catégoriquement de faire un pas de plus vers le lieu où se célébrait le culte maudit. L'inspecteur Legrasse et ses dix-neuf compagnons durent s'aventurer sans guide sous de noires voûtes d'horreur où nul d'entre eux n'avait jamais pénétré.

Cette zone de terrain inexplorée par les blancs jouissait d'une réputation fâcheuse. Certaines légendes parlaient d'un lac caché où demeurait une colossale créature informe, semblable à un polype, pourvue d'yeux phosphorescents : les squatters chuchotaient que les démons aux ailes de chauve-souris sortaient des entrailles de la terre pour venir l'adorer à minuit. Ils prétendaient que ce monstre avait été là avant d'Iberville, avant La Salle, avant les Indiens, avant même les bêtes et les oiseaux des bois. C'était un cauchemar incarné, et qui le voyait mourait. Toutefois, comme il faisait rêver les hommes, ils en savaient assez pour l'éviter. L'orgie vaudou se déroulait à l'extrême limite de la région abhorrée, mais son emplacement paraissait encore suffisamment funeste aux squatters : le lieu même du culte les avait terrifiés plus encore que les cris et les incidents horribles.

Seul un poète ou un fou pourrait reproduire les bruits que perçurent les hommes de Legrasse en traversant lentement le sombre marécage en direction de la clarté rougeâtre et des tam-tams au son étouffé. Il y a une qualité vocale particulière à l'homme, et une qualité vocale particulière aux animaux : rien n'est plus terrible que d'entendre l'une quand l'organe d'où elle provient devrait émettre l'autre. En l'occurrence, une fureur animale et une licence orgiaque s'exacerbaient jusqu'à un degré démoniaque au moyen de hurlements et de glapissements qui déferlaient dans ces bois enténébrés comme des rafales pestilentielles venues des abîmes infernaux. Parfois les cris épars cessaient pour faire place à un chœur de voix bien entraînées psalmodiant la hideuse mélodie :

*« Ph'nglui mglw'nafh Cthulhu
R'lyeh wgah'nagl fhtagn. »*

Enfin, les policiers atteignirent un endroit où les arbres devenaient plus clairsemés, et ils se trouvèrent soudain devant le spectacle. Quatre d'entre eux chancelèrent ; un cinquième perdit conscience ; deux autres poussèrent un cri d'épouvante qui, fort heureusement, fut étouffé par le tumulte sauvage de l'orgie. Legrasse jeta un peu d'eau sur le visage de son compagnon évanoui, puis tous regardèrent la scène, en proie à une horrible fascination.

Dans une clairière naturelle s'étendait un îlot herbu de quarante ares environ, assez sec et entièrement dépourvu d'arbres. Là bondissait et se démenait une horde monstrueuse d'êtres humains semblables aux personnages peints par Sime ou Angarola. Complètement nues, ces créatures hybrides braillaient, beuglaient et se convulsaient autour d'un feu de joie disposé en rond, au centre duquel on pouvait distinguer, à travers le rideau des flammes, un grand monolithe granitique haut de vingt-cinq mètres, surmonté de la funeste statuette. Un vaste cercle de dix échafauds régulièrement espacés, ayant le monolithe pour centre, entourait le brasier. On y voyait, pendus la tête en bas, les corps étrangement mutilés des squatters disparus. C'était à l'intérieur de ce cercle que les adorateurs bondissaient en hurlant, se déplaçant de gauche à droite en une bacchanale interminable entre les cadavres et le feu.

Soit qu'il fût trop imaginaire, soit qu'il eût été trompé par de simples échos, l'un des policiers, Espagnol très impressionnable, crut entendre des répons à l'invocation rituelle, provenant d'un endroit sombre situé plus profondément dans le bois. Par la suite, j'eus l'occasion d'interroger cet homme, Joseph D. Galvez, qui me parut doué d'une imagination débordante. En vérité, il prétendit même avoir perçu un faible battement d'immenses ailes et avoir vu des yeux lumineux au centre d'une énorme masse blanche au-delà des arbres lointains : mais je suppose qu'il était influencé par les superstitions locales.

L'inaction des hommes horrifiés ne dura pas longtemps. Le devoir l'emporta sur toute autre considération, et, bien qu'il y eût une bonne centaine d'officiants, les policiers, se fiant à leurs armes à feu, se plongèrent résolument au milieu de la horde. Pendant cinq minutes un tumulte indescriptible régna dans la clairière. Il y eut de furieuses empoignades, des détonations, de nombreuses fuites. Finalement, Legrasse put compter quarante-sept prisonniers qu'il obligea à se rhabiller vivement et à se ranger en bon ordre entre deux files de ses hommes. Cinq des officiants étaient morts ; deux autres, grièvement blessés, furent transportés par leurs camarades sur des civières improvisées. Quant à la statuette, l'inspecteur l'emporta avec lui.

Après un voyage épuisant, les prisonniers arrivèrent enfin au bureau central de la police de La Nouvelle-Orléans. C'étaient tous des sangs-mêlés de la plus basse espèce, présentant des signes manifestes de détraquement cérébral. Il y avait beaucoup de matelots parmi eux, mais quelques noirs et mulâtres des Antilles et des îles du Cap-Vert pouvaient donner à penser que ce culte hétérogène s'apparentait au vaudou. Néanmoins, l'interrogatoire ne tarda pas à montrer qu'il s'agissait d'une religion beaucoup plus ancienne et plus importante qu'un simple fétichisme nègre. Si ignorants et si dégénérés qu'ils fussent, ces hommes exposèrent tous l'idée essentielle de leur foi immonde avec une parfaite cohérence.

Ils adoraient les Grands Anciens venus du ciel sur la terre en sa jeunesse, des millions d'années avant l'arrivée des hommes. Maintenant ces Anciens avaient disparu au fond de la mer ou dans les entrailles de la terre ; mais leurs corps morts avaient envoyé des rêves au premier homme pour lui communiquer leur secret, et il avait fondé un culte qui ne s'éteindrait jamais. Ce culte était celui des prisonniers ; à les en croire, il avait toujours existé et existerait toujours à travers le monde entier, caché dans de lointains déserts et de sombres retraites, jusqu'au moment où le grand-prêtre Cthulhu sortirait de sa noire demeure, dans la puissante cité de R'lyeh, au fond des eaux, pour régner à nouveau sur la terre. Le jour où les astres seraient aux endroits voulus, il appellerait ses adorateurs qui seraient toujours prêts à le libérer.

En attendant ce jour, ceux-ci n'en pouvaient dire davantage. Il existait un secret que les pires tortures ne parviendraient pas à leur arracher. Les fidèles ne se trouvaient pas absolument seuls au milieu des hommes, car des formes venaient les visiter au cœur de la nuit. Ces formes n'étaient point les Anciens que nul n'avait jamais vus. La statuette représentait le grand Cthulhu, mais aucun des prisonniers ne savait si les autres lui ressemblaient. Personne ne sachant plus déchiffrer l'antique écriture, les traditions se transmettaient oralement. L'invocation rituelle n'était pas le secret (que l'on chuchotait toujours à voix très basse). Elle signifiait simplement ceci : « *Dans sa demeure de R'lyeh, la ville morte, Cthulhu attend, plongé dans ses rêves.* »

Deux des captifs furent jugés suffisamment sains d'esprit pour être pendus ; les autres furent confiés à différentes institutions. Tous nièrent avoir pris part aux meurtres, perpétrés, affirmèrent-ils, par Ceux-des-Ailes-Noires qui avaient quitté, pour rejoindre les officiants, leur retraite immémoriale au fond du bois hanté : on ne put rien apprendre de plus précis au sujet de ces alliés mystérieux. La majeure partie des renseignements obtenus par la police fut fournie par un métis chargé d'ans, nommé Castro, qui prétendait avoir jeté l'ancre dans des ports étranges et s'être entretenu avec des prêtres immortels de ce culte dans les montagnes de Chine.

Le vieux Castro se rappelait des fragments de hideuses légendes qui faisaient paraître bien fades les spéculations des théosophes et donnaient à notre univers un aspect bien transitoire. Dans des âges incroyablement reculés, d'autres êtres avaient régné sur la terre. Ils habitaient dans de grandes cités dont on trouvait encore des vestiges sur certaines îles du Pacifique, sous forme de pierres cyclopéennes. Ils étaient tous morts bien avant l'arrivée des hommes, mais certaines pratiques magiques pourraient Les faire revivre quand les étoiles occuperaient à nouveau une position propice dans le cycle de l'éternité. En vérité, Ils étaient venus Eux-mêmes des étoiles et avaient apporté Leurs images avec Eux.

Ces Grands Anciens ne se composaient pas de chair et de sang. Ils avaient une forme, comme le prouvait l'abominable effigie façonnée sur une autre planète, mais cette forme n'était pas faite de matière. Quand les étoiles occupaient une position propice, Ils pouvaient plonger d'un monde à un autre à travers le ciel ; quand elles étaient disposés selon un ordre défavorable, Ils ne pouvaient plus vivre. Néanmoins, même s'ils ne vivaient plus à l'heure actuelle, Ils ne mourraient jamais. Ils gisaient tous dans leurs demeures de pierre de la grande cité de R'lyeh, conservés par les sortilèges du puissant Cthulhu en prévision d'une résurrection glorieuse, le jour où les étoiles et la terre seraient prêtes une fois de plus à Les recevoir. Mais, ce jour-là, c'était une force extérieure qui devrait servir à libérer Leur corps. Les sortilèges qui Les maintenaient intacts Leur interdisaient également de faire un seul mouvement : Ils étaient condamnés à méditer sans bouger dans les ténèbres tandis que les années s'écoulaient par millions. Ils savaient tout ce qui se passait dans l'univers, car Leur mode d'expression consistait à transmettre Leur pensée. Aujourd'hui encore, Ils parlaient dans leur tombe. Lorsque les premiers hommes étaient arrivés, après des milliers de siècles de chaos, les Grands Anciens avaient parlé aux plus impressionnables d'entre eux en modelant leurs rêves, seul moyen dont Ils disposaient pour toucher l'esprit des mortels enfoncés dans la matière.

Alors ces premiers hommes avait fondé leur culte secret, adorant les petites idoles que leur avaient montrées les Anciens, idoles apportées de planètes inconnues dans des temps prodigieusement lointains. Ce culte ne mourrait jamais ; un jour, quand les étoiles redeviendraient propices, ses prêtres feraient sortir le grand Cthulhu de Sa tombe pour qu'il ressuscitât ses sujets et régnât à nouveau sur la terre. Ce jour serait facile à déterminer, car, à ce moment-là, les hommes seraient devenus semblables aux Anciens : libres, farouches, au-delà du bien et du mal, rejetant toute loi morale, s'entretenant à grands cris au cours de joyeuses débauches. Les Anciens délivrés leur apprendraient de nouvelles façons de crier, de tuer, de faire bombance, et toute la terre flamboierait d'un holocauste d'extase effrénée. En attendant, le culte, par des rites appropriés, devait maintenir vivant le souvenir de ces mœurs d'autrefois et présager leur retour.

Dans des âges très reculés, des hommes choisis entre tous avaient parlé avec les Anciens couchés au fond de leur tombeau ; mais, à la suite d'un cataclysme soudain, R'lyeh, la grande cité de pierre, s'était enfoncée sous les flots avec ses monolithes et ses sépulcres : les eaux profondes, dont nulle pensée ne peut percer le mystère, avaient mis fin à ces entretiens fantomatiques. Néanmoins, le souvenir n'était pas mort, et les grands-prêtres avaient déclaré que la cité émergerait à nouveau quand les étoiles seraient propices. Alors étaient issus de la terre de noirs esprits prodigues de rumeurs qu'ils avaient recueillies dans des cavernes creusées sous des océans oubliés... Mais le vieux Castro n'osa pas en dire davantage à ce propos. Il s'interrompit vivement, et ni persuasion ni ruse ne purent lui arracher d'autres renseignements. Chose bizarre, il refusa également de parler de la taille des Anciens. Par contre, il déclara que le culte devait avoir son centre au milieu des déserts sans pistes de l'Arabie, à l'endroit où Irem, la Cité des Colonnes, poursuit ses rêves loin de tous les yeux. Il n'avait aucun rapport avec la sorcellerie européenne, et n'était guère connu que de ses sectateurs. Aucun livre n'y faisait directement allusion ; néanmoins, d'après les Chinois immortels, on trouvait dans le *Nécronomicon* de l'Arabe dément Abdul Alhazred des passages à double sens que les initiés pouvaient interpréter à leur guise ; plus particulièrement ce distique fort discuté :

*« N'est point mort qui peut éternellement gésir ;
Au cours des âges la mort même peut mourir. »*

Legrasse, fort impressionné et intrigué, s'était enquis vainement des affiliations historiques du culte. Castro n'avait probablement pas menti en déclarant que presque personne n'en connaissait l'existence. Les professeurs de l'université Tulane ne purent jeter aucune lumière sur cette secte ni sur l'idole : c'est pourquoi le détective s'était adressé aux autorités les plus célèbres du pays.

On trouve un écho du fiévreux intérêt suscité chez les membres du congrès par le récit de Legrassé dans les nombreuses lettres qu'ils échangèrent par la suite, mais il est à peine mentionné dans le compte-rendu officiel des débats (la prudence est la préoccupation primordiale de tous ceux qui ont parfois à lutter contre le charlatanisme et l'imposture). L'inspecteur prêta au professeur Webb la hideuse statuette qui lui fut restituée à la mort du vieux savant. Je l'ai vue il y a peu de temps entre les mains du policier : c'est vraiment un objet effroyable, en tous points semblable au bas-relief onirique de Wilcox.

Je ne m'étonnai plus que mon oncle eût été bouleversé par le récit du sculpteur. Sachant ce que le détective avait appris au sujet du culte secret, il avait dû être en proie à de terribles pensées en recevant la visite d'un jeune homme impressionnable qui non seulement avait *révélé* l'idole et les hiéroglyphes trouvés dans les marais de La Nouvelle-Orléans et sur une côte du Groenland, mais encore avait entendu *dans ses rêves* au moins trois mots de la formule commune aux métis de la Louisiane et aux satanistes esquimaux. Les recherches minutieuses entreprises par le professeur Angell paraissaient donc éminemment naturelles. Toutefois, je soupçonnai Wilcox d'avoir entendu parler du culte d'une façon ou d'une autre, et d'avoir inventé une série de rêves pour rehausser le mystère aux dépens de mon oncle. Les récits d'autres rêves et les coupures de journaux rassemblés par le professeur semblaient corroborer entièrement les prétendues visions du jeune homme, mais mon rationalisme bien ancré et l'extravagance de toute cette histoire m'amènèrent à adopter la conclusion que j'estimais la plus raisonnable. C'est pourquoi, après avoir soigneusement étudié le manuscrit et comparé les différentes notes avec le récit de Legrassé, je me rendis à Providence pour tancer vertement le sculpteur de sa supercherie.

Il résidait toujours au « Fleur de lys », dans Thomas Street, hideuse imitation victorienne de l'architecture du XVII^{ème} siècle, dont la façade en stuc s'étale au milieu des adorables maisons de style colonial à flanc de colline, à l'ombre du plus beau clocher de l'époque des rois George que l'on puisse voir en Amérique. Je le trouvai en train de travailler dans son appartement, et j'admis aussitôt, d'après les spécimens qui l'entouraient, la parfaite authenticité de son génie. Je crois qu'il laissera derrière lui la réputation d'un grand décadent : en effet, il a modelé dans l'argile et sculptera plus tard dans le marbre les fantastiques cauchemars évoqués en prose par Arthur Machen et en vers comme en peinture par Clark Ashton Smith. Brun, frêle, peu soigné de sa personne, il me demanda d'un ton languissant ce que je désirais, sans bouger de son siège. Quand je lui eus appris qui j'étais, il manifesta un certain intérêt, car mon oncle avait suscité sa curiosité en étudiant ses étranges rêves sans lui fournir la moindre explication. Je le laissai dans l'ignorance sur ce point, mais j'essayai de le faire parler.

Je ne tardai pas à me convaincre de son entière sincérité. Ses visions nocturnes et leur résidu inconscient avaient profondément influencé son art : il me montra une statue morbide dont l'aspect me fit presque frissonner par sa sinistre puissance suggestive. Il ne pouvait se rappeler en avoir vu l'original ailleurs que dans son propre bas-relief onirique : les lignes s'étaient formées d'elles-mêmes sous ses mains. A n'en pas douter, c'était la forme géante dont il avait parlé dans son délire. Je compris bientôt qu'il ne savait vraiment rien du culte secret, en dehors de ce que l'interrogatoire impitoyable de mon oncle lui en avait révélé ; et je m'efforçai à nouveau de concevoir par quel moyen il avait pu éprouver ces impressions surnaturelles.

Il me décrivit ses rêves d'une façon étrangement poétique, me faisant voir avec une terrible netteté la cité cyclopéenne aux murs verdâtres recouverts de limon, *dont la géométrie était entièrement anormale*, et entendre l'incessant appel souterrain : « *Cthulhu fhtagn* », « *Cthulhu fhtagn* ».

Ces mots figuraient dans la redoutable formule rituelle qui évoquait la veille du grand Cthulhu dans son caveau de R'lyeh, et je me sentis profondément ému en dépit de mon rationalisme. Wilcox, j'en étais persuadé, avait dû entendre parler du culte tout à fait par hasard, puis l'avait promptement oublié dans la masse de ses lectures et de ses conceptions également fantastiques. Un peu plus tard, par la seule vertu de son caractère particulièrement impressionnant, ce culte avait trouvé des moyens d'expression subconscients, à savoir : les rêves, le bas-relief, et la terrible statue que je contemplais maintenant. En définitive, la supercherie du sculpteur avait été involontaire. Ses manières à la fois prétentieuses et vulgaires me déplaisaient beaucoup, mais je ne pouvais que reconnaître son génie et sa parfaite probité. Je pris congé de lui très courtoisement, et je lui souhaite tout le succès que son talent permet d'augurer.

A la suite de cette entrevue, l'affaire du culte secret ne cessa jamais de me fasciner : parfois, j'imaginai pouvoir acquérir une grande renommée en effectuant des recherches approfondies sur ses origines. Je me rendis à La Nouvelle-Orléans, m'entretins avec Legrasse, examinai la statuette, interrogeai ceux des métis prisonniers qui étaient encore de ce monde. Malheureusement, le vieux Castro était mort depuis quelques années. Le récit extrêmement vivant que j'entendis, bien qu'il fût la contrepartie détaillée du manuscrit de mon oncle, accrut considérablement mon ardeur : j'eus la certitude d'être sur la piste d'une très ancienne et très mystérieuse religion dont la découverte ferait de moi un anthropologue distingué.

Conservant toujours une attitude strictement matérialiste (*je voudrais bien qu'il en fût ainsi encore aujourd'hui !*), je repoussais avec une inexplicable perversité la coïncidence des notes sur le rêve et des coupures de presse rassemblées par le professeur Angell. Néanmoins, je commençais à soupçonner une chose que je crains de *savoir* à présent d'une façon certaine : la mort de mon oncle ne devait pas être naturelle. Il s'était affaissé dans une rue en pente qui partait d'un port grouillant de métis étrangers, après avoir été bousculé par un matelot nègre. Or, je n'ai pas oublié que les membres du culte surpris dans les marécages de La Nouvelle-Orléans étaient presque tous des sangs-mêlés et des marins, et je ne serais pas surpris d'apprendre l'existence d'anciennes méthodes de meurtre au moyen d'aiguilles empoisonnées tout aussi impitoyables que les rites du culte mystérieux. A dire vrai, Legrasse et ses hommes n'ont pas été inquiétés ; mais, en Norvège, un marin qui avait vu certaines choses a trouvé la mort dans de curieuses circonstances... Je crois aujourd'hui que le professeur Angell a été tué parce qu'il savait ou était sur le point de savoir trop de choses. Il se peut que la même fin me soit réservée, en raison de ce que j'ai appris récemment.

III. La démence qui vint de la mer

Si jamais le Ciel désire m'accorder une insigne faveur, il effacera totalement de ma mémoire la découverte que je fis par le plus grand des hasards en jetant un coup d'œil sur un morceau de papier recouvrant une étagère. C'était un numéro d'un journal australien, le *Sydney Bulletin* du 18 avril 1925 ; et, après en avoir pris connaissance, je m'étonnai qu'il eût pu échapper à l'agence utilisée à cette époque par mon oncle pour mener son enquête. Ayant presque renoncé à mes recherches sur le « culte de Cthulhu », je me trouvais en visite chez un de mes amis de Paterson, New Jersey, conservateur d'un musée local et minéralogiste renommé. Un jour où j'examinais les spécimens en réserve disposés sans ordre sur des étagères dans une salle du musée, mon regard s'arrêta sur l'un des vieux journaux étalés sous les pierres, dans lequel se trouvait une étrange photographie. Le journal, je l'ai déjà dit, était le *Sydney Bulletin* (car mon ami avait des correspondants à travers le monde entier) ; quant à la photographie, elle représentait une hideuse statuette de pierre, identique à celle de Legrasse.

Je débarrassai vivement la feuille de son précieux contenu, lus l'article avec soin et regrettai qu'il ne fût pas plus long. Néanmoins, ce qu'il suggérait suffit à ranimer mon zèle de chercheur, et je le déchirai soigneusement avant de passer à l'action. En voici la teneur :

EPAVE MYSTERIEUSE EN MER

LE « VIGILANT » ARRIVE AU PORT REMORQUANT UN YACHT DE NOUVELLE-ZELANDE FORTEMENT ARME. UN MORT ET UN SURVIVANT A BORD. RECIT DE COMBATS FURIEUX ET DE MORTS EN PLEINE MER. LE MATELOT RESCAPE REFUSE DE RACONTER LES DETAILS DE SON ETRANGE AVENTURE. UNE IDOLE BIZARRE TROUVEE EN SA POSSESSION. UNE ENQUETE VA S'OUVRIR.

Le cargo Vigilant, de la Compagnie Morrison, parti de Valparaiso, est arrivé ce matin à son poste d'amarrage de Darling Harbour, remorquant un bâtiment désemparé, fortement armé, le yacht Alert, de Dunedin, Nouvelle-Zélande, qu'il avait rencontré le 12 avril, par 34°21' de latitude sud et 152°17' de longitude ouest, ayant à son bord un mort et un vivant.

Le Vigilant quitta Valparaiso le 25 mars, et, dans la journée du 2 avril, il fut considérablement dérouté vers le sud par une violente tempête. Le 12 avril, il arriva en vue de l'épave : elle paraissait déserte, mais les marins qui montèrent à bord y trouvèrent un matelot mort et un autre en proie au délire.

Le survivant étreignait dans sa main une horrible idole de pierre, d'origine inconnue, dont les professeurs de l'université de la Royal Society de Sydney ont été incapables de déterminer la nature ; par la suite, l'homme prétendit l'avoir découverte dans la cabine du yacht sur un petit autel rudimentaire.

Après avoir retrouvé la raison, il raconta une histoire de piraterie et de massacre extrêmement bizarre. C'est un Norvégien nommé Gustaf Johansen, ex-premier lieutenant de la goélette Emma, d'Auckland, qui partit pour Callao le 22 février, avec un équipage de onze hommes.

D'après son récit, l'Emma, ayant été retardée et considérablement déroutée vers le sud par la grande tempête du 1^{er} mars, rencontra le 22 mars, par 49°51' de latitude sud et 128°34' de longitude ouest, le yacht Alert dont l'équipage se composait de Canaques et de Métis à l'aspect patibulaire. Le capitaine Collins reçut l'ordre de virer de bord et refusa d'obéir ; sur quoi les matelots du yacht ouvrirent le feu sur la

goélette sans avertissement préalable, en utilisant une batterie de canons de bronze particulièrement lourds.

Les matelots de l'Emma ne se laissèrent pas faire : bien que la goélette commençât à couler après avoir reçu des projectiles au-dessous de la ligne de flottaison, ils parvinrent à monter à l'abordage du yacht, et se virent contraints de tuer tous leurs ennemis en raison de leur façon de combattre, à la fois maladroite et acharnée.

Trois des hommes de l'Emma : un matelot, le capitaine Collins et le second Green furent tués. Les huit survivants, sous les ordres du premier lieutenant Johansen, s'installèrent sur le yacht capturé, et mirent à la voile dans la direction suivie par l'Emma, afin d'essayer de découvrir pour quel motif leur capitaine avait reçu l'ordre de virer de bord.

Le lendemain, ils débarquèrent sur une petite île qui ne figure sur aucune carte. Six hommes moururent à terre dans des circonstances mal déterminées : Johansen, qui se montre particulièrement réticent à ce propos, a déclaré qu'ils étaient tombés dans une crevasse au milieu des rochers.

Plus tard, à ce qu'il semble, lui et son unique compagnon regagnèrent le yacht et essayèrent de le manœuvrer, mais leur bâtiment fut désemparé à la suite de la tempête du 2 avril.

A partir de ce jour jusqu'au 12 avril, date à laquelle il fut recueilli par le Vigilant, Johansen ne se souvient de rien, pas même de la mort de William Briden, son compagnon, qui dut succomber aux privations subies pendant ce laps de temps.

Des câbles de Dunedin rapportent que l'Alert était un navire marchand bien connu, et très mal famé. Il appartenait à un étrange groupe de métis dont les fréquentes incursions nocturnes dans les bois suscitaient une vive curiosité. Ils avaient mis à la voile en toute hâte après la tempête et les tremblements de terre du 1^{er} mars.

Notre correspondant d'Auckland déclare que l'Emma et son équipage jouissent d'une excellente réputation, et que l'on tient Johansen pour un brave homme entièrement digne de confiance.

L'Amirauté va ouvrir une enquête sur cette affaire, au cours de laquelle on essaiera d'amener Johansen à parler plus librement qu'il ne l'a fait jusqu'ici.

Cet article et l'image infernale qui l'accompagnait suscitèrent en moi les pensées les plus troublantes. Ils m'apportaient de nouvelles et précieuses données sur le « culte de Cthulhu » qui se célébrait en mer aussi bien que sur terre. Pour quel motif les métis du yacht avaient-ils ordonné à l'Emma de virer de bord ? Quelle était l'île inconnue où six matelots de la goélette avaient trouvé la mort et au sujet de laquelle Johansen se montrait si réticent ? Quels pouvaient être les résultats de l'enquête de l'Amirauté ? Que savait-on à Dunedin de ce culte monstrueux ? Par-dessus tout, ne fallait-il pas s'émerveiller de cet enchaînement extraordinaire de dates, qui, à n'en pas douter, prêtait un sens maléfique aux événements divers si soigneusement notés par mon oncle ?

Le 1^{er} mars, il y avait eu une violente tempête et un léger tremblement de terre. L'Alert avait quitté Dunedin en toute hâte comme pour obéir à un appel impérieux. A l'autre extrémité de la terre, des poètes et des artistes avaient commencé à rêver d'une cyclopéenne cité sous-marine tandis qu'un jeune sculpteur modelait dans son sommeil l'image du redoutable Cthulhu. Le 23 mars, les survivants de l'Emma débarquaient sur une île inconnue où six d'entre eux trouvaient la mort. A cette même date, les rêves de certains hommes, atteignant leur paroxysme d'horreur, étaient hantés par la crainte d'un monstre gigantesque ; un architecte devenait fou ; un jeune sculpteur était brusquement en proie à un délire inexplicable ! Que penser de la tempête du 2 avril, date à laquelle toutes les visions de la cité cyclopéenne prenaient fin, tandis que Wilcox se trouvait soudain guéri de son étrange fièvre ? Que penser également des allusions du vieux Castro à ces Anciens venus des astres, à leur règne

prochain, à leur culte fidèle, à leur contrôle des rêves des mortels ? Est-ce que je chancelais au bord d'un abîme d'horreurs cosmiques trop terribles pour qu'un homme pût les supporter ? En ce cas, elles ne devaient affecter que l'esprit, car le 2 avril semblait avoir mis un terme à la monstrueuse menace qui avait commencé à assiéger l'âme humaine.

Ce soir-là, après avoir passé ma journée à envoyer des câbles et à faire divers préparatifs, je dis adieu à mon hôte et pris le train pour San Francisco. Un mois plus tard, j'étais à Dunedin, mais je constatai que l'on n'y savait pas grand-chose des membres du culte secret qui hantaient les vieilles tavernes. Néanmoins, on me signala une expédition de ces métis à l'intérieur des terres, au cours de laquelle on avait observé un vague bruit de tam-tams et de grandes lueurs rouges sur les collines lointaines.

A Auckland, j'appris que Johansen, à son retour de Sydney, où il venait de subir un interrogatoire superficiel, avait les cheveux tout blancs. Par la suite, il avait vendu sa petite maison de West Street et regagné Oslo avec sa femme. Il avait refusé de rien révéler de son aventure à ses amis, en dehors de ses déclarations aux fonctionnaires de l'Amirauté ; tout ce qu'ils purent faire pour moi fut de me donner son adresse à Oslo.

Je me rendis à Sydney où je m'entretins sans profit avec plusieurs marins et les membres du tribunal de l'Amirauté. Je vis l'*Alert* à Circular Quay, dans la baie de Sydney, mais sa coque ne me révéla rien. L'idole accroupie à tête de pieuvre, au corps de dragon, aux ailes écailleuses, au piédestal couvert d'hiéroglyphes, se trouvait au Musée de Hyde Park. Je l'examinai avec soin et constatai que c'était une œuvre d'art d'une facture exquise, aussi ancienne, étrange et mystérieuse que le spécimen de Legrasse. Le conservateur m'apprit qu'elle présentait aux géologues une monstrueuse énigme, car ils juraient solennellement qu'il n'existait pas de roche semblable dans l'univers entier. Alors je songeai en frissonnant à la déclaration de Castro au sujet des Anciens : « Ils étaient venus des étoiles et avaient apporté leurs images avec eux. »

Profondément bouleversé, je décidai d'aller rendre visite à Johansen à Oslo ; après avoir gagné Londres, je pris le premier bateau en partance pour la capitale norvégienne et, par un beau jour d'automne, je débarquai au pied de l'Egeberg.

L'ex-premier lieutenant habitait dans la vieille ville. Je m'y rendis en taxi et, bientôt, le cœur battant, je frappai à la porte d'une petite maison. Elle fut ouverte par une femme vêtue de noir, au visage empreint de tristesse qui, à ma grande consternation, m'apprit que Gustaf Johansen n'était plus de ce monde.

Il n'avait pas longtemps survécu à son retour, car sa terrible aventure en mer l'avait durement éprouvé. Il n'avait rien raconté à sa femme en dehors de ses déclarations publiques ; toutefois, il lui avait laissé un long manuscrit traitant de « sujets techniques », et rédigé en anglais (dans l'intention manifeste, je le compris plus tard, d'éviter à sa veuve le danger de le lire). Au cours d'une promenade près du bassin de Gothenburg, il avait été renversé par un ballon de vieux papiers tombé de la fenêtre d'une mansarde. Deux matelots indiens l'avaient relevé immédiatement, mais il était mort avant l'arrivée de l'ambulance. Les médecins, incapables de préciser la cause du décès, l'avaient attribué à une maladie de cœur et à un affaiblissement général de l'organisme.

En apprenant cette nouvelle, j'éprouvai pour la première fois la terreur qui ne me quittera plus jusqu'à ce que me soit accordé le repos éternel, « par accident » ou d'une autre façon. Ayant persuadé Mme Johansen que ma connaissance des « sujets techniques » mentionnés par son mari me donnait droit à posséder son manuscrit, j'emportai le document avec moi et commençai à le lire sur le bateau qui me ramenait à Londres.

C'était un récit très simple, assez décousu, naïf essai de journal rédigé après coup, dans lequel le premier lieutenant s'efforçait de relater au jour le jour son dernier voyage en mer. Je ne saurais le transcrire mot pour mot en raison de ses longueurs et de ses obscurités ; néanmoins, le résumé que je vais en donner suffira à expliquer pourquoi le bruit des vagues contre les flancs du bateau me devint si intolérable que je dus me mettre des tampons de coton dans les oreilles.

Johansen ne savait pas tout, quoiqu'il eût vu la cité et le monstre. Mais, moi, je ne goûterai jamais plus un sommeil paisible en songeant aux horreurs embusquées au-delà de notre vie, dans l'espace et le temps ; en évoquant ces créatures maudites venues d'antiques planètes, plongées dans leur rêve au fond de la mer, connues de certains sectateurs qui leur vouent un culte cauchemardesque et aspireront à les lâcher sur notre globe chaque fois qu'un nouveau tremblement de terre élèvera leur ville cyclopéenne jusqu'à la lumière du soleil.

Le voyage de Johansen avait commencé exactement comme il l'avait raconté aux fonctionnaires de l'Amirauté. L'*Emma*, ayant quitté Auckland sur lest, le 20 février, avait subi

tout l'impact de cette tempête consécutive au tremblement de terre qui dut arracher aux abîmes marins les abominations dont furent peuplés les rêves des hommes à cette époque. Ses avaries une fois réparées, la goélette faisait bonne route lorsqu'elle fut arraisonnée par l'*Alert*, le 22 mars (je sentis les regrets du premier lieutenant dans le passage de son manuscrit relatant le naufrage de son navire). Johansen parle avec une horreur manifeste des métis du yacht et de leur culte abominable. Il les décrit sous des traits particulièrement repoussants, considère leur destruction comme un devoir élémentaire, et s'étonne ingénument de l'accusation de cruauté portée par la commission d'enquête contre lui-même et ses compagnons.

Poussés par la curiosité, Johansen et ses hommes poursuivent leur route à bord du yacht capturé. Bientôt, ils aperçoivent une haute colonne de pierre émergeant au-dessus des flots : par 47°9' de latitude sud et 126°43' de longitude ouest, ils arrivent à un littoral boueux couvert de blocs de maçonnerie cyclopéenne tapissés d'algues, qui ne peuvent être que la substance tangible de la suprême terreur de notre univers, la ville morte de R'lyeh, bâtie des millions d'années avant le début de notre histoire par les immondes créatures venues d'antiques planètes... Oui, c'est là que gisaient le grand Cthulhu et ses hordes, au fond de leurs humides caveaux, d'où ils diffusaient enfin, au terme de cycles incalculables, les pensées qui hantaient les rêves de certains hommes et enjoignaient aux fidèles d'entreprendre un pèlerinage libérateur. Johansen ne soupçonnait rien de tout cela, mais Dieu sait qu'il le vit bien assez tôt.

Je suppose que seule avait dû émerger des eaux la hideuse citadelle couronnée d'un monolithe démesuré, où était enseveli le grand Cthulhu. Quand je songe à l'*étendue* de tout ce qui peut s'embusquer au fond de l'océan, il me prend des envies de me donner la mort sans plus attendre. Johansen et ses hommes éprouvèrent une stupeur effarée à la vue de cette Babylone bâtie par des démons. Ils durent comprendre instinctivement qu'elle n'appartenait pas à notre monde en contemplant ces blocs de pierre verte d'une taille incroyable, ce monolithe d'une hauteur vertigineuse, ces statues et ces bas-reliefs si exactement semblables à l'étrange idole trouvée dans la cabine de l'*Alert*.

Sans rien connaître du futurisme, le Norvégien parle de cette cité en termes nettement futuristes. En effet, au lieu de décrire des bâtiments ou des constructions déterminés, il insiste curieusement sur de vastes angles et d'immenses surfaces de pierre couvertes d'hiéroglyphes et d'images impies. J'insiste sur le fait qu'il mentionne des *angles*, car cela me rappelle le récit de Wilcox. Le jeune sculpteur m'avait dit que la *géométrie de la ville de ses rêves était entièrement anormale*, non euclidienne, et faisait beaucoup penser à la sphère. Or, voilà qu'un matelot inculte avait eu la même impression en contemplant la terrible réalité !

Johansen et ses compagnons, ayant débarqué sur cette monstrueuse acropole, gravirent en glissant des blocs géants couverts de limon constituant un escalier que nul être humain n'aurait su édifier. Le soleil même semblait déformé quand on le regardait à travers les miasmes polarisateurs émanant de cette perversion sous-marine ; une menace tortueuse semblait tapie dans ces angles déconcertants où un second coup d'œil révélait une surface concave alors que le premier avait montré une surface convexe.

Les explorateurs se sentirent en proie à une crainte indéfinissable avant même d'avoir vu autre chose que du roc, de la vase et des algues. Chacun d'eux se serait enfui s'il n'avait redouté d'encourir le mépris des autres, et ce fut à contrecœur qu'ils se mirent en quête d'un souvenir à emporter.

C'est Rodriguez, le Portugais qui, le premier, grimpa jusqu'à la base du monolithe et cria aux autres de le rejoindre pour voir ce qu'il avait découvert. Quelques instants plus tard, les huit hommes contemplaient une immense porte sculptée portant le bas-relief familier de l'idole à tête de pieuvre. Tous comprirent qu'il s'agissait d'une porte, car le vaste panneau était encadré par un linteau, un seuil et des montants ; mais ils ne purent décider si elle était posée à plat comme une trappe ou de biais comme la porte extérieure d'une cave. Pour reprendre les termes de Wilcox, la géométrie était anormale : on ne savait trop si la mer et le sol était horizontaux, de sorte que la position relative de tout le reste paraissait fantastiquement variable.

Briden pressa sur la pierre en plusieurs endroits sans résultat. Puis Donovan en palpa délicatement le pourtour en appuyant sur chaque point séparément. Il grimpa sans se lasser le long de la grotesque moulure (j'emploie le mot *grimper* en admettant que cet objet ne fût pas horizontal), et les hommes s'émerveillèrent de ce qu'il pût y avoir une porte si vaste dans notre monde. A la fin, très doucement, très lentement, le haut de l'immense panneau céda vers l'intérieur.

Donovan se laissa glisser le long d'un des jambages pour rejoindre ses compagnons, puis tous regardèrent le bizarre affaissement du monstrueux portail. Dans ce fantastique univers de déformation prismatique, il se déplaçait anormalement en diagonale, au mépris de toutes les lois de la matière et de la perspective.

L'ouverture révéla des ténèbres presque concrètes. Cette obscurité était vraiment une *qualité positive*, car elle cachait certaines parties des parois intérieures qui auraient dû être visibles. En fait, elle se déversait au dehors comme une fumée, obscurcissant le soleil pendant qu'elle s'élevait furtivement sur ses ailes membraneuses dans le ciel soudain rétréci. Du fond de ce puits noir montait une puanteur intolérable, et, bientôt, Hawkins, qui avait l'ouïe fine, crut percevoir une espèce d'immonde clapotis. Tous les matelots tendirent l'oreille. Ils écoutaient encore lorsque le monstre apparut et, pressant son énorme masse verte gélatineuse à travers l'ouverture, fit pesamment irruption dans l'air corrompu de cette démentielle cité.

Johansen estime que deux des six hommes qui ne regagnèrent pas le bateau moururent de peur à cet instant maudit. Nul ne saurait décrire le monstre ; aucun langage ne saurait peindre cette vision de folie, ce chaos de cris inarticulés, cette hideuse contradiction de toutes les lois de la matière et de l'ordre cosmique. Une montagne se déplaçait lourdement. Grand Dieu ! Peut-on s'étonner de ce que, au même instant, à l'autre extrémité de la terre, un grand architecte fût devenu fou tandis que le pauvre Wilcox battait la campagne ? L'entité que représentaient les idoles, le visqueux démon venu des astres antiques, s'était éveillé pour réclamer son dû. Les étoiles occupaient à nouveau une position propice, et ce qu'un culte vieux de plusieurs siècles n'avait pu effectuer volontairement, une poignée de matelots l'accomplissait par accident. Après des millions et des millions d'années, le grand Cthulhu était à nouveau lâché sur notre planète, brûlant de satisfaire ses voraces appétits.

Trois hommes furent balayés par les pattes flasques avant que personne eût eu le temps de se retourner. Dieu leur donne le repos, s'il y a encore le moindre repos dans l'univers... C'étaient Donovan, Guerrera et Angstrom. Parker glissa tandis que les trois survivants se précipitaient frénétiquement vers le canot, et Johansen affirme qu'il fut englouti par un angle de maçonnerie qui n'aurait pas dû se trouver là... un angle aigu qui s'était comporté comme un angle obtus. Seuls Briden et Johansen atteignirent le canot et firent force de rames vers l'*Alert* pendant que le monstre descendait lourdement les degrés de pierre gluante, puis s'immobilisait au bord de l'eau.

Le premier lieutenant n'avait pas laissé tomber complètement la pression malgré le départ de tout l'équipage ; quelques secondes de course précipitée entre la roue du gouvernail et la chambre des machines suffirent à permettre au yacht d'appareiller. Lentement, au milieu des horreurs de cette scène indescriptible, il commença à battre l'eau de son hélice. Pendant ce temps, sur le rivage de mort qui n'appartenait pas à cette terre, la gigantesque créature venue des étoiles poussait des hurlements inarticulés, tel Polyphème maudissant Ulysse en fuite. Ensuite, plus hardi que le cyclope légendaire, le grand Cthulhu pénétra dans les flots où ses formidables coups de patte soulevèrent de grandes vagues. Briden regarda en arrière et devint fou ; à dater de ce moment, il ne cessa ni jour ni nuit de délirer dans la cabine jusqu'à ce que la mort vint le prendre.

Johansen, lui, n'abandonna pas la partie. Comprenant que le monstre rattraperait sûrement l'*Alert* avant que la pression eût atteint son maximum, il résolut de tenter un moyen désespéré ; ayant réglé les machines pour qu'elles donnent leur plus grande vitesse, il regagna le pont à toute allure et renversa la direction. Il y eut un grand remous à la surface des flots, puis, tandis que la pression montait sans cesse, le hardi Norvégien mena son navire droit sur la montagne gélatineuse qui se dressait au-dessus de l'écume comme la poupe d'un galion infernal. L'effroyable tête de pieuvre entourée de tentacules arrivait presque à la hauteur du beaupré, mais Johansen fonça en avant sans faiblir.

Il y eut une explosion de ballon qui crève, un liquide immonde comme si l'on eût ouvert un poisson-lune, une puanteur de charnier gorgé de cadavres, un son que le chroniqueur ne put se résoudre à décrire. L'espace d'un instant, le bateau fut souillé par un aveuglant nuage verdâtre ; ensuite, il ne resta plus qu'un immonde bouillonnement à l'arrière où cette entité plastique *regroupait ses fragments épars* pour retrouver sa forme originelle, tandis que l'*Alert* s'éloignait de plus en plus.

Après cette abominable rencontre, Johansen se contenta de méditer sombrement sur l'idole de la cabine, ou de préparer de maigres repas pour lui-même et son compagnon en proie à la folie. Il n'essayait pas de gouverner, car la réaction consécutive à sa fuite périlleuse avait brisé en lui tout ressort. La tempête du 2 avril acheva d'obnubiler son cerveau. Il se rappelle confusément des gouffres liquides aux parois tourbillonnantes, des ruées vertigineuses parmi

des univers chancelants, des bonds convulsifs de l'enfer jusqu'au ciel et du ciel jusqu'à l'enfer : tout cela dans un concert de ricanements des dieux antiques et des démons du Tartare aux ailes de chauve-souris.

Au terme de ce cauchemar, ce fut le sauvetage : le *Vigilant*, le tribunal de l'Amirauté, les rues de Dunedin, le long voyage de retour au pays natal. Il ne pouvait rien dire à personne sous peine de passer pour fou. C'est pourquoi il avait décidé de raconter par écrit sa terrible aventure avant de mourir ; mais sa femme ne devait rien deviner. La mort serait pour lui un bienfait sans pareil, si elle effaçait le souvenir.

Tel est le document que je lus. Je l'ai placé dans la boîte de fer-blanc où se trouvaient déjà le bas-relief et les notes du professeur Angell, et où je déposerai aussi le présent compte-rendu. J'ai contemplé tout ce que l'univers peut renfermer d'horreur ; désormais le ciel du printemps et les fleurs de l'été me paraîtront imprégnés de poison. Je crois que je n'ai plus longtemps à vivre. Je connaîtrai la même fin que mon oncle et le malheureux Johansen. J'en sais beaucoup trop, et le culte existe toujours.

Cthulhu lui aussi existe toujours (du moins, je le suppose) dans ce caveau de pierre qui l'abrite depuis des siècles innombrables. Sa cité maudite est à nouveau ensevelie au fond de l'océan (comme a pu le constater le *Vigilant* qui s'est rendu sur les lieux après la tempête d'avril), mais ses ministres sur la terre continuent à chanter, à danser et à tuer dans des lieux solitaires auprès de monolithes couronnés de son image. Il a dû être englouti dans les abîmes sous-marins pendant qu'il se trouvait dans sa noire citadelle, sans quoi, à l'heure qu'il est, le monde entier hurlerait de terreur. Qui peut prévoir la fin ? Ce qui a surgi peut disparaître ; ce qui a disparu peut surgir à nouveau. Un démon répugnant attend son heure en rêvant au fond de la mer, et la mort plane sur les cités chancelantes des hommes. Un jour viendra... mais, non ! Je ne dois ni ne puis y penser ! Si je ne survis pas à ce manuscrit, fasse le Ciel que mes exécuteurs testamentaires permettent à la prudence de l'emporter sur l'audace et veillent à le dissimuler à tous les yeux.

L'APPEL DE CTHULHU

Howard-Phillips LOVECRAFT
(1890-1937)

(Écrite par H.P. Lovecraft durant l'été 1926, et publiée pour la toute première fois dans la revue « Weir Tales » (Vol. 11, N° 2, P. 159–178, 287) en février 1928, l'histoire « The Call of Cthulhu » est tombée dans le domaine public le 1^{er} janvier 2008.

La traduction française qui suit est la version mise au point par Jean Balczesak, pour la gamme de jeu de rôle homonyme inspiré de cette histoire : « L'appel de Cthulhu »)

(Trouvé parmi les papiers du défunt Francis Wayland Thurston, de Boston)

« De ces fantastiques entités et puissances, quelque chose a pu survivre... Une survivance d'une époque infiniment lointaine où... la conscience se manifestait, peut-être, sous des formes qui se sont depuis longtemps retirées devant le flot de la marée humaine... des formes dont seules la poésie et les légendes ont capturé un souvenir fugace et les ont appelés dieux, monstres, êtres mythiques de toutes sortes et de tout genre... »

– Algernon BLACKWOOD

I. L'horreur d'argile

La plus grande faveur accordée à l'être humain est son incapacité à mettre en corrélation toutes les choses qu'il sait. Nous vivons sur une île placide d'ignorance, perdue dans les noirs océans de l'infini, et rien ne nous destinait à un long voyage. Les sciences pointent chacune dans leur propre direction et ne nous ont fait jusque-là guère de mal. Un jour pourtant, le recoupage de nos connaissances dissociées nous ouvrira les yeux sur des perspectives terrifiantes de la réalité, et la position effroyable que nous occupons. Ces révélations nous précipiterons alors dans la folie, à moins que nous ne fuyions les lumières fatales pour nous réfugier dans la paix et la sécurité d'un nouvel obscurantisme.

Les théosophes ont entrevu l'impressionnante grandeur du cycle cosmique, deviné que notre monde et notre race ne sont que des incidents transitoires. Ils ont évoqué d'étranges survivances dans des termes qui nous glaceraient le sang s'ils n'étaient masqués par un optimisme mielleux. Mais ce n'est pas d'eux que je tiens la brève vision de ces éons interdits, vision qui me terrifie quand j'y pense et me rend fou quand j'en rêve. Cette vision, comme toutes les terribles perceptions de la vérité, a jailli d'une réorganisation accidentelle d'éléments séparés – dans ce cas, un vieil article de journal et les notes d'un professeur décédé. J'espère que personne d'autre n'assemblera ce puzzle. Si je survis, je ne fournirai en aucun cas un maillon à une chaîne si hideuse. Je crois que le professeur avait, lui aussi, l'intention de garder le silence sur ce qu'il savait, qu'il aurait détruit ses notes si la mort ne l'avait pas surpris.

J'ai eu connaissance de la chose pendant l'hiver 1926-1927, après la mort de mon grand-oncle George Gammell Angell, professeur honoraire de langues sémitiques à l'Université Brown, Providence, Rhode Island. Le professeur Angell était une autorité universellement reconnue dans le domaine des inscriptions antiques. Il était souvent consulté par les conservateurs des plus importants musées et sa mort, à l'âge de quatre-vingt-douze ans, restera dans bien des mémoires. Sur le plan local, elle a suscité un intérêt d'autant plus vif qu'un mystère présidait à ce décès. Le professeur avait succombé alors qu'il revenait du bateau de Newport. D'après un témoin, il s'était brusquement effondré après avoir été bousculé par un nègre aux allures de marin. Celui-ci avait surgi d'une de ces cours obscures nichées sur la pente abrupte qui offre un raccourci entre le bord de mer et Williams Street, l'adresse

du défunt. Les médecins n'avaient pu trouver aucune cause visible à son décès. Ils avaient fini par conclure que la mort était due à une lésion peu apparente du cœur, une lésion provoquée par l'ascension énergique d'une pente bien raide pour un homme si âgé. A l'époque, je n'avais vu aucune raison de remettre en question ce diagnostic, mais plus tard, je devais avoir des doutes – et pires que des doutes.

Etant à la fois héritier et exécuteur testamentaire de mon grand-oncle, mort veuf et sans enfant, j'étais censé étudier assez attentivement ses papiers ; c'est pourquoi j'emportais tous ses dossiers et ses boîtes chez moi, à Boston. L'essentiel des documents a été publié, une fois mis en ordre, par la Société d'Archéologie Américaine, mais une des boîtes m'intriguait particulièrement, et l'idée de la montrer à d'autres me déplaisait. Elle était verrouillée, et la clé était restée introuvable jusqu'à ce que je pense à examiner le porte-clés que le professeur gardait toujours dans sa poche. Ayant ouvert la boîte, je me trouvais confronté à un verrou plus infranchissable encore. Quelle signification pouvaient avoir ces étranges bas-reliefs d'argile, ces notes décousues, divagations et coupures de presse ? Mon oncle se serait-il laissé prendre, sur le tard, par quelque imposture grotesque ? J'étais bien décidé à retrouver le sculpteur excentrique qui avait ainsi troublé la sérénité d'un vieil homme. Le bas-relief formait un rectangle grossier, de douze centimètres sur quinze et de deux centimètres d'épaisseur ; il était visiblement récent. Cependant, ses motifs étaient loin d'être modernes, tant par l'atmosphère que par l'esprit suggéré. Les caprices du cubisme et du futurisme sont nombreux et extravagants, mais ils reproduisent rarement cette mystérieuse régularité qui émaille les écrits préhistoriques. Et l'essentiel de ces dessins semblait bien constituer une forme d'écriture, une écriture que, malgré ma grande connaissance des papiers et des collections de mon oncle, je ne parvenais pas à identifier ou à classifier.

Ces hiéroglyphes étaient surmontés d'un motif, une illustration certainement, mais l'exécution de style impressionniste empêchait de se faire une idée claire de sa nature. C'était apparemment une sorte de monstre, ou le symbole d'un monstre, mais seul un esprit malade aurait pu concevoir cette forme. Quand je dis que mon imagination quelque peu extravagante associait les images d'une pieuvre, d'un dragon et d'une caricature d'humain, je ne trahis pas l'esprit de cette chose. Une tête pulpeuse, frangée de tentacules, surmontait un corps grotesque et écaillé pourvu d'ailes rudimentaires, mais c'était son *contour général* qui la rendait aussi effroyable. Un ensemble architectural cyclopéen était vaguement suggéré à l'arrière-plan.

Hormis quelques coupures de presse, les notes qui accompagnaient cette pièce étrange avaient été récemment couchées par le professeur et ne montraient aucune prétention littéraire. Le document qui semblait le plus important était intitulé « CULT DE CTHULHU », en caractères d'imprimerie soigneusement tracés afin d'éviter une lecture erronée d'un mot aussi peu courant. Le manuscrit était divisé en deux parties, la première intitulée « 1925 – Rêve et œuvre onirique de H. A. Wilcox, 7 Thomas Street, Providence, R.I. », et la seconde « Récit de l'inspecteur John R. Legrasse, 121 Bienville Street, New Orleans, La., congrès de la S.A.A., 1908 – Notes et compte-rendu du Prof. Webb ». Les autres documents étaient tous de courtes notes. Certaines relataient les rêves étranges de diverses personnes. D'autres compilaient des citations de revues et de livres théosophiques (entre autres *Atlantide et la Lémurie perdue*, de W. Scott Elliot). Le reste était composé de commentaires sur la survivance de sociétés secrètes et de cultes clandestins et comportait des références à des ouvrages sur la mythologie et l'anthropologie, tels que *Le Rameau d'or* de Frazer et *Le Culte des sorcières en Europe occidentale* de Miss Murray. Les coupures de presse faisaient surtout allusion à des cas d'aliénation mentale et de crises de folie collective au printemps 1925. La première moitié du manuscrit contait une bien étrange histoire. Il semble que le 1^{er} mars 1925, un jeune homme mince et brun, qui paraissait agité et névrosé, se soit présenté chez le professeur Angell avec l'étrange bas-relief encore humide et frais. Sa carte de visite était au nom d'Henry Anthony Wilcox, et mon oncle avait reconnu en lui le benjamin d'une excellente famille qu'il connaissait vaguement. Il étudiait la sculpture aux Beaux-Arts de Rhode Island et vivait seul dans l'immeuble « Fleur de lys », près de cette école. Wilcox était un jeune homme précoce au génie reconnu, mais des plus excentriques. Dès son enfance, il avait attiré l'attention par les étranges histoires et les rêves bizarres qu'il avait l'habitude de raconter. Il se disait lui-même « hypersensitif psychique », mais les gens bien-pensants de la vieille cité commerciale se contentaient de le trouver « bizarre ». Ne frayant guère avec ses semblables, il était progressivement sorti des cercles mondains et n'était plus connu que d'un petit groupe d'esthètes habitant d'autres villes. Même le Club Artistique de Providence, soucieux de préserver son conservatisme, avait préféré l'écartier.

Lors de sa visite, poursuivait le manuscrit, le sculpteur avait fait appel, sans trop de politesse, aux connaissances archéologiques de son hôte ; il voulait identifier les hiéroglyphes du bas-relief. Il s'exprimait d'une manière guindée et distraite, ce qui le faisait passer pour un poseur et n'attirait pas la sympathie. Mon oncle reçut sa demande assez sèchement car la fraîcheur évidente de la tablette excluait tout intérêt archéologique. La réponse du jeune homme, qui impressionna suffisamment mon oncle pour qu'il se la rappelle et la note textuellement, était empreinte d'une poésie fantastique. J'imagine qu'elle avait marqué toute sa conversation car j'ai depuis eu l'occasion de constater qu'elle était caractéristique du personnage. Il avait répondu : « Elle est effectivement récente car je l'ai réalisée la nuit dernière dans un rêve de cités antiques, mais les rêves sont plus anciens que Tyr la pensive, que les contemplations du Sphinx ou les jardins de Babylone ».

C'est alors qu'il commença ce récit délirant qui avait éveillé chez mon oncle des souvenirs endormis et un intérêt fébrile. Une légèreté secousse avait eu lieu la nuit précédente, la plus forte ressentie en Nouvelle-Angleterre ces dernières années, et l'imagination de Wilcox en avait été fortement affectée. Une fois endormi, il avait fait un rêve sans précédent et vu des cités cyclopéennes, hérissées de blocs et de monolithes titanesques, dégoulinantes d'un limon verdâtre et baignées d'une horreur latente. Des hiéroglyphes couvraient les murs et les piliers, et, d'un point indéterminé du sous-sol, s'élevait une voix qui n'en était pas une. Seule l'imagination pouvait transformer en son cette sensation chaotique, mais il avait tenté de la transcrire par cette accumulation de lettres quasiment imprononçable, « Cthulhu fhtagn ».

C'est ce fouillis verbeux qui avait libéré les souvenirs à l'origine de l'enthousiasme et du trouble du professeur Angell. Il avait interrogé le sculpteur avec une minutie toute scientifique, étudié avec une intensité presque frénétique le bas-relief sur lequel le jeune homme, à son réveil, s'était trouvé en train de travailler, glacé dans sa chemise de nuit. Mon oncle blâmait son grand âge, me dit Wilcox par la suite, pour avoir mis tant de temps à reconnaître aussi bien les hiéroglyphes que le dessin. La plupart des questions paraissaient terriblement incongrues au visiteur, surtout celles qui tentaient d'établir un lien avec des cultes et des sociétés étranges. Wilcox ne comprenait pas pourquoi le professeur, lui promettant à plusieurs reprises de garder le silence, avait voulu lui faire avouer son appartenance à quelque vaste secte mystique ou païenne. Quand le professeur avait été convaincu que le sculpteur ne connaissait aucun culte ou tradition mystérieuse, il avait insisté pour qu'il le tienne au courant de ses rêves. Cet accord avait porté ses fruits, car après ce premier entretien, le manuscrit indiquait des visites quotidiennes du jeune homme, des visites pendant lesquelles il relatait les scènes surprenantes de son imaginaire nocturne. Il s'agissait toujours du même panorama cyclopéen de pierre noire et suintante, et une voix, une intelligence souterraine, hurlait avec monotonie dans un charabia énigmatique et intranscriptible. Les deux sons les plus fréquemment répétés ont été rendus par les lettres « *Cthulhu* » et « *R'lyeh* ».

Le 23 mars, le manuscrit signalait que Wilcox ne s'était pas présenté. Une visite chez lui avait appris au professeur qu'il avait été frappé d'une fièvre mystérieuse et emmené dans sa famille, sur Waterman Street. Pendant la nuit, il s'était mis à hurler, ce qui avait alerté plusieurs artistes habitant le même immeuble. Il alternait depuis phases d'inconscience et délire. Mon oncle avait immédiatement téléphoné à la famille et s'était mis à suivre très attentivement l'évolution de la situation. Ayant appris que Wilcox était suivi par le docteur Tobey, il alla souvent le voir à son cabinet de Thayer Street. L'esprit fébrile du jeune homme s'attachait à d'étranges images, et le médecin frissonnait en les décrivant. Au rêve initial qui se répétait encore, était venu s'ajouter un être gigantesque, de plusieurs « kilomètres de haut » qui déambulait d'un pas lourd. Le malade ne l'avait vraiment décrit à aucun moment, mais quelques mots frénétiques répétés par le docteur Tobey avaient convaincu le professeur qu'il s'agissait de la même monstruosité sans nom que Wilcox avait tenté de décrire dans sa sculpture. Quand le malade faisait référence à cet objet, rapportait le praticien, il sombrait invariablement, peu après, dans un état de léthargie. Bizarrement, sa température n'était guère plus élevée que la normale, mais son état général suggérait bel et bien une fièvre plutôt qu'un désordre mental.

Le 2 avril, vers 15 heures, tous les symptômes de la maladie de Wilcox disparurent. Il s'assit dans son lit, stupéfait de se trouver parmi les siens et ignorant tout de ce qui s'était passé depuis la nuit du 22 mars, dans ses rêves comme dans la réalité. Déclaré guéri par son médecin, il avait regagné son domicile dans les trois jours, mais il ne fut plus d'aucun secours pour le professeur. Tous ses rêves étranges avaient cessé à sa guérison, et mon oncle avait arrêté d'enregistrer ses visions nocturnes après une semaine de comptes-rendus anodins.

C'est là que se terminait la première partie du manuscrit, mais les références à certaines des notes éparpillées m'avaient donné matière à réflexion, et seul le scepticisme profondément enraciné à la base de ma philosophie peut expliquer la méfiance que je continuais d'avoir envers l'artiste. Ces notes décrivaient les rêves faits par diverses personnes pendant la période où le jeune Wilcox avait eu ses étranges expériences. Mon oncle, semble-t-il, avait rapidement organisé une vaste série d'enquêtes auprès de tous les amis qu'il pouvait interroger sans passer pour impertinent. Il leur avait demandé de lui rapporter tous leurs rêves, et de lui indiquer les dates d'éventuelles visions antérieures peu ordinaires. Ses requêtes avaient été diversement accueillies, mais il avait très certainement reçu plus de réponses que ce qu'un homme ordinaire peut gérer sans secrétaire. Les lettres n'ont pas été conservées, mais ses notes en forment un condensé assez exhaustif et significatif. Dans le milieu mondain et des affaires – le « sel de la terre » de la Nouvelle-Angleterre – le résultat avait été presque entièrement négatif, malgré quelques vagues rapports de nuits troublées, toujours entre le 22 mars et le 2 avril – la période de délire du jeune Wilcox. Les scientifiques ne semblaient guère plus affectés, hormis quatre cas dont les vagues descriptions suggéraient des images furtives de paysages anormaux, et le compte-rendu d'une terreur provoquée par quelque chose d'anormal. Ce fut des artistes et des poètes que vinrent les réponses pertinentes, et je sais qu'ils auraient été pris de panique s'ils avaient eu l'occasion de comparer leurs descriptions. En fait, ne disposant pas des lettres qu'ils avaient envoyées, je soupçonnais quelque peu le professeur d'avoir posé des questions directrices, ou de n'avoir retenu dans la correspondance que les éléments correspondant à ce qu'il cherchait. C'est pourquoi je continuais de penser que Wilcox avait pu avoir connaissance des anciennes recherches de mon oncle et s'en être servi pour faire marcher le vieux scientifique. Les réponses de ces esthètes formaient un conte troublant. Du 28 février au 2 avril, ils avaient été nombreux à rêver de choses vraiment étranges, et ces rêves avaient redoublé d'intensité pendant la période de délire du sculpteur. Plus d'un quart de ces rêveurs rapportaient des scènes et des demi-sons assez semblables aux descriptions de Wilcox. Certains confessaient avoir éprouvé une peur panique devant la gigantesque chose innommable qu'ils voyaient sur la fin. Un des cas, particulièrement souligné, était tragique. Le sujet, un architecte réputé qui s'intéressait à la théosophie et à l'occultisme, avait sombré dans une démence furieuse le jour de la crise de Wilcox. Il devait mourir quelques mois plus tard, sans avoir jamais cessé de hurler à l'aide contre un être échappé de l'enfer. Si mon oncle avait désigné ces cas par leurs noms plutôt que par des numéros, j'aurais mené ma propre enquête pour obtenir des confirmations, mais je ne réussis en fait à en retrouver que très peu. Ceux-là, cependant, me confirmèrent le contenu des notes. Je me suis souvent demandé si tous ceux que le professeur avait interrogés étaient aussi intrigués que cette fraction. Il est heureux qu'ils ne puissent jamais obtenir d'explications.

Les coupures de presse, comme je l'ai déjà indiqué, concernaient des cas de panique ou de comportement anormal pendant la période concernée. Le professeur Angell avait sans doute eu recours à une agence spécialisée, car le nombre d'articles était phénoménal et les sources éparpillées dans le monde entier. Là, c'est un suicide nocturne à Londres, où un dormeur solitaire s'était jeté d'une fenêtre après avoir poussé un hurlement atroce. Ailleurs, un fanatique prophétise, dans une lettre incohérente adressée à un journal d'Amérique du Sud, un futur affreux en se basant sur les visions qu'il a eues. Une dépêche de Californie décrit une colonie de théosophes qui a revêtu des robes blanches en prévision d'un « accomplissent glorieux » qui n'est jamais venu, tandis que des articles indiens évoquent avec circonspection une agitation parmi les indigènes à la fin mars. Des orgies vaudou se multiplient à Haïti et d'inquiétants mouvements de contestations sont signalés en Afrique. Dans les Philippines, les officiers américains connaissent des difficultés avec certaines tribus. Des Levantins hystériques s'en prennent aux policiers de New York dans la nuit du 22 au 23 mars. L'ouest de l'Irlande abonde aussi en folles rumeurs et légendes, et un peintre nommé Ardois-Bonnot expose un « *Paysage onirique* » blasphématoire à Paris, au salon du printemps 1926. Les problèmes dans les asiles psychiatriques sont signalés en si grand nombre que seul un miracle a pu empêcher le monde médical de relever d'étranges parallèles et d'en tirer des conclusions effarantes. Toutes ces coupures formaient un ensemble stupéfiant. Et j'ai maintenant bien du mal à comprendre ce rationalisme impitoyable avec lequel je les ai écartées. Mais j'étais alors convaincu que le jeune Wilcox avait eu connaissance des événements antérieurs mentionnés par le professeur.

II. Le récit de l'inspecteur Legrasse.

Ces événements antérieurs, qui avaient incité mon oncle à accorder une telle importance aux rêves du sculpteur et à son bas-relief, étaient le sujet de la seconde moitié de ce long manuscrit. Apparemment, mon oncle avait déjà eu l'occasion d'examiner la silhouette infernale de la monstruosité sans nom, de s'interroger sur ces mystérieux hiéroglyphes et d'entendre les sinistres syllabes dont la seule transcription possible est « *Cthulhu* » – et dans des circonstances si horribles qu'il n'est guère étonnant qu'il ait interrogé le jeune Wilcox aussi longuement.

Cette expérience antérieure datait de 1908, dix-sept ans plus tôt, lors du congrès annuel de la Société Américaine d'Archéologie à Saint-Louis. Le professeur Angell, estimé pour ses compétences et ses travaux, tenait une part importante dans tous les débats. Il avait été contacté en priorité par les quelques profanes qui profitaient de cette assemblée pour soumettre questions et problèmes aux savants.

Le principal représentant de ces profanes fut, pendant un bref moment, le point de mire de toute l'assemblée. C'était un homme d'âge moyen et d'apparence ordinaire qui s'était déplacé depuis La Nouvelle-Orléans pour obtenir une information précise qu'aucune source locale n'avait pu lui fournir. Il se nommait John Raymond Legrasse et exerçait la profession d'inspecteur de police. Il avait apporté avec lui le sujet de sa visite, une statuette de pierre, grossière, repoussante et apparemment très ancienne, dont il ne parvenait pas à déterminer l'origine. Il ne faut pas imaginer que l'inspecteur Legrasse éprouvait le moindre intérêt pour l'archéologie. Bien au contraire, il était exclusivement motivé par des considérations professionnelles. La statuette, idole, fétiche, quel que soit le nom qu'on lui donne, avait été saisie quelques mois plus tôt dans les marécages boisés du sud de La Nouvelle-Orléans à l'occasion d'une descente dans une prétendue réunion vaudou. Les rites qui s'y pratiquaient étaient si hideux et si singuliers que les policiers n'avaient pas manqué de se rendre compte qu'ils étaient tombés sur un culte totalement inconnu, un culte infiniment plus diabolique que les plus ténébreux des cercles vaudou africains. Rien n'avait pu être découvert sur ses origines, hormis de rares récits décousus et incroyables, arrachés aux quelques membres capturés. La police sollicitait donc un avis d'expert sur cet horrible symbole dans l'espoir de remonter ensuite jusqu'à la source du culte.

L'inspecteur Legrasse ne s'attendait pas à une telle réaction à sa trouvaille. Sa seule vue avait plongé l'assemblée savante dans une grande excitation. Tous s'étaient précipités pour voir de plus près cette statuette dont l'étrangeté extrême et l'insondable antiquité apparente évoquaient des perspectives archaïques et mystérieuses. On ne pouvait reconnaître aucune idole de sculpture dans ce terrible objet, et pourtant, siècles et millénaires semblaient inscrits dans la pierre verdâtre et inclassable.

La statuette, qui passa enfin de main en main pour être examinée plus attentivement, mesurait presque vingt centimètres de hauteur. Sa facture était exquise. Elle représentait un monstre vaguement anthropoïde, mais la tête en forme de pieuvre était une masse de tentacules, le corps caoutchouteux couvert d'écailles et les pattes avant et arrière munies de griffes prodigieuses. De longues ailes étroites surgissaient de son dos et elle irradiait une terrifiante malignité surnaturelle. Elle était plutôt corpulente et accroupie de manière inquiétante sur un bloc rectangulaire, ou piédestal, couvert de caractères indéchiffrables. Le bout des ailes rejoignait l'arrière du bloc, tandis que les longues griffes incurvées des pattes postérieures repliées agrippaient le bord avant et descendaient sur un quart de la hauteur du piédestal. La tête de céphalopode était penchée vers l'avant, et les extrémités des tentacules effleuraient le dos des griffes avant qui enserraient les genoux relevés de l'être accroupi. L'ensemble était affreusement vivant et instillait une frayeur d'autant plus subtile que la source en était totalement inconnue. L'immensité de son âge incalculable ne faisait aucun doute, pourtant rien ne pouvait rattacher la statuette à un style répertorié de la jeunesse de l'Humanité – ou de toute autre époque. Sur un plan totalement différent, le matériau lui-même était un mystère. La pierre savonneuse d'un vert noirâtre, avec ses scintillantes mouchetures et ses stries dorées, ne rappelait rien de connu dans le domaine de la géologie ou de la minéralogie. Les caractères inscrits sur le socle étaient tout aussi étonnants. Personne, parmi cette assemblée constituée de la moitié des experts mondiaux dans ce domaine, ne s'était risqué à simplement formuler une hypothèse permettant de les apparenter, même de très loin, à une quelconque forme linguistique. Ils appartenaient, au même titre que le sujet et le matériau, à quelque chose d'horriblement lointain, quelque chose d'étranger à l'Humanité telle que nous

l'envisageons, quelque chose qui suggérait d'antiques cycles de vie impies, incompatibles avec notre monde et nos conceptions.

Pourtant, alors que les savants hochaient la tête et confessaient leur défaite devant le problème de l'inspecteur, un homme dans cette assemblée ressentait une étrange impression de familiarité avec cette forme monstrueuse et ces écrits. Sans cacher son embarras, il avait relaté à ses collègues le peu qu'il savait. Il s'agissait de feu William Channing Webb, professeur d'Anthropologie à l'Université de Princeton, et explorateur de grand renom. Le professeur Webb avait été chargé, quarante-huit ans plus tôt, de visiter le Groënland et l'Islande à la recherche d'inscriptions runiques qu'il ne trouva jamais. Alors qu'il remontait la côte ouest du Groënland, il avait rencontré une singulière tribu, ou secte, d'Esquimaux dégénérés. Leur religion, une forme curieuse de satanisme, le glaça d'effroi par son caractère délibérément sanguinaire et répugnant. Les autres Esquimaux ne savaient pas grand-chose sur ce culte et sa simple mention les faisait frissonner. D'après eux, il remontait à des époques horriblement lointaines, antérieures à la naissance du monde. A côté des rites innommables et des sacrifices humains, certains rituels étranges de cet héritage s'adressaient à un diable suprême, ou *tomasuk*. Ayant recueilli les propos d'un *angedkok*, ou sorcier-prêtre, le professeur Webb avait soigneusement noté ces sons, les transcrivant en caractères romains du mieux qu'il pouvait. Mais le plus important maintenant était ce fétiche que les sectateurs adoraient, et autour duquel ils dansaient quand l'aurore bondissait bien au-dessus des falaises de glaces. Selon le professeur, c'était un grossier bas-relief de pierre arborant une image hideuse et des écrits énigmatiques. Et d'après ses souvenirs, cette image reprenait tous les traits caractéristiques de l'être bestial présenté à l'assemblée.

Cette information avait frappé les savants de stupeur et soulevé l'enthousiasme de l'inspecteur Legrasse. Il avait assailli son interlocuteur de questions. Il avait couché par écrit les incantations des adorateurs du marais que ses hommes avaient arrêtés et il supplia le professeur d'essayer de se souvenir des syllabes prononcées par les diaboliques Esquimaux. Après une comparaison approfondie du moindre détail, il régna un moment de silence stupéfait quand les deux hommes conclurent que ces deux cultes infernaux, si éloignés l'un de l'autre, entonnaient la même phrase. Ce que les sorciers esquimaux et les prêtres des marais de Louisiane avaient psalmodié à l'intention de leurs idoles respectives ressemblait en substance à ceci – les hypothétiques divisions en mots étant déduites des pauses dans les incantations :

*« Ph'nglui mglw'nafh Cthulhu
R'lyeh wgah'nagl fhtagn. »*

Legrasse avait un avantage sur le professeur Webb, car plusieurs de ses prisonniers métis lui avaient fourni une traduction de cette expression, qu'eux-mêmes tenaient de célébrités plus anciens. Ce texte signifiait approximativement :

*« Dans sa demeure de R'lyeh,
le défunt Cthulhu attend en rêvant. »*

Après cela, en réponse à la pressante demande générale, l'inspecteur Legrasse avait relaté aussi complètement que possible son expérience avec les adorateurs du marais. Je pouvais comprendre que mon oncle ait attaché tant d'importance à cette histoire. Elle rappelait les rêves les plus fous des faiseurs de mythe et des théosophes, et révélait une étonnante imagination cosmique, une imagination parfaitement inattendue chez ces métis et parias.

Le 1^{er} novembre 1907, la police de La Nouvelle-Orléans avait reçu un appel désespéré des habitants des lagunes et des marais au sud. Les squatters qui y vivent, les descendants des hommes de Lafitte, sont des gens plutôt primitifs et affables. Ils étaient totalement terrifiés par ce qui s'était abattu sur eux pendant la nuit. C'était apparemment du vaudou, mais un vaudou bien plus terrible que ce qu'ils avaient jamais connu. Des femmes et des enfants avaient disparu depuis qu'un tam-tam maléfique bourdonnait sans répit dans les profondeurs des bois noirs et hantés. On entendait des cris déments, des hurlements déchirants et des incantations à vous glacer le sang. Des feux diaboliques perçaient partout l'obscurité. Les gens ne pouvaient plus supporter cela, ajoutait le messenger terrifié.

Un groupe de vingt policiers, à bord de deux voitures à cheval et d'une automobile, s'était donc mis en route en fin d'après-midi, guidé par le squatter tremblant. Au bout de la route, ils avaient continué à pied, pataugeant dans ces inquiétants bois de cyprès où la lumière ne pénètre jamais. Les racines hideuses et les nœuds coulants de la mousse espagnole les

harcelaient. De temps à autre, un amas de pierres humides ou un pan de mur écroulé, ruines morbides d'une habitation disparue, ajoutait à l'accablement suscité par chaque arbre malformé, chaque amas de fongosité. Le campement des squatters, un entassement misérable de huttes, apparut enfin. Les occupants hystériques s'attroupèrent aussitôt autour du groupe de lanternes des arrivants. Le battement assourdi des tam-tams était faiblement perceptible dans le lointain. Quand le vent tournait, des cris déchirants se faisaient parfois entendre. Une lueur rougeâtre semblait aussi filtrer à travers les pâles broussailles de cette forêt ténébreuse et sans limites. Bien que peu désireux de se retrouver à nouveau seuls, tous les squatters effrayés refusèrent catégoriquement de faire le moindre pas dans la direction du culte impie. L'inspecteur Legrasse et ses dix-neuf collègues s'étaient donc enfoncés sans personne pour les guider sous ces noires frondaisons qui leur étaient inconnues.

La région dans laquelle ils pénétraient avait de longue date une réputation maléfique et n'avait jamais été explorée par l'homme blanc. Les légendes mentionnaient un lac jamais contemplé par aucun mortel, hanté par quelque énorme polype blanc et informe, aux yeux de lumière. Les squatters murmuraient que des diables à ailes de chauve-souris sortaient en volant de cavernes souterraines pour célébrer son culte à minuit. Ils disaient que cette entité se trouvait là avant D'Iberville, avant La Salle, avant les Indiens et la faune naturelle de ces bois. C'était un cauchemar incarné et sa vue n'apportait que la mort. Mais elle envoyait des rêves aux hommes, et ils en apprenaient assez pour rester au loin. L'actuelle orgie vaudou se déroulait d'ailleurs juste à la lisière de la zone abhorrée, un site déjà bien redoutable. C'est peut-être avant tout ce lieu qui avait terrifié les squatters, plus que les bruits et les incidents anormaux.

Seules la poésie ou la folie pourraient transcrire les bruits que Legrasse et ses hommes avaient entendu tandis qu'ils sillonnaient le sombre marais vers la lueur rouge et les tambours assourdis. Les voix de l'homme et de la bête ont chacune leurs propres caractéristiques et rien n'est plus effrayant que de reconnaître la voix de la bête dans la gorge de l'homme. La fureur animale et la licence orgiaque atteignaient une intensité démoniaque. Les hurlements et les rauques extases lacéraient les bois enténébrés comme des bouffées pestilentielles surgies des gouffres de l'enfer. Par moments, les ululements désordonnés s'interrompaient pour faire place à un chœur de voix gutturales. La phrase hideuse alors incantée était toujours la même :

*« Ph'nglui mglw'nafh Cthulhu
R'lyeh wgah'nagl fhtagn. »*

Les policiers, en atteignant une partie du bois plus clairsemée, avaient brusquement découvert le spectacle. Quatre d'entre eux avaient été pris de vertiges, un autre s'était évanoui, et deux n'avaient pu retenir un cri d'horreur, qui, heureusement, s'était noyé dans la folle cacophonie de l'orgie. Legrasse avait aspergé d'eau le visage de l'homme évanoui, puis tous étaient restés là, tremblants, presque hypnotisés par cette vision infernale.

Dans une clairière naturelle du marais s'étendait un îlot d'herbes d'un demi-hectare, dépourvu d'arbres et raisonnablement sec. Dans cet espace, bondissait et se tortillait une horde d'aberrations humaines que seul un Sime ou un Angarola aurait pu dépeindre. Nus, ces êtres hybrides brayaient, beuglaient et se contorsionnaient autour d'un monstrueux anneau de feu. Le rideau de flammes se déchirait parfois et laissait entrevoir un grand monolithe de pierre central de deux mètres cinquante de haut. C'est à son sommet que trônait, incongrûment minuscule, la sinistre statuette. Dix échafauds avaient été construits à intervalle régulier autour du monolithe. Les corps bizarrement mutilés des malheureux squatters disparus y étaient pendus la tête en bas. Les adorateurs bondissaient et rugissaient à l'intérieur de ce second cercle, tournoyant en masse à l'inverse des aiguilles d'une montre, dans une incessante bacchanale entre l'anneau de cadavres et l'anneau de feu.

Simple effet de son imagination ou hasard de l'écho, un des hommes, un Espagnol impressionnable, crut entendre des réponses antiphoniques au rituel, un contre-chant qui provenait d'un lointain point obscur de ce bois légendaire pour son horreur antique. Cet homme, Joseph D. Galvez, je l'ai ensuite rencontré et interrogé. Son imagination était débordante. Pour moi, il fit même allusion à un faible battement d'ailes immenses, à la vision fugitive d'yeux brillants et d'une gigantesque masse blanche au-delà des arbres les plus lointains. Je suppose qu'il a trop prêté l'oreille aux superstitions locales.

En réalité, l'immobilité horrifiée des hommes fut de courte durée. Le devoir passait avant tout. Il y avait certainement près d'une centaine d'officiants abâtardis, mais les policiers se fièrent à

l'efficacité de leurs armes à feu et plongèrent dans la horde immonde. Pendant cinq minutes, le tumulte et le chaos avaient été indescriptibles, les échanges de coups violents et les coups de feu nombreux. Certains s'échappèrent, bien sûr, mais après la bataille Legrasse avait pu dénombrer quarante-sept prisonniers maussades qu'il avait obligés à s'habiller avant de les faire mettre en ligne entre deux rangées de policiers. Cinq des adorateurs étaient morts. Deux autres, gravement blessés, furent emmenés sur des brancards improvisés que portaient leurs complices. Legrasse avait soigneusement retiré la sculpture posée sur le monolithe pour l'emporter.

Examinés au quartier général après un voyage éreintant, les prisonniers se révélèrent tous être des sang-mêlé de la plus basse extraction et d'un profil mental aberrant. La plupart étaient marins ; quelques noirs et mulâtres, originaires pour la plupart des Indes occidentales et des îles du Cap Vert, donnaient de la couleur vaudou à ce culte hétérogène. Mais dès les premières questions, il devint manifeste que l'on avait affaire à quelque chose de bien plus ancien et profond que le fétichisme nègre. Malgré leur ignorance et leur dégénérescence, les prisonniers avaient décrit avec une cohérence surprenante la base de leur foi immonde.

Ils adoraient, disaient-ils, ces Grands Anciens qui ont vécu des éternités avant que l'homme apparaisse et qui sont venus des étoiles quand ce monde était jeune. Ces Grands Anciens s'en sont allés, sous la terre ou sous les mers, mais leurs corps éteints ont transmis par le biais du rêve leurs secrets aux premiers humains. Ce sont ces humains qui ont fondé leur culte, un culte qui ne s'est jamais éteint. Les prisonniers indiquèrent qu'il avait toujours existé et qu'il existerait toujours, dissimulé dans le monde entier, dans les régions sauvages et isolées et les lieux obscurs. Et un jour, leur grand prêtre Cthulhu surgira de sa sombre demeure dans la puissante cité engloutie de R'lyeh et régnera de nouveau sur la Terre. Un jour, les étoiles seront propices et il lancera son appel. Et le culte secret sera là, attendant de le libérer.

Mais jusqu'à ce jour, rien d'autre ne pouvait être révélé. Il restait un secret qui résistait même à la torture. L'Humanité n'était pas la seule espèce consciente à parcourir la Terre. Des formes surgissaient de l'obscurité et rendaient visite à de rares fidèles. Il ne s'agissait pas des Grands Anciens car aucun homme ne les a jamais vus. L'idole sculptée représentait le grand Cthulhu, mais nul ne pouvait dire si les autres étaient exactement comme lui. Plus personne ne savait déchiffrer les vieilles inscriptions, mais le savoir se transmettait oralement. L'invocation chantée n'était pas le secret – le secret n'était jamais prononcé à voix haute, seulement murmuré. Le rituel signifiait simplement : « *Dans sa demeure de R'lyeh, le défunt Cthulhu attend en rêvant* ».

Seuls deux prisonniers furent jugés suffisamment sains d'esprit pour être pendus ; les autres furent internés dans diverses institutions. Tous nièrent avoir participé aux meurtres rituels, qu'ils attribuèrent aux Êtres Ailés Noirs venus de leur repaire immémorial au fond des bois hantés. Mais de ces mystérieux alliés, on ne put obtenir aucune description cohérente. L'essentiel de ce que la police parvint à apprendre lui fut révélé par un métis d'un âge fantastique nommé Castro. Il affirmait avoir navigué vers des ports étranges et parlé avec les chefs immortels du culte dans les montagnes de Chine.

Le vieux Castro se rappelait des fragments de légendes hideuses à côté desquelles les spéculations des théosophes paraissaient bien pâles, et l'homme et le monde bien jeunes et transitoires. Dans des temps très lointains, d'autres Êtres régnaient sur la terre, et ils habitaient de grandes cités. Leurs ruines, lui auraient confié les Chinois immortels, pouvaient encore être observées dans le Pacifique, pierres cyclopéennes éparpillées sur quelques îles. Ils étaient morts bien avant l'apparition de l'Humanité, mais certains arts permettaient de les faire revivre quand les étoiles trouvaient une certaine position dans le cycle de l'éternité. Car c'était des étoiles qu'ils étaient venus, et Ils avaient apporté Leurs images avec Eux.

Ces Grands Anciens, avait poursuivi Castro, n'étaient pas constitués de chair et de sang. Ils possédaient des formes – cette image venue des étoiles ne le prouvait-elle pas ? – mais elles n'étaient pas faites de matière. Quand les astres étaient propices, Ils pouvaient aller de monde en monde à travers le ciel. Mais quand les étoiles n'étaient pas en place, Ils ne pouvaient pas vivre. Ils ne vivent plus, mais Ils ne sont pas morts. Ils gisent dans des demeures de pierre dans la grande cité de R'lyeh, protégés par les sortilèges du puissant Cthulhu. Ils attendent leur glorieuse résurrection, quand la Terre et les étoiles seront de nouveau prêtes à Les accueillir. Mais à ce moment-là, il faudra qu'une force extérieure vienne libérer Leurs corps. Les sortilèges qui Les préservent Les empêchent également d'accomplir le premier mouvement si attendu. Ils ne peuvent que rester immobiles et éveillés dans l'obscurité, et penser, penser pendant que les années s'écoulent par millions. Ils savent tout ce qui se passe

dans l'univers, car Ils communiquent par transmission de pensée. En ce moment même, Ils parlent dans Leur tombe. Quand, après des éternités de chaos, les premiers hommes étaient apparus, les Grands Anciens avaient contacté les plus sensibles d'entre eux en modelant leurs rêves, car c'est uniquement ainsi que Leur langage peut toucher l'esprit des mammifères.

Ces premiers hommes, avait murmuré Castro, avaient fondé le culte autour des petites idoles que les Grands Anciens leur avaient montrées, des idoles rapportées d'étoiles obscures dans des temps lointains. Ce culte perdurerait jusqu'à ce que les astres retrouvent leur place. Ses prêtres secrets libéreraient le grand Cthulhu de Sa tombe afin qu'Il ramène à la vie Ses sujets et qu'Il règne à nouveau sur Terre. Cette époque serait facile à reconnaître, car les hommes seraient alors comme les Grands Anciens : libres et sauvages, au-delà du bien et du mal, débarrassés des lois et de la morale, emportés par une orgie joyeuse de meurtres, hurlements et débauches. Les Anciens libérés leur enseigneraient de nouveaux meurtres, hurlements et débauches, et d'autres joies encore, et toute la Terre s'embraserait dans un holocauste d'extase et de liberté. En attendant, le culte doit entretenir, par des rites appropriés, les souvenirs des anciennes coutumes et répandre la prophétie de leur retour.

Dans les temps reculés, les élus avaient discuté dans leurs rêves avec les Anciens emmurés, mais un événement a changé cela. Les flots ont englouti la grande cité de pierre de R'lyeh, avec ses monolithes et ses sépultures. Les eaux profondes, chargées d'un mystère primaire que même la pensée ne peut franchir, ont coupé le rapport spirituel. La mémoire est cependant restée intacte et les grands prêtres ont annoncé que la cité émergera de nouveau quand les étoiles seront propices. C'est alors qu'ont surgi les noirs esprits de la terre, ombreux et corrompus, porteurs de vagues rumeurs issues des cavernes perdues du socle sous-marin. Mais Castro n'avait pas osé en parler. Il s'était interrompu brusquement, et ni la persuasion ni la subtilité n'avaient pu l'inciter à en dire plus à ce propos. Curieusement, il avait aussi refusé de donner une taille aux Anciens. Il pensait que le centre du culte se trouvait dans le désert d'Arabie, où dormait Irem, la Cité cachée des Colonnes. Le culte n'avait aucun lien avec celui des sorcières en Europe et n'était guère connu que de ses membres. Il n'était clairement mentionné dans aucun livre. Les Chinois immortels avaient pourtant décelé dans le *Nécronomicon* de l'Arabe dément Abdul Alhazred certaines allusions que les initiés pouvaient interpréter à leur gré, et en particulier ces versets si discutés :

*« N'est pas mort ce qui a jamais dort
Et au long des ères peut mourir même la mort »*

Legrasse, fortement impressionné et complètement désorienté, s'était vainement enquis des affiliations historiques du culte. Castro avait apparemment dit la vérité quand il l'avait qualifié d'extrêmement secret. Les professeurs de l'Université de Tulane n'avaient pu lui fournir aucun éclaircissement sur le culte et sur l'idole. Et maintenant que le détective s'était adressé aux experts les plus éminents, il n'avait obtenu que le conte groenlandais du professeur Webb.

L'intérêt fébrile suscité par le récit de Legrasse, que venait corroborer la statuette, se répercuta dans la correspondance qu'échangèrent, après la conférence, les participants. Les publications officielles de la société n'en font toutefois guère mention. Ceux qui ont l'habitude de rencontrer charlatans et imposteurs font avant tout preuve de prudence. Legrasse prêta la statuette pendant quelque temps au professeur et elle lui fut restituée à la mort de ce dernier. Il l'a encore en sa possession car je l'ai vue il y a peu de temps. C'est véritablement une chose terrible, et elle est indiscutablement apparentée à la sculpture onirique du jeune Wilcox.

Je ne m'étonnais plus que le récit du sculpteur ait éveillé l'intérêt de mon oncle. Que penser en effet, quand on a eu précédemment connaissance de ce que Legrasse avait découvert sur le culte, des explications de ce jeune homme ? Wilcox avait non seulement rêvé de l'image et des hiéroglyphes de l'idole des marais et de la tablette du Groënland, mais il avait aussi entendu *dans ses rêves* au moins trois des mots de la formule prononcée par les Esquimaux et les sang-mêlé de Louisiane. L'enquête systématique entreprise par le professeur Angell était dans ce contexte parfaitement naturelle. Personnellement, je soupçonnais cependant le jeune Wilcox d'avoir entendu parler du culte par quelque biais et d'avoir inventé cette série de rêves pour amplifier et prolonger le mystère aux dépens de mon oncle. Bien sûr, les comptes-rendus de rêves et les coupures de presse rassemblés par le professeur confirmaient fermement son témoignage, mais mon propre rationalisme et l'extravagance de toute cette histoire me poussaient vers des conclusions qui me paraissaient plus raisonnables. Après avoir une nouvelle fois soigneusement étudié le manuscrit ainsi que les corrélations entre les notes

théosophiques et anthropologiques et le récit de Legrasse, je décidais donc de rendre visite au sculpteur, à Providence, pour lui reprocher de s'être ainsi joué d'un homme âgé et instruit. Wilcox vivait encore au « Fleur de lys » sur Thomas Street, une hideuse imitation victorienne du XVII^{ème} siècle breton, dotée d'une façade en stuc qui narguait les adorables maisons coloniales de cette vieille colline et le plus beau clocher de style géorgien que compte l'Amérique. Je le trouvais chez lui, en train de travailler, et concédais immédiatement, au vu de quelques œuvres éparses, qu'il était un authentique génie. Je crois qu'il sera reconnu un jour comme un des plus grands décadents, car il a cristallisé dans l'argile, et taillera certainement dans le marbre, ces cauchemars fantastiques qu'Arthur Machen évoque par sa prose et Clark Ashton Smith par ses poèmes et sa peinture.

Frêle, sombre et d'allure quelque peu négligée, il se retourna sans empressement quand je frappais et me demanda ce que je voulais sans se lever. Quand je lui dis qui j'étais, il manifesta un certain intérêt, car mon oncle avait éveillé sa curiosité en s'intéressant à ses rêves bien qu'il ne lui eût jamais expliqué les raisons de son enquête. Je ne lui apportais, sur ce point, aucun éclaircissement, et cherchais plutôt à le faire parler. J'allais rapidement me convaincre de sa sincérité, car il parlait de ses rêves d'une manière qui ne pouvait tromper. Ceux-ci, et l'empreinte qu'ils avaient laissée dans son subconscient, avaient profondément influencé son art. Il me montra une statue morbide dont les contours me firent presque trembler par leur puissance de suggestion irrésistible. Il ne se rappelait pas avoir vu l'original de cette chose excepté dans son propre bas-relief, mais la silhouette s'était insensiblement formée sous ses mains. C'était, sans aucun doute, la forme géante qui avait hanté ses délires. Il me fit rapidement comprendre qu'il ne savait rien de ce culte secret, si ce n'est ce que mon oncle avait laissé paraître dans son interrogatoire acharné. Une nouvelle fois, je cherchai à imaginer quelques biais par lesquels il aurait pu acquérir ces étranges idées.

Il parlait de ses rêves d'une manière étrangement poétique, évoquait avec un affreux réalisme la cité cyclopéenne aux pierres couvertes de limon vert (dont la géométrie, dit-il étrangement, était impossible) et m'insufflait une impatience effrayée en recréant l'incessant appel à demimental venu du sous-sol : « *Cthulhu fhtagn* », « *Cthulhu fhtagn* ». Ces mots faisaient partie de l'atroce phrase rituelle décrivant la veille onirique du défunt Cthulhu dans son tombeau de R'lyeh, et ils m'ébranlèrent profondément malgré mes croyances rationnelles. Wilcox, j'en étais convaincu, avait dû entendre parler du culte dans des circonstances anodines, et en perdre aussitôt le souvenir dans la masse de ses lectures fantastiques et de son imagination. Mais sa fascinante puissance de suggestion avait marqué le subconscient du sculpteur, d'où les rêves, le bas-relief et la terrible statue que je contemplais maintenant. En fait, la supercherie aux dépens de mon oncle était parfaitement innocente. Ce jeune homme était à la fois vaguement maniéré et quelque peu malappris et nous ne pouvions pas sympathiser, mais j'étais désormais prêt à accepter aussi bien son génie que sa probité. Je pris congé amicalement en lui souhaitant tout le succès qu'il méritait.

La question du culte continuait de me fasciner, et je m'imaginai parfois devenir célèbre en étudiant ses origines et ses liens. Je me rendis à La Nouvelle-Orléans, parlai avec Legrasse et d'autres qui avaient pris part à la descente, examinai la figurine terrifiante et interrogeai même les prisonniers qui vivaient encore. Le vieux Castro était malheureusement mort quelques années plus tôt. Ces témoignages de première main, directs et obscènes, ne faisaient que confirmer les écrits de mon oncle mais avaient ravivé mon intérêt. J'étais sûr d'être sur la piste d'une religion très ancienne, très secrète et très réelle dont la découverte ferait de moi un anthropologue de renom. Mon attitude était encore empreinte du plus absolu matérialisme, *comme j'aimerais qu'elle le soit encore*, et j'écartais avec une perversité quasi inexplicable les coïncidences entre les comptes-rendus de rêves et les vieilles coupures de presse réunis par le professeur Angell.

J'avais cependant commencé à suspecter une chose que je crains maintenant de savoir, le fait que la mort de mon oncle soit loin d'être naturelle. Sa chute s'était produite dans une étroite rue à flanc de colline qui partait des vieux quais où pullulaient les métis étrangers, juste après avoir été bousculé par un marin noir. Je n'avais pas oublié le sang-mêlé et les professions maritimes des adorateurs du culte de Louisiane, et je n'aurais pas été surpris d'apprendre l'existence de méthodes, rites et credo secrets. Il est vrai qu'il n'est rien arrivé à Legrasse et à ses hommes mais, en Norvège, un certain marin qui a vu des choses est mort. Se peut-il que l'écho des recherches approfondies de mon oncle après sa rencontre avec le sculpteur ait résonné jusqu'en de sinistres oreilles ? Je crois que le professeur Angell est mort parce qu'il en savait trop, ou parce qu'il était sur le point d'en apprendre trop. Reste à savoir si je connaîtrai le même sort, car j'ai maintenant beaucoup appris.

III. La folie venue de la mer

Si le Ciel veut un jour m'accorder une faveur, ce serait d'effacer entièrement les conséquences d'un simple hasard qui m'a fait poser le regard sur un morceau de papier couvrant une étagère. Ce n'était pas quelque chose sur lequel je pouvais m'attendre à tomber, car il s'agissait d'un vieux numéro d'un journal australien, le *Sydney Bulletin* du 18 avril 1925. Il avait même échappé à l'agence chargée à cette époque de recueillir les coupures de presse pour mon oncle.

J'avais alors presque complètement renoncé à enquêter sur ce que le professeur Angell appelait le « Culte de Cthulhu » et séjournais chez un ami à Patterson, dans le New Jersey. Il était conservateur d'un musée local et minéralogiste de renom. Un jour que j'examinais des spécimens rassemblés en vrac dans une arrière-salle du musée, mon œil fut attiré par une illustration bizarre d'un des vieux journaux sur lesquels étaient posées les pierres. C'était le *Sydney Bulletin* déjà mentionné, car mon ami avait des contacts dans beaucoup de pays étrangers et l'illustration représentait une sculpture hideuse presque identique à celle que Legrasse avait découverte dans le marais.

Après avoir impatiemment débarrassé la feuille de son précieux contenu, j'étudiai l'article en détail et fus déçu de constater qu'il n'était pas bien long. Ce qu'il suggérait conférait cependant une nouvelle importance à ma quête oubliée et je le déchirais soigneusement dans l'excitation du moment. En voici le contenu :

UNE EPAVE MYSTERIEUSE DECOUVERTE EN MER

LE VIGILANT RAMENE A LA REMORQUE UN YACHT ARME DE NOUVELLE-ZELANDE. UN SURVIVANT ET UN MORT DECOUVERTS A BORD. DES RECITS DE BATAILLES ET MORTS DESEPEREES EN MER. LE MARIN RESCAPE REFUSE DE DONNER DES DETAILS SUR SON EXTRAORDINAIRE EXPERIENCE. UNE ETRANGE IDOLE DECOUVERTE EN SA POSSESSION. UNE ENQUETE VA S'OUVRIIR.

Le cargo Vigilant, de la compagnie Morrison, parti de Valparaiso, est arrivé ce matin à son quai de Darling Harbour, remorquant un yacht à vapeur endommagé et en panne, mais fortement armé. Il avait découvert l'Alert, de Dunedin, Nouvelle-Zélande, le 12 avril par 34°21' de latitude sud et 152°17' de longitude ouest, avec un survivant et un mort à bord.

Le Vigilant a quitté Valparaiso le 25 mars. Le 2 avril, il a été fortement dérouté vers le sud par une série de tempêtes exceptionnellement fortes et par des vagues monstrueuses. C'est le 12 avril que l'épave a été aperçue. Bien qu'apparemment déserte, on y a découvert un survivant à moitié délirant et un cadavre datant visiblement de plus d'une semaine. L'homme encore vivant agrippait une horrible idole de pierre d'origine inconnue. D'environ 30 centimètres de haut, elle a plongé dans le plus grand désarroi les experts de l'Université de Sydney, de la Royal Society et du Museum de College Street. Le survivant prétend l'avoir trouvé sur la passerelle du yacht, dans un petit reliquaire décoré de motifs ordinaires.

Après avoir repris ses sens, cet homme a raconté une bien étrange histoire de piraterie et de massacre. Ce Gustaf Johansen, un Norvégien ne manquant pas d'intelligence, était lieutenant sur la goélette Emma d'Auckland, partie pour Callao le 20 février avec un équipage de onze hommes. L'Emma, dit-il,

avait été retardée et fortement déroutée vers le sud par la grande tempête du 1^{er} mars. Le 22 mars, par 49°51' de latitude sud et 128°34' de longitude ouest, elle avait rencontré l'Alert, manœuvrée par un équipage de Canaques et de métis à l'allure patibulaire. Le capitaine Collins avait refusé de se soumettre à l'ordre péremptoire de faire demi-tour. C'est alors que l'étrange équipage avait sauvagement ouvert le feu, sans le moindre avertissement, sur la goélette, usant d'une batterie particulièrement lourde de canons de cuivre qui équipait le yacht. Les marins de l'Emma avaient résisté, a raconté le survivant, et bien que la goélette ait commencé à couler, ayant été touchée plusieurs fois sous la ligne de flottaison, ils étaient parvenus à aborder le bateau ennemi. Il leur avait fallu exterminer les sauvages un peu plus nombreux qui avaient jusqu'à la fin combattu d'une manière désespérée et abominable, quoique assez maladroite.

Trois hommes de l'Emma, dont le capitaine Collins et le second Green, avaient été tués. Les huit marins restants, sous le commandement du premier lieutenant Johansen, avaient pris possession du navire capturé. Ils avaient repris leur route initiale afin de découvrir pour quelle raison on leur avait ordonné de faire demi-tour. Il semble qu'ils aient le lendemain débarqué sur une petite île, bien qu'on n'en connaisse aucune dans cette partie de l'océan. Six des hommes auraient trouvé la mort à terre, mais Johansen se montre étrangement réticent sur cette partie de l'histoire et parle seulement d'une chute dans un gouffre béant. Plus tard, il semble que lui et son compagnon ont rembarqué et tenté de manœuvrer le yacht, mais il leur a fallu affronter la tempête du 2 avril. A partir de cette date, l'homme ne se souvient plus de grand-chose. Il n'est même pas capable de dire quand William Briden, l'autre rescapé, est mort. Ce décès n'a aucune cause apparente et s'explique sans doute par la terreur et les privations. Des renseignements câblés depuis Dunedin ont révélé que l'Alert était connu comme un navire marchand faisant la navette entre les îles, et qu'il n'avait pas bonne réputation. Il appartenait à un étrange groupe de sang-mêlé qui éveillaient la curiosité par ses réunions fréquentes et ses voyages nocturnes. Il avait pris la mer juste après la tempête et les tremblements de terre du 1^{er} mars. Notre correspondant à Auckland nous rapporte que l'Emma et son équipage jouissent d'une excellente réputation, et que Johansen y est décrit comme un homme sobre et méritant. L'Amirauté va ouvrir une enquête sur cette affaire dès demain, et tout sera fait pour que Johansen se montre plus loquace.

C'était tout ce qu'il y avait, en plus de la représentation de l'objet infernal, mais toutes sortes d'idées s'étaient aussitôt bousculées dans ma tête ! Cet article mettait à jour tout un gisement de données sur le culte de Cthulhu, et des preuves de son activité sur mer aussi bien que sur terre. Pour quelle raison les marins métis, qui naviguaient avec leur idole hideuse, avaient-ils ordonné à l'Emma de faire demi-tour ? Quelle était cette île mystérieuse sur laquelle six hommes de l'Emma avaient trouvé la mort et sur laquelle le lieutenant Johansen se montrait si réservé ? Qu'avait révélé l'enquête de l'Amirauté, et que savait-on de ce culte néfaste à Dunedin ? Et comment ne pas s'émerveiller devant cet enchaînement de dates qui coïncidait sinistrement mais indéniablement avec les différents événements que mon oncle avait si soigneusement notés ?

Le 1^{er} mars – notre 28 février compte tenu du décalage horaire – avait été marqué par le séisme et la tempête. L'Alert et son sinistre équipage avaient précipitamment pris la mer, comme s'ils répondaient à un appel impérieux. De l'autre côté de la planète des poètes et des artistes avaient commencé à rêver d'une cité cyclopéenne, tandis qu'un jeune sculpteur

recréait dans son sommeil la forme du redoutable Cthulhu. Le 23 mars, l'équipage de l'*Emma* débarquait sur une île inconnue où six hommes allaient périr. A cette même date, les rêves des plus réceptifs redoublaient d'intensité et s'imprégnaient de la terreur suscitée par un monstre gigantesque. Un architecte sombrait dans la folie et un sculpteur plongeait brusquement dans le délire ! Qu'en est-il de cette tempête du 2 avril – date à laquelle cessèrent tous les rêves de cité engloutie, et où Wilcox guérit sans séquelle de son étrange fièvre ? Qu'en est-il de tout cela – et de ce que Castro a laissé entendre sur ces Anciens venus des étoiles, sur leur règne à venir, le culte qui leur est consacré et sur *leur maîtrise des rêves* ? Etais-je en train de tituber au bord d'une horreur cosmique que l'homme ne saurait supporter ? Si c'était le cas, cette horreur ne devait concerner que l'esprit car le 2 avril avait mis un terme à cette menace monstrueuse qui semblait harceler l'âme de l'Humanité.

Ce soir-là, après une foule de télégrammes et de préparatifs, je pris congé de mon hôte et partis en train pour San Francisco. Moins d'un mois plus tard, j'étais à Dunedin, mais on n'y savait pas grand-chose sur ces étranges membres du culte qui avaient fréquenté les vieilles tavernes à marins. La racaille des quais était trop nombreuse pour les distinctions particulières. Il fut vaguement question d'une expédition que ces métis avaient faite à l'intérieur des terres, mais on avait seulement remarqué de faibles bruits de tambours et des flammes rouges sur des collines lointaines. A Auckland, j'appris que Johansen était revenu de Sidney, après un interrogatoire superficiel et peu concluant, avec *ses cheveux paille devenus blancs*. Il avait, peu après, vendu son cottage de West Street et regagné Oslo avec sa femme. Ses amis n'avaient rien appris de plus que les officiers de l'Amirauté sur son expérience traumatisante, et je dus me contenter de noter son adresse à Oslo.

Je m'étais ensuite rendu à Sydney où j'avais discuté sans résultat avec des marins et des membres du tribunal de l'Amirauté. L'*Alert* avait été vendu à une compagnie commerciale. J'avais pu le voir à Circular Quay, dans la baie de Sydney, mais sa coque banale n'avait rien à m'apprendre. L'idole accroupie, avec sa tête de pieuvre, son corps de dragon, ses ailes écailleuses et son piédestal couvert de hiéroglyphes, était conservée au muséum de Hyde Park. Je l'étudiai longtemps et attentivement. La facture délicate et pernicieuse, et l'étrangeté absolue du matériau, irradiait la même antiquité terrible et mystérieuse que le spécimen plus petit de Legrasse. D'après le conservateur, les géologues s'étaient trouvés face à un mystère insoluble ; ils juraient que nulle part sur Terre on ne pouvait trouver semblable roche. Je frissonnai alors en pensant à ce que le vieux Castro avait dit à Legrasse : « Ils étaient venus des étoiles et avaient apporté Leurs images avec Eux. »

Secoué par une révolution mentale sans précédent, je décidai de rendre visite au premier lieutenant Johansen à Oslo. Après avoir navigué jusqu'à Londres, je réembarquai immédiatement pour la capitale norvégienne et me retrouvai, un jour d'automne, sur les quais dominés par l'Egeberg. L'adresse de Johansen se trouvait dans la vieille ville du roi Harold Haardrada, qui avait fait survivre le nom d'Oslo pendant tous ces siècles où la grande cité prétendait s'appeler « Christiana ». Je fis la dernière partie du trajet en cab, et frappait, le cœur battant, à la porte d'un bâtiment ancien mais coquet. Une femme au visage triste, vêtue de noir, vint ouvrir et je fus saisi d'une grande déception quand elle m'apprit, dans un anglais hésitant, que Gustaf Johansen n'était plus de ce monde.

Il n'avait pas vécu longtemps après son retour, m'indiqua sa veuve ; les événements de 1925 l'avaient brisé. Il ne lui en avait pas dit plus qu'aux autres, mais il avait laissé un long manuscrit (sur des « questions techniques » prétendait-il). Le document avait été rédigé en anglais, sans doute pour la protéger des risques que lui aurait fait courir sa lecture. Alors qu'il parcourait une ruelle étroite près des docks de Gothenburg, il avait fait une chute après avoir été heurté par une liasse de papiers tombée de la fenêtre d'un grenier. Deux marins malais s'étaient précipités pour l'aider à se relever, mais il était mort avant même que l'ambulance arrive. Les médecins n'avaient pu établir la cause du décès et avaient parlé de faiblesse cardiaque et de constitution affaiblie.

Je me sentis dès lors envahi par cette sombre terreur qui m'accompagnera jusqu'à la fin, « accidentelle » ou pas. Après avoir persuadé la veuve que mon implication dans les « questions techniques » de son mari me donnait un droit sur le manuscrit, j'emportai le document et commençai à le lire sur le bateau qui me ramenait à Londres. C'était un texte simple et décousu – le journal naïf d'un marin rédigé après coup – qui tentait de rapporter le déroulement d'un affreux dernier voyage. Je ne tenterai pas de le retranscrire textuellement, avec ses passages troubles et ses redondances, mais le résumé que j'en ferai devrait suffire à expliquer pourquoi le bruit de l'eau contre les flancs du navire devint si insupportable que je dus me boucher les oreilles avec du coton.

Dieu merci, Johansen ne savait pas tout, bien qu'il ait vu la cité et la Chose. Quant à moi, jamais plus je ne connaîtrai un sommeil apaisant, hanté que je suis par ces horreurs qui rôdent au-delà de la vie dans le temps et l'espace, ces êtres blasphématoires venus d'antiques étoiles qui rêvent sous la mer, ce culte cauchemardesque qui attend avec impatience de les lâcher sur notre planète dès qu'un autre séisme ramènera leur monstrueuse cité de pierre à l'air libre.

Le voyage de Johansen avait débuté comme il l'a rapporté à l'Amirauté. L'*Emma* avait quitté Auckland le 20 février et subit de plein fouet la violente tempête provoquée par le tremblement de terre, un tremblement de terre qui avait dû extraire des abysses ces horreurs qui hantent les rêves des hommes. Une fois repris en main, le navire avait rapidement progressé jusqu'à son interception par l'*Alert* le 22 mars. La peine du marin imprégnait le récit de l'attaque et de l'envoi par le fond de son navire. Des sombres sectateurs de l'*Alert*, il parlait avec une horreur intense. Ils avaient quelque chose de singulièrement abominable, quelque chose qui imposait leur destruction, et Johansen s'était sincèrement offensé des accusations de férocité portées contre lui et ses hommes au cours de l'enquête. Après s'être emparé du bateau adverse, Johansen avait pris le commandement. Poussés par la curiosité, les hommes avaient poursuivi leur route et aperçu une grande colonne de pierre qui jaillissait de la mer par 47°9' de latitude sud et 126°43' de longitude ouest. La côte n'était que boue, vase et structures cyclopéennes couvertes d'algues. Ce ne pouvait être que la substance tangible de cette suprême terreur terrestre – la cauchemardesque cité morte de R'lyeh, qui fut édiflée des millions d'années avant le début de l'Histoire par les immenses abominations venues des étoiles. Là gisaient, sous les voûtes vertes et limoneuses, Cthulhu et sa horde. Les Grands Anciens pouvaient enfin envoyer, après des cycles incalculables, les pensées qui chargeaient de terreur les rêves des plus réceptifs et appelaient impérieusement les fidèles à un pèlerinage libérateur. Johansen ne savait rien de cela, mais Dieu sait qu'il en a trop vu ! Je suppose que seul un sommet avait jailli hors de l'eau, l'hideuse citadelle couronnée d'un monolithe qui servait de tombe au grand Cthulhu. Quand je pense à l'étendue de ce qui rumine certainement sous les eaux, j'ai presque envie de me tuer sans attendre. Johansen et ses hommes furent impressionnés par la majesté cosmique de cette Babylone dégoulinante érigée par d'antiques démons. Sans doute ont-ils pressenti qu'il ne pouvait rien exister de tel sur une planète sensée. L'ahurissement devant la taille incroyable des blocs de pierre verdâtre, la hauteur vertigineuse du monolithe ciselé et la ressemblance stupéfiante entre les sculptures colossales et l'étrange idole découverte sur l'*Alert*, transparait de manière poignante dans chaque ligne des descriptions terrifiées du marin.

Sans rien connaître de l'art futuriste, Johansen s'en approchait quand il évoquait la cité. Au lieu de décrire telle ou telle structure ou bâtiment, il se limitait à des impressions générales d'angles immenses et de surfaces de pierre – des surfaces bien trop grandes pour les êtres légitimes de cette planète, et frappées d'images et de hiéroglyphes impies. Je souligne ces propos sur les *angles* parce qu'ils me rappellent un commentaire de Wilcox au sujet de ses cauchemars. Il affirmait que la *géométrie* du site onirique était anormale et non-euclidienne, abominablement imprégnée de sphères et de dimensions étrangères. Et voilà qu'un marin sans éducation ressentait la même chose en contemplant cette terrible réalité.

Johansen et son équipage avaient débarqué sur cette monstrueuse acropole et escaladé la pente glissante. Des blocs suintants et titanesques formaient un escalier qui ne pouvait être destiné aux mortels. Les miasmes polarisateurs exhalés par cette perversion gorgée d'eau paraissaient déformer le soleil lui-même. Des menaces tortueuse semblaient tapies dans chaque angle dément, où la roche sculptée se montrait un instant concave, pour paraître convexe le suivant.

Une sorte de terreur avait envahi les explorateurs, qui n'avaient pourtant rien rencontré de plus dangereux que le roc et la vase, et tous se seraient enfuis s'ils n'avaient craint le mépris de leurs compagnons. Ils avaient cependant cherché, minés par l'inquiétude et en vain, quelque souvenir transportable de leur découverte.

C'est le Portugais Rodriguez qui avait escaladé le pied du monolithe et crié pour appeler les autres. Là-haut, tous avaient examiné avec curiosité l'immense porte sculptée du motif désormais familier du dragon-pieuvre. C'était, écrivait Johansen, une sorte de porte de grange. Les marins avaient immédiatement pensé à une porte à cause du linteau, des montants et du seuil richement décorés. Ils n'avaient cependant pas pu déterminer si elle reposait à plat comme une trappe ou de biais comme la porte extérieure d'une cave. Comme l'avait dit Wilcox, la géométrie était impossible. Il n'était plus possible de se rassurer sur l'horizontalité de la mer et du sol, et les positions de tout le reste variaient de manière fantomatique.

Briden avait poussé la pierre en plusieurs endroits, sans le moindre résultat. Donovan avait alors palpé le pourtour avec délicatesse, appuyant séparément sur chaque relief au fur et à mesure de sa progression. Interminablement, il avait escaladé la grotesque moulure de pierre – escaladé, si la chose ne gisait pas en fait à l'horizontale – et, pendant ce temps, les hommes se demandaient comment une porte de notre univers pouvait être aussi vaste. Puis, lentement, sans à coup, l'arpent de pierre s'était affaissé près du sommet. Il était apparemment équilibré par quelque contrepoids. Donovan avait dévalé un des montants, propulsé par la gravité ou la seule force de ses jambes, et rejoint le groupe. Tous regardaient l'anormale récession du monstrueux portail sculpté. L'étrange distorsion prismatique des lieux lui prêtait un mouvement aberrant, une sorte de glissement diagonal qui violait toutes les règles de la perspective et de la matière.

L'ouverture était noire et l'obscurité semblait presque palpable. Les ténèbres constituaient en fait une sorte de *principe actif* : elles obscurcissaient les parois intérieures qui auraient dû être visibles et surgissaient comme une fumée de leur emprisonnement immémorial ; elles assombrissaient le soleil qui s'enfuyait dans un ciel rétréci à tire d'ailes membraneuses. Une odeur intolérable remontait aussi des profondeurs et Hawkins, l'ouïe la plus fine du groupe, crut distinguer d'inquiétants remous. Tout le monde avait tendu l'oreille, et tous écoutaient encore, quand il s'était lourdement avancé à la vue de tous pour encastrer brutalement son immensité gélatineuse dans la porte noire ouverte sur une cité démente et toxique.

L'écriture du pauvre Johansen vacillait affreusement à ce moment du récit. Six hommes n'avaient pas rejoint le navire et il pensait que deux d'entre eux étaient littéralement morts de terreur à cet instant. La Chose ne pouvait être décrite – aucune langue ne peut transcrire cet abîme de démence hurlante et immémoriale, ce déni surnaturel de la matière et de l'ordre cosmique. Une montagne marchait et trébuchait. Dieu ! Comment s'étonner qu'en cet instant, en ce paroxysme télépathique, un grand architecte soit devenu fou de l'autre côté de la planète ? Que Wilcox soit emporté par une fièvre délirante ? Les étoiles étaient de nouveau propices. Ce qu'un culte immémorial n'avait pas réussi à perpétrer, une bande de marins innocents l'avait réalisé par accident. Après des trillions d'années, le grand Cthulhu était de nouveau libre, et affamé de délices.

Trois hommes, Donovan, Guerrera et Angstrom, furent balayés par les griffes flasques avant même d'esquisser un geste. Que Dieu leur accorde le repos, si le repos peut exister en cet univers. Parker glissa, alors qu'avec les deux autres, il fonçait vers le bateau à travers d'innombrables perspectives de rocs verdâtres et corrodés. Johansen jure l'avoir vu disparaître dans un angle de la maçonnerie qui n'aurait pas dû se trouver là, un angle aigu qui s'était comporté comme un angle obtus. Seuls Briden et Johansen avaient donc atteint la barque. Et c'est avec l'énergie du désespoir qu'ils avaient ramé pour regagner l'*Alert*, tandis que la monstruosité titanique pataugeait sur les pierres détrempées avant d'hésiter au bord de l'eau.

En quittant le navire, l'équipage n'avait pas complètement laissé retomber la vapeur et il ne fallut que quelques instants de courses enfiévrées entre la passerelle et la salle des machines pour remettre l'*Alert* en marche. Lentement, indifférente à l'horreur de cette scène indescriptible, l'hélice se mit à battre les flots empoisonnés. Sur la maçonnerie de cette rive funeste d'un autre monde, la Chose titanique venue des étoiles bavait et gémissait tel un Polyphème maudissant la galère Odyssée. Mais, plus acharné que le cyclope de la légende, le grand Cthulhu se laissa bientôt glisser dans l'eau pour entamer la poursuite. Ses brasses d'une puissance cosmique soulevaient des vagues effarantes. Briden avait regardé en arrière et perdu, sur-le-champ, la raison. Il riait à gorge déployée et ce rire, crise après crise, durerait jusqu'à sa mort sur la passerelle, une nuit que Johansen errait, perdu dans son délire.

Mais Johansen n'avait pas abandonné. Comprenant que la Chose ne pouvait que rattraper l'*Alert* tant qu'il n'était pas à pleine pression, il s'était décidé à une manœuvre désespérée. Il avait emballé les machines et traversé le pont comme un fou pour inverser la course du navire. L'eau n'était plus que remous et écume mais le navire gagnait en pression. Gouverné par le brave Norvégien, le navire avait éperonné le poursuivant gélatineux qui se dressait au-dessus des flots corrompus tel un galion démoniaque. L'horrible tête de pieuvre aux tentacules tortillants atteignait presque le sommet du beaupré mais Johansen n'avait pas lâché la barre. Il y eut un bruit de ballon crevé et l'ignoble gargouillis d'un poisson-lune écrasé. La puanteur d'un millier de tombes se répandit brusquement et Johansen entendit encore quelque chose qu'il ne put décrire. Pendant un instant, le navire avait disparu dans un nuage verdâtre, corrosif et aveuglant, mais, très vite, il n'y eut plus qu'un bouillonnement venimeux à l'arrière. Pourtant, tandis que la distance avec l'*Alert* augmentait à chaque seconde grâce à la pression

croissante, la flaccidité éparpillée du rejeton stellaire se reconstituait – Dieu du Ciel ! – dans toute son horreur originelle.

Ce fut tout. Après cela, Johansen s'était contenté de ruminer sur l'idole de la passerelle et de préparer quelques repas pour le dément hilare et lui-même. Il n'avait plus essayé de guider le navire après son échappée héroïque. Quelque chose s'était brisé. Puis il y eut la tempête du 2 avril et son esprit s'était perdu dans un brouillard. Il se rappelait seulement un tourbillon fantomatique de gouffres liquides vertigineux, une chevauchée à dos de comète à travers des univers vacillants et des plongeurs hystériques du gouffre vers la lune et de la lune dans le gouffre. Un concert de rires le poursuivait ; des dieux anciens, hilares et malformés, et les diabolins ailés du Tartare raillaient son équipée effrénée.

Mais le sauvetage était au bout du rêve : le *Vigilant*, le tribunal de l'Amirauté, les rues de Dunedin et le long voyage jusqu'à la maison sous l'Egeberg. Il ne pouvait pas parler ; ils l'auraient pris pour un fou. Il avait écrit ce qu'il savait avant que la mort l'emporte mais sa femme ne devait pas savoir. La mort serait une bénédiction si elle pouvait seulement effacer ses souvenirs.

Voilà ce que contenait ce document, document que j'ai enfermé dans la boîte métallique avec le bas-relief et les papiers du Professeur Angell. Mon propre compte-rendu va bientôt les rejoindre, ce défi à ma santé mentale qui m'a poussé à rassembler ce qui, j'espère, ne le sera jamais plus. J'ai contemplé l'horreur ultime de l'univers et ni les cieus printaniers ni les fleurs de l'été ne peuvent me purger de ce poison. Mais je ne devrais plus vivre très longtemps. Comme mon oncle, comme le pauvre Johansen, je vais disparaître. J'en sais trop, et le culte vit encore.

Cthulhu aussi est encore en vie, je suppose, dans ce gouffre de pierre qui l'a protégé depuis la jeunesse du soleil. Sa cité maudite est de nouveau engloutie – le *Vigilant* s'est rendu sur place après la tempête d'avril – mais, dans les lieux perdus, ses prêtres continuent de beugler, de danser et de tuer autour d'un monolithe coiffé d'une idole. Il a dû être piégé dans son antre ténébreux par l'immersion de l'île – le monde ne serait sinon qu'une orgie frénétique de terreur. Comment cela finira-t-il ? Ce qui avait émergé est désormais englouti, mais ce qui est englouti pourrait émerger de nouveau. Une abomination attend et rêve dans les profondeurs tandis que les cités chancelantes des hommes sont gagnées par la pourriture. Un temps viendra... mais je ne peux pas, et ne dois pas, y penser. Si je ne survivais pas à ce manuscrit, je prie pour que mes exécuteurs testamentaires préfèrent la prudence à l'audace, et veillent à ce qu'il ne soit jamais lu.

L'APPEL DE CTHULHU

Howard-Phillips LOVECRAFT
(1890-1937)

*(Ecrité par H.P. Lovecraft durant l'été 1926, et publiée pour la toute première fois dans la revue « Weird Tales » (Vol. 11, N° 2, P. 159–178, 287) en février 1928, l'histoire « The Call of Cthulhu » est tombée dans le domaine public le 1^{er} janvier 2008.
La traduction française qui suit est la version mise au point par Maxime Le Dain)*

(Document retrouvé dans les papiers de feu Francis Wayland Thurston, de Boston)

« Il est fort probable que de telles entités, de telles puissances aient laissé des vestiges... des vestiges d'une ère infiniment lointaine où... la conscience adopta, peut-être, des formes et des aspects disparus bien longtemps avant le déferlement de la marée humaine... des formes oubliées dont seules la poésie et la légende ont perpétré le souvenir fugace, en les nommant dieux, monstres et créatures mythologiques de toutes sortes... »

– Algernon BLACKWOOD

I. L'abomination d'argile

La chose la plus miséricordieuse en ce bas monde est bien, je crois, l'incapacité de l'esprit humain à mettre en relation tout ce qu'il contient. Nous habitons un paisible îlot d'ignorance cerné par de noirs océans d'infini, sur lesquels nous ne sommes pas appelés à voguer bien loin. Les sciences, chacune creusant laborieusement son propre sillon, nous ont jusqu'à présent épargnés ; mais un jour viendra où la conjonction de tout ce savoir disparate nous ouvrira des perspectives si terrifiantes sur la réalité et sur l'épouvantable place que nous y occupons que nous ne pourrons que sombrer dans la folie devant cette révélation, ou bien fuir la lumière pour nous réfugier dans la paix et la sécurité d'un nouvel âge de ténèbres.

Les théosophes ont pressenti l'envergure grandiose et terrifiante du cycle cosmique au sein duquel notre monde et notre espèce ne sont rien de plus que d'éphémères incidents. Ils ont évoqué d'étranges rémanences en des termes qui nous glaceraient le sang s'ils n'étaient dissimulés par le voile terne de leur optimisme. Mais ce n'est pas à eux que je dois la vision fugitive de ces éons interdits, qui me fait frissonner lorsque j'y pense et me rend fou quand j'en rêve. Cette vision, comme tous les épouvantables aperçus de la vérité, a surgi de l'association fortuite d'éléments distincts : dans ce cas, un ancien article de journal et les notes d'un universitaire défunt. J'espère que personne d'autre ne commettra jamais cette même association ; je sais avec certitude que tant que je vivrai, je ne me permettrai pas d'ajouter consciemment le moindre maillon à cette effroyable chaîne d'événements. Je pense que le professeur souhaitait comme moi taire ce qu'il avait appris, et qu'il aurait détruit ses notes si la mort ne l'avait aussi brusquement emporté.

Mon implication dans cette affaire remonte à l'hiver 1926-1927, avec le décès de mon grand-oncle, George Gammell Angell, professeur émérite de langues sémitiques à l'université Brown de Providence, dans l'Etat de Rhode Island. Le professeur Angell était unanimement reconnu comme l'un des plus éminents épigraphistes au monde, et il arrivait fréquemment que les conservateurs des musées les plus prestigieux fassent appel à ses services ; de sorte que sa disparition à l'âge de quatre-vingt-douze ans reste encore dans les mémoires. Au niveau local, l'intérêt suscité par cette nouvelle fut d'autant plus vif que les causes de son décès étaient mystérieuses. Le professeur avait trouvé la mort sur le chemin de son domicile alors qu'il revenait du ferry de Newport. D'après certains témoignages, il s'était effondré après avoir été bousculé par un Noir aux allures de marin, qui avait jailli de l'une des arrières-cours

malfamées de l'abrupt versant de colline emprunté par le défunt comme raccourci entre les quais et sa demeure sur Williams Street. Les médecins ne décelèrent aucun trouble organique visible, mais conclurent à l'issue de délibérations embarrassées qu'une vague lésion cardiaque, causée sans doute par l'ascension du coteau escarpé, avait eu raison du vieil homme. A l'époque, rien ne m'incitait à contredire cette assertion, mais je me suis dernièrement mis à douter de son bien-fondé... et douter est un mot bien faible.

En ma qualité d'héritier et d'exécuteur testamentaire de mon grand-oncle, mort veuf et sans enfants, il me revenait de passer au crible tous ses papiers. A cette fin, je transférai chez moi, à Boston, tous ses dossiers et archives. La plupart des documents que j'ai mis en corrélation seront bientôt publiés par la Société Américaine d'Archéologie ; mais il restait une boîte que je trouvais extrêmement curieuse et qu'il me répugnait d'exposer au regard d'autrui. Elle était fermée à clé, et cette dernière resta introuvable jusqu'au jour où j'eus l'idée d'examiner le trousseau que le professeur conservait dans sa poche. Je parvins donc à l'ouvrir, mais me trouvai alors confronté à un obstacle plus impressionnant et plus insurmontable encore. Car que pouvaient bien signifier le mystérieux bas-relief en argile et les notes incohérentes, les élucubrations et les coupures de presse diverses qu'elle contenait ? Mon oncle, durant ses dernières années, s'était-il laissé abuser par quelque évidente supercherie ? Je résolus aussitôt de mettre la main sur le sculpteur excentrique qui avait ainsi perturbé la tranquillité d'esprit d'un honnête vieillard.

Le bas-relief, un rectangle grossier épais de moins de trois centimètres pour une surface d'environ douze centimètres sur quinze, était manifestement de facture récente. Ses motifs, en revanche, n'avaient rien de moderne, tant par l'impression qu'ils dégageaient que par les idées qu'ils suggéraient ; car si le futurisme et le cubisme offrent souvent une délirante profusion de fantaisies, ils reproduisent rarement la régularité cryptique qui se tapit dans les écritures préhistoriques. Et c'était bien une telle écriture que la plupart de ces motifs semblaient former ; une écriture que je ne parvins ni à identifier ni à rapprocher d'aucun alphabet connu, en dépit de mes propres connaissances et des nombreux documents et recueils de mon oncle.

Ces mystérieux hiéroglyphes étaient surmontés d'une effigie indubitablement figurative, mais dont l'exécution abstraite ne permettait pas de déterminer la nature exacte. On eût dit une espèce de monstre, ou bien la représentation symbolique d'un monstre, que seul un esprit malade avait pu concevoir. Qu'il me suffise de dire qu'elle imposa à mon imagination féconde les visions successives d'une pieuvre, d'un dragon et d'une caricature d'être humain, et je ne serais pas infidèle à l'esprit de cette chose. Une tête charnue garnie de tentacules surplombait un corps grotesque et squameux doté d'ailes rudimentaires ; mais c'était bien *l'aspect général* de cette œuvre qui la rendait si odieusement repoussante. Derrière l'effigie se dessinaient les contours vagues d'un décor à l'architecture cyclopéenne.

A l'exception d'un paquet de coupures de presse, tous les feuillets qui accompagnaient cette curiosité avaient été récemment rédigés de la main même du professeur Angell et ne s'embarrassaient pas d'effets de style. Ce qui semblait être le document principal portait le titre « CULTE DE CTHULHU », méticuleusement tracé en majuscules d'imprimerie afin de faciliter la lecture de ce mot mystérieux. Ce manuscrit était divisé en deux parties, la première intitulée « 1925 – Rêve et création onirique de H.A. Wilcox, 7 Thomas Street, Providence, Rhode Island », et la seconde, « Récit de l'inspecteur John R. Legrasse, 121 Bienville Street, La Nouvelle-Orléans, Louisiane, réunion de la S.A.A. 1908 – Commentaire dudit récit et compte-rendu du professeur Webb ». Les autres feuillets manuscrits consistaient en de brèves notes : il s'agissait pour certaines de comptes-rendus des rêves étranges de différentes personnes, pour d'autres de citations tirées de livres et de revues de théosophie, notamment *L'Histoire de l'Atlantide* et *La Lémurie perdue* de W. Scott-Elliot, et pour le reste d'observations au sujet d'antiques sociétés secrètes et de cultes clandestins, qui renvoyaient à des ouvrages de référence sur la mythologie et l'anthropologie tels que *Le Rameau d'or* de Frazer ou *Le Culte des sorcières en Europe occidentale* de Mlle Murray. Les coupures de presse traitaient pour la plupart des cas de démence extrême et d'épidémies de psychoses ou d'hallucinations collectives constatées au printemps de l'année 1925.

La première partie du manuscrit principal rapportait une histoire fort singulière. Le 1^{er} mars 1925, un jeune homme mince et brun à l'air fiévreux et agité avait demandé à voir le professeur Angell pour lui présenter l'étonnant bas-relief, dont l'argile était encore extrêmement humide et fraîche. Sa carte de visite annonçait Henry Anthony Wilcox, et mon oncle reconnut en lui le benjamin d'une excellente famille de sa connaissance, qui avait récemment entrepris d'étudier la sculpture à l'Ecole des Beaux-Arts de Rhode Island et logeait seul à la pension

« Fleur de lys », située non loin de cette institution. Wilcox était un jeune prodige aussi talentueux qu'excentrique, qui dès son plus jeune âge avait attiré l'attention sur lui en prenant l'habitude de raconter de mystérieux récits et des rêves étranges. Lui-même se présentait comme un « hypersensible psychique », mais la bonne société de cette ancienne ville marchande ne voyait en lui qu'un simple marginal. Comme il ne fréquentait guère son milieu, il avait peu à peu perdu toute notoriété mondaine et n'était plus désormais considéré que par une poignée d'esthètes originaires d'autres villes. Même le Club des Arts de Providence, soucieux de préserver sa réputation, avait jugé son cas irrécupérable.

Le jour de sa visite, poursuivait le manuscrit du professeur, le sculpteur avait abruptement sollicité les connaissances archéologiques de son hôte en lui demandant d'identifier les hiéroglyphes du bas-relief. Son ton à la fois nonchalant et emprunté lui valut l'antipathie de mon oncle, qui lui répondit sèchement que l'évidente fraîcheur de la tablette l'apparentait à tout sauf à l'archéologie. La réplique du jeune Wilcox, qui impressionna suffisamment mon oncle pour qu'il se la rappelle et la recopia mot pour mot, possédait cette fabuleuse charge poétique qui caractérisait son discours, et dont je devais trouver de nombreux exemples par la suite. Il déclara : « Elle est neuve, en effet, car je l'ai réalisée la nuit dernière lorsque j'ai rêvé d'étranges cités ; et les rêves sont plus anciens que la sinistre Tyr, ou que le Sphinx contemplatif, ou que Babylone aux mille jardins. »

Ce fut alors qu'il entama un récit sans queue ni tête qui éveilla soudain un souvenir enfoui dans la mémoire de mon oncle et gagna son intérêt fébrile. Il y avait eu la nuit précédente une brève secousse sismique, la plus considérable enregistrée en Nouvelle-Angleterre depuis de nombreuses années, et l'imagination de Wilcox en avait été profondément affectée. Durant son sommeil, il avait rêvé pour la toute première fois d'immenses cités cyclopéennes composées de titanesques blocs de pierre et de monolithes crevant les cieux, exsudant une fange verdâtre et imprégnés d'horreur larvée. Les murs et les colonnes étaient recouverts de hiéroglyphes et des profondeurs invisibles sourdait une voix qui n'était pas une voix, mais plutôt une vibration chaotique que seule l'imagination pouvait convertir en son, et que le jeune homme tenta de restituer par cette suite de lettres presque imprononçable : « *Cthulhu fhtagn* ». Ce fut justement cette formule inintelligible, point culminant de ce souvenir, qui intrigua et perturba le professeur Angell. Il interrogea le sculpteur avec une rigueur toute scientifique ; puis il s'absorba fiévreusement dans l'étude du bas-relief que le jeune homme s'était découvert avoir façonné lui-même, surpris de se réveiller en chemise de nuit dans son atelier glacé. Mon oncle, me déclara plus tard Wilcox, imputait à son âge avancé sa lenteur à reconnaître aussi bien les hiéroglyphes que l'effigie sculptée. Par la suite, son visiteur trouva la plupart des questions du vieil homme tout à fait déplacées, en particulier celles qui tentaient de l'affilier à d'étranges cultes ou sociétés secrètes ; et Wilcox ne comprit pas les promesses de silence répétées qui lui furent proposées en échange d'une admission dans quelque confrérie mystique ou païenne très répandue. Lorsque le professeur Angell fut convaincu que le sculpteur ignorait tout des sectes ou des sciences occultes en général, il implora le jeune homme de venir lui rapporter ses prochains rêves. Cette proposition porta ses fruits car à la suite du premier entretien, le manuscrit dresse la liste des visites quotidiennes de Wilcox, au cours desquelles il décrivit de saisissants fragments d'imaginaire nocturne, toujours empreints du pénible et cyclopéen spectacle de monuments sombres et suintants, hantés par une voix ou une conscience souterraines dont les hurlements monocordes charriaient d'énigmatiques percussions sémantiques impossibles à reproduire sinon par un grotesque charabia. Les deux sonorités les plus fréquemment répétées étaient celles transcrites au mieux par les lettres « *Cthulhu* » et « *R'lyeh* ».

Le 23 mars, disait le manuscrit, Wilcox manqua à l'appel ; les renseignements glanés à son domicile révélèrent qu'il avait été frappé par une mystérieuse fièvre et transporté dans la demeure familiale, sur Waterman Street. Il avait poussé un hurlement en pleine nuit, réveillant plusieurs artistes de la pension, et avait ensuite alterné entre épisodes d'inconscience et de délire. Mon oncle s'empressa de téléphoner à la famille et, ayant appris que le docteur Tobey s'occupait du malade, rendit dès lors de fréquentes visites au cabinet du médecin sur Thayer Street afin de s'enquérir de l'état de son patient. Des visions étranges semblaient obséder l'esprit enfiévré du jeune homme, et le praticien ne put les évoquer sans frissonner. Outre la répétition des scènes précédemment vues en rêve, elles insistaient furieusement sur une créature gigantesque, « haute de plusieurs kilomètres », à la démarche lourde et traînante.

Il ne décrivait jamais précisément cette chose, mais devant la récurrence frénétique de certains termes que lui rapporta le docteur Tobey, le professeur fut persuadé qu'il devait s'agir de la monstruosité sans nom que l'artiste avait tenté de sculpter en rêve. Chaque allusion à

cette chose, ajoutait le docteur, annonçait invariablement chez son patient une nouvelle rechute léthargique. Sa température, curieusement, n'était guère supérieure à la normale ; cependant, son état général suggérait une véritable fièvre plutôt qu'un trouble mental.

Le 2 avril, aux alentours de 15 heures, tous les symptômes du mal de Wilcox se dissipèrent brusquement. Le jeune homme s'assit dans son lit, stupéfait de se retrouver chez ses parents, et sans le moindre souvenir des événements réels ou rêvés qui s'étaient déroulés depuis la nuit du 22 mars. Déclaré bien portant par son médecin, il réintégra son domicile trois jours plus tard, mais ne présenta bientôt plus aucun intérêt pour le professeur Angell. Son rétablissement marqua la fin de ses visions étranges, et mon oncle cessa de consigner ses impressions nocturnes après une semaine d'insignifiants et futiles comptes-rendus de rêves on ne peut plus communs.

Ici s'achevait la première partie du manuscrit, mais les nombreuses références aux notes qui l'accompagnaient me donnèrent ample matière à réflexion ; à tel point, dois-je avouer, que seul le scepticisme invétéré qui me tenait lieu de philosophie peut expliquer ma méfiance persistante envers l'artiste. Les notes en question décrivaient les rêves de différentes personnes au cours de la période des mystérieuses épiphanies du jeune Wilcox. Mon oncle, semblait-il, avait rapidement mis sur pied un réseau d'information prodigieusement vaste auprès de presque tous ceux de ses amis qu'il pouvait interroger sans risquer de les offusquer ; il leur avait demandé de lui raconter leurs rêves en précisant les dates de toute vision marquante survenue récemment. Ses requêtes avaient reçu des accueils variés ; mais il avait, à tout le moins, dû obtenir plus de réponses qu'un homme ordinaire n'aurait pu en traiter sans l'aide d'un secrétaire. Il n'avait pas conservé les originaux des lettres de ses correspondants, mais ses notes en dressaient un résumé scrupuleux et parfaitement édifiant. Les personnalités du beau monde et les hommes d'affaires – le « sel de la terre » proverbial de la Nouvelle-Angleterre – n'avaient pas donné de résultat probant, à l'exception de quelques cas isolés de diffuses et pénibles impressions nocturnes, toujours survenues entre le 23 mars et le 2 avril, date de la phase délirante du jeune Wilcox. Les hommes de science n'avaient guère été plus affectés, hormis quatre cas dont les descriptions évasives suggéraient des visions fugitives de paysages fantastiques accompagnées, pour l'un d'entre eux, d'une sensation de terreur liée à quelque chose d'anormal.

Ce furent les artistes et les poètes qui donnèrent les résultats les plus intéressants, et j'imagine sans mal le déchaînement de panique s'ils avaient été en mesure de comparer leurs réponses. A ce point de ma lecture, et en l'absence des courriers originaux, je suspectai à moitié le compilateur d'avoir orienté ses questions, ou bien d'avoir sélectionné dans ces lettres les seuls éléments corroborant les conclusions qu'il avait préalablement résolu de tirer. Voilà pourquoi je restai persuadé que Wilcox, ayant par je ne sais quel moyen pris connaissance des anciennes données recueillies par mon oncle, avait abusé de la crédulité du scientifique vieillissant. Les réponses données par ces esthètes rapportaient toutes le même récit troublant. Du 28 février au 2 avril, une grande proportion d'entre eux avait fait l'expérience de rêves plus qu'étranges, qui avaient considérablement gagné en intensité lors de la phase délirante du sculpteur. Parmi ces rêveurs, plus d'un quart évoquait des scènes et des vibrations sonores proches de celles décrites par Wilcox ; et certains avouaient même avoir ressenti une terreur extrême face à cette créature colossale et sans nom qui leur était apparue au cours des dernières visions. L'une des notes mettait l'accent sur un cas particulièrement triste. Le sujet, un architecte de renom passionné de théosophie et d'occultisme, avait sombré dans une violente démence le jour même de la crise du jeune Wilcox, et avait rendu l'âme quelques mois plus tard après d'incessants appels à l'aide pour qu'on le sauve d'un démon échappé des enfers. Si mon oncle avait référencé ces différents témoignages sous les noms de leurs auteurs plutôt que par des nombres, j'aurais été en mesure de vérifier leur authenticité au moyen d'une enquête personnelle ; mais de fait, rares furent ceux dont je parvins à retrouver la trace. Parmi ceux-là cependant, tous confirmèrent les notes du professeur. Je me suis par la suite fréquemment demandé si tous les interlocuteurs de mon oncle avaient été aussi déconcertés par ses questions que ceux que je rencontrai. Il vaut mieux pour eux qu'ils restent dans l'ignorance.

Les coupures de presse, comme je l'ai évoqué plus haut, concernaient des cas de panique, de hantise et d'aliénation ayant eu lieu à la même période. Le professeur Angell avait sans nul doute fait appel à une agence de dépêches, tant les extraits d'articles étaient nombreux et leurs sources disséminées aux quatre coins du globe. Là, il était question d'un suicide nocturne à Londres, où un dormeur solitaire s'était jeté par une fenêtre après avoir poussé un cri terrifiant. Ici, d'une lettre sans queue ni tête adressée au rédacteur en chef d'un journal

sud-américain, dans laquelle un fanatique prédisait, à partir de ses visions, un avenir funeste à l'humanité. Une dépêche californienne relatait qu'une communauté de théosophes vêtus de robes blanches s'étaient rassemblés pour célébrer quelque « glorieux accomplissement » qui ne vint jamais, tandis que des entrefilets en provenance d'Inde mentionnaient à mots couverts une grande effervescence au sein des peuplades indigènes à la fin du mois de mars. Les orgies vaudoues se multipliaient en Haïti, et certains avant-postes en Afrique faisaient état de sinistres rumeurs. Des officiers américains affectés aux Philippines furent confrontés aux soulèvements de certaines tribus, tandis qu'un groupe de policiers new-yorkais se faisait agresser par une foule de Levantins dans la nuit du 22 au 23 mars. L'Irlande occidentale, elle aussi, abondait en légendes et en folles rumeurs, cependant qu'à Paris, un peintre fantastique nommé Ardois-Bonnot exposait son blasphématoire *Paysage de rêve* au Salon de printemps de 1926. Quant aux troubles constatés dans les asiles d'aliénés, leur nombre était tel que seul un miracle avait pu empêcher le corps médical d'en constater les étranges similitudes et d'en tirer d'affolantes conclusions. C'était une bien étrange collection d'articles, en somme ; et je m'étonne aujourd'hui du rationalisme implacable avec lequel je choisis de l'ignorer. Mais j'étais alors convaincu que le jeune Wilcox avait eu connaissance des éléments plus anciens cités par le professeur.

II. Le récit de l'inspecteur Legrasse.

Les éléments plus anciens, qui avaient conduit mon oncle à accorder tant d'importance au rêve et au bas-relief du sculpteur, formaient la seconde partie de son long manuscrit. Manifestement, le professeur Angell avait déjà, une fois auparavant, contemplé les contours infernaux de la monstruosité sans nom, médité sur le sens de ces hiéroglyphes inconnus et entendu prononcer les lugubres syllabes que seul peut retranscrire le vocable « *Cthulhu* » ; et tout ceci via un concours de circonstances, à la fois si terrible et si exaltant qu'il n'était guère étonnant qu'il eût ainsi pressé Wilcox de questions et de demandes de précisions.

Cet événement s'était déroulé dix-sept ans plus tôt, lors du colloque annuel de la Société Américaine d'Archéologie qui s'était tenu à Saint-Louis en 1908. En raison de sa compétence et de ses nombreux travaux, le professeur Angell occupait une place prédominante au sein de tous les débats ; et, de tous ses collègues, il était de ceux que certains historiens amateurs – profitant de l'événement pour soumettre leurs questions et problèmes divers à l'expertise et à la sagacité des savants – venaient consulter les premiers.

Le plus notable de ces spectateurs, qui devint rapidement le centre d'intérêt de toute la manifestation, était un homme d'âge mûr et d'aspect banal qui avait fait le voyage depuis La Nouvelle-Orléans pour obtenir des renseignements que personne n'avait pu lui donner sur place. Il s'appelait John Raymond Legrasse, et il exerçait le métier d'inspecteur de police. Il avait apporté avec lui l'objet de sa visite : une statuette repoussante et grotesque, visiblement très ancienne, dont il ne parvenait pas à déterminer la provenance. Mais il ne faut pas en déduire pour autant que l'inspecteur Legrasse était féru d'archéologie. Bien au contraire, seules des considérations d'ordre purement professionnel motivaient sa demande d'éclaircissement. La statuette – idole, fétiche, ou quelle que soit sa nature – avait été saisie quelques mois plus tôt dans les bayous du sud de La Nouvelle-Orléans, au cours d'une rafle visant un présumé rassemblement vaudou. Les rites qui s'y pratiquaient étaient si déroutants et si abjects que la police avait dû se rendre à l'évidence : elle venait de mettre à jour un culte maléfique jusqu'alors inconnu, et infiniment plus diabolique que même les plus ténébreuses cabales du vaudou africain. De ses origines, en dehors des fables extravagantes et ineptes extorquées aux séides capturés, rien n'avait pu être découvert ; voilà pourquoi la police de La Nouvelle-Orléans se tournait désormais vers n'importe quelle autorité scientifique pouvant l'aider à identifier l'abominable idole et, à travers elle, à remonter la secte jusqu'à sa source.

L'inspecteur Legrasse était loin de se douter que sa statuette provoquerait une telle émotion chez les savants. Un simple coup d'œil jeté à l'objet suffit à les plonger dans un état d'exaltation fébrile, et tous se pressèrent bientôt autour de lui pour examiner la minuscule effigie, dont l'étrangeté absolue et l'état d'antiquité aussi indéniable qu'abyssal ouvraient des perspectives inédites sur une ère archaïque encore ignorée. Aucune école de sculpture connue n'avait pu engendrer cet objet terrible, dont la pierre terne et verdâtre semblait attester le passage de centaines voire de milliers d'années.

L'effigie, qui passa lentement de main en main pour que chacun puisse l'étudier de près, mesurait une vingtaine de centimètres et témoignait dans son exécution du plus haut raffinement artistique. Elle représentait un monstre à la silhouette vaguement anthropoïde, mais doté d'une tête de pieuvre, dont le visage n'était qu'une masse grouillante de tentacules. Son corps d'apparence caoutchouteuse était recouvert d'écailles, et ses quatre membres étaient pourvus de griffes prodigieuses. Deux longues ailes étroites se déployaient dans son dos. Cette créature, dont semblait sourdre une effroyable et surnaturelle malignité, affichait une corpulence quelque peu boursouflée et trônait, accroupie dans une attitude malfaisante, sur un socle ou un piédestal rectangulaire recouvert de caractères indéchiffrables. Les extrémités de ses ailes touchaient l'arrière du piédestal, sa croupe en occupait le centre, tandis que les longues griffes incurvées de ses membres postérieurs fléchis agrippaient la face avant du socle de pierre et s'étiraient sur un bon quart de sa hauteur. La tête de céphalopode était inclinée vers l'avant, si bien que les terminaisons de ses appendices faciaux effleuraient le dos de ses puissantes pattes antérieures, elles-mêmes refermées sur les genoux relevés à cause de la position accroupie. L'aspect général de la créature dégageait une singulière impression de réalisme, rendue plus subtilement déplaisante encore du fait de l'origine totalement inconnue de la statuette. Son incommensurable et vertigineuse ancienneté était indiscutable ; rien, cependant, ne permettait de la rattacher à quelque sorte d'art pratiqué aux jeunes heures de la civilisation – ou même de quelque autre ère que ce fût. Plus saisissant encore, le matériau lui-même constituait une énigme. Car cette pierre grasse, d'un noir verdâtre moucheté de particules dorées et de stries iridescentes, ne figurait dans aucune des classifications de la géologie ou de la minéralogie. Les caractères qui ornaient son socle étaient tout aussi troublants ; et aucun des savants de l'assemblée, malgré la présence d'une bonne moitié des plus éminents spécialistes mondiaux en la matière, ne parvint à leur attribuer la moindre parenté linguistique. A l'image du sujet de la sculpture et de son matériau, ils appartenaient à quelque chose d'affreusement étranger à l'humanité telle que nous la connaissions, quelque chose qui évoquait des cycles de vie immémoriaux et impies au sein desquels notre monde et nos conceptions n'avaient pas leur place.

Toutefois, alors que les scientifiques secouaient un à un gravement la tête et avouaient leur incapacité à résoudre le problème de l'inspecteur, un homme parmi cet aréopage d'experts crut déceler dans la forme monstrueuse de l'objet et ses hiéroglyphes certains éléments qui lui étaient étrangement familiers, et c'est sans attendre qu'il exposa timidement à ses confrères le peu qu'il savait. Il s'agissait de feu William Channing Webb, professeur d'anthropologie à l'université de Princeton et explorateur de quelque renom.

Le professeur Webb avait entrepris, quarante-huit ans plus tôt, d'arpenter le Groenland et l'Islande à la recherche de certaines inscriptions runiques, qu'il avait échoué à exhumer ; et c'est sur la côte occidentale groenlandaise qu'il avait fait la rencontre d'une surprenante tribu ou secte d'Esquimaux dégénérés dont la religion, une forme curieuse de culte du diable, l'avait désagréablement frappé par sa férocité et sa barbarie délibérées. De cette religion, les autres Esquimaux ne savaient pas grand-chose, et ils n'osaient la mentionner sans frissonner, prétendant qu'elle puisait son origine dans des âges affreusement reculés, antérieurs à la création du monde. En plus de pratiquer des rites indicibles et des sacrifices humains, ses adeptes célébraient de saisissants rituels héréditaires officiés en l'honneur d'un tout-puissant démon ancestral ou *tornasuk* ; des rituels dont le professeur Webb avait dressé une rigoureuse retranscription phonétique auprès d'un vénérable *angedkok* ou prêtre-sorcier, transposant du mieux qu'il put ses litanies en lettres romaines. Mais ce qui semblait à présent le plus important était le fétiche adoré par les adeptes de cette secte, autour duquel ils dansaient quand les aurores boréales enflammaient les cieux par-dessus les hautes falaises de glace. Il s'agissait, indiqua le professeur, d'un très grossier bas-relief de pierre constitué d'une hideuse figurine et d'une inscription cryptique. Et pour autant qu'il pût en juger, elle constituait une réplique grossière mais fidèle de la créature bestiale présentée aujourd'hui devant l'assemblée d'historiens.

Cette information, accueillie avec stupeur et émotion par les savants, fit le plus grand effet à l'inspecteur Legrasse, qui ne tarda guère à presser de questions le professeur Webb. Ayant pour sa part copié par écrit l'une des prières prononcées par les séides des marécages que ses hommes avaient arrêtés, il implora le professeur de se rappeler le plus précisément possible les syllabes recueillies auprès de ces Esquimaux adorateurs du diable. Il s'ensuivit une exhaustive comparaison de détails, à laquelle succéda un moment d'effroi silencieux quand l'officier de police et le scientifique convinrent qu'une phrase était commune aux deux rituels infernaux que tout, pourtant, opposait. Voici, en substance, ce que les sorciers esquimaux

et les prêtres des marais de Louisiane avaient psalmodié devant leurs idoles jumelles, les sections entre les mots correspondant aux pauses effectués par les récitants lors du chant :

*« Ph'nglui mglw'nafh Cthulhu
R'lyeh wgah'nagl fhtagn. »*

Legrasse avait un coup d'avance sur le professeur Webb, car plusieurs des mulâtres faits prisonniers par ses hommes lui avaient révélé le sens de cette formule, qui leur avait été enseigné par des célébrités plus âgés. Ce texte, en l'état, pouvait se traduire de la manière suivante :

*« Du fond de son tombeau à R'lyeh,
Cthulhu rêve et attend. »*

Alors, à la demande générale et pressante de l'assistance, l'inspecteur Legrasse relata minutieusement sa confrontation avec les adorateurs des marais ; un récit auquel mon oncle avait accordé, semblait-il, beaucoup d'importance. Il avait la saveur des plus folles divagations des faiseurs de mythes et des théosophes, et dénotait chez ces sang-mêlé et autres parias un insoupçonnable degré d'imagination cosmique.

Le 1^{er} novembre 1907, la police de La Nouvelle-Orléans avait reçu un appel à l'aide désespéré en provenance de cette région de lagunes marécageuses qui s'étend au sud de la ville. Ses habitants, pour la plupart de frustes mais honnêtes descendants des hommes de Lafitte, étaient en proie à la terreur la plus pure depuis qu'un fléau inconnu s'était abattu sur eux au cours de la nuit. Ils semblaient mettre en cause le vaudou, ou plutôt une effroyable variété de vaudou dont ils n'avaient encore jamais fait l'expérience. Plusieurs de leurs femmes et enfants avaient disparu depuis que les battements incessants d'un tam-tam démoniaque résonnaient dans les profondeurs de ces bois obscurs et hantés où nul n'osait s'aventurer. S'en échappaient également des cris démentiels et des hurlements déchirants, des mélodies cauchemardesques et d'infemales flammes dansantes ; à tel point, avait conclu le messenger terrifié, que la situation était devenue intolérable pour les habitants des marais.

Un détachement de vingt policiers, répartis dans deux fourgons et une automobile, quitta donc la ville en fin d'après-midi, guidé par le messenger transi de peur. Arrivés au bout de la route praticable, ils mirent pied à terre et pataugèrent en silence sur plusieurs kilomètres, sous les inquiétantes frondaisons des cyprès où la lumière du jour ne filtre jamais. Des racines torves et de malfaisants filets de mousse espagnole suspendus aux branches entravaient leur progression, tandis que les vestiges de quelque morbide habitat, ici un tas de pierres poissonneuses, là un pan de mur putréfié, intensifiaient l'atmosphère oppressante que chaque arbre difforme et chaque îlot spongieux contribuaient à créer. Quand le village de leur guide, une misérable grappe de cahutes, se détacha enfin dans le lointain, ses habitants hystériques coururent se réfugier autour du groupe de lanternes sautillantes. Le tumulte assourdi des tam-tams était désormais perceptible au plus profond des marécages, et des hurlements à glacer le sang leur parvenaient par intermittences, chaque fois que le vent tournait. Au loin, par-delà les travées sans fin des bois enténébrés, un flamboiement rougeâtre palpitait derrière de pâles broussailles. Malgré leur peur de se retrouver de nouveau seuls, les villageois effrayés refusèrent catégoriquement de faire le moindre pas en direction de cette cérémonie blasphématoire. Abandonnés par leurs guides, Legrasse et ses dix-neuf collègues s'engouffrèrent donc seuls dans d'obscures galeries d'épouvante qu'aucun d'entre eux n'avait jamais foulées.

La région dans laquelle les policiers venaient de pénétrer avait la réputation d'être un territoire maudit, que les Blancs n'osaient ni traverser ni explorer. Les légendes qui l'entouraient faisaient mention d'un lac secret dérobé à la vue des mortels, où demeurait une informe chose blanche et polypeuse aux dimensions monstrueuses et bardée d'yeux luminescents. Les villageois racontaient à voix basse que des démons aux ailes de chauve-souris jaillissaient à minuit de grottes souterraines pour venir l'adorer. D'après eux, elle siégeait déjà ici bien avant d'Iberville, bien avant La Salle, bien avant les Indiens et même bien avant les animaux et les oiseaux de la forêt. C'était un cauchemar incarné, et poser les yeux sur elle signifiait la mort. Mais elle hantait les songes des hommes, si bien qu'ils en avaient appris assez pour l'éviter. La bacchanale vaudoue avait lieu à la périphérie de ce domaine interdit, mais c'était suffisamment près pour dissuader les villageois de s'en approcher, comme

si le lieu même de la cérémonie les terrifiait plus encore que les bruits révoltants et les événements tragiques qui l'accompagnaient.

Seules la poésie ou la démence pourraient rendre justice aux clameurs perçues par les hommes de Legrasse tandis qu'ils s'enfonçaient péniblement dans ce bournier obscur, en direction de la lueur rougeoyante et des tam-tams étouffés. Certaines qualités vocales sont propres aux hommes, et d'autres aux animaux ; et rien n'est plus terrible que d'entendre les unes jaillir des gosiers des autres. La fureur bestiale et la débauche orgiaque engendraient des hurlements et des râles d'une telle intensité démoniaque qu'ils déchiraient la nuit, déferlant sur la forêt obscurcie à la manière d'ouragans pestilentiels vomis par les abîmes de l'enfer. Par moments, les hululements anarchiques cessaient pour laisser place à un chœur chevronné de voix rauques psalmodiant en rythme cette funeste formule ou prière :

« *Ph'nglui mglw'nafh Cthulhu
R'lyeh wgah'nagl fhtagn.* »

Enfin, les policiers, qui avaient atteint un bosquet d'arbres plus mince, découvrirent soudain l'affreux spectacle. Quatre d'entre eux chancelèrent, l'un perdit connaissance et deux autres, fortement ébranlés, poussèrent des cris d'épouvante heureusement couverts par la folle cacophonie de l'orgie en cours. Legrasse aspergea d'eau des marais le visage de l'homme évanoui, puis, tous se regroupèrent, tremblants et comme hypnotisés d'horreur.

Au centre d'une clairière naturelle du marécage se dressait un îlot herbeux large d'un demi-hectare environ, vierge de tout arbre et relativement sec. Là, caracolait et se tordait une indescriptible horde d'humains monstrueux, comme seuls auraient pu la figurer un Sime ou un Angarola. Complètement nue, cette engeance métissée braillait, mugissait et se contorsionnait autour d'un gigantesque feu de joie circulaire, au cœur duquel se dressait, visible entre les langues de flammes, un monolithe de granit haut d'au moins deux mètres cinquante. A son sommet trônait, incongrue dans sa petitesse, la vénéneuse idole sculptée. Le monolithe cerné par les flammes était également au centre d'un vaste cercle formé par dix gibets, auxquels pendaient, le cou brisé, les corps méthodiquement scarifiés des malheureux villageois disparus. Circonscrite entre le cercle de cadavres et le cercle de feu, une ronde bondissante entraînait les adorateurs excités de la gauche vers la droite en une bacchanale sans fin.

Victime d'une hallucination auditive ou bien d'un simple écho, l'un des hommes de Legrasse, un Espagnol aux nerfs fragiles, crut entendre des réponses à l'incantation s'élever de cette obscure et lointaine section des bois qui inspirait tant de légendes et d'horreur aux natifs de la région. Par la suite je rencontrai et interrogeai cet homme, Joseph D. Galvez. Il fit preuve au cours de notre entretien d'une imagination débordante, allant jusqu'à prétendre avoir perçu les battements voilés d'ailes immenses, ou entrevu des yeux luisants et une titanique masse blanche par-delà les branchages les plus reculés. Selon moi, le pauvre bougre avait trop prêté l'oreille aux superstitions locales.

Cependant, l'hébétude horrifiée des policiers fut de courte durée. Le devoir passait avant tout, et malgré la bonne centaine d'officiants métis qui leur faisaient face, les agents se fièrent à leur armes à feu et plongèrent avec détermination au milieu de l'écoeuvrant attroupement. Cinq minutes durant, le vacarme et le chaos de la mêlée défièrent toute description. Les coups de poing le disputèrent aux coups de feu, et de nombreux hommes prirent la fuite ; mais à l'issue du combat, Legrasse avait fait pas moins de quarante-sept ombrageux prisonniers, qu'il somma de se rhabiller à la hâte et de s'aligner entre deux rangées de policiers. Cinq adeptes avaient péri pendant l'assaut ; deux autres, grièvement blessés, furent emportés par leurs camarades sur des civières de fortune. La statuette, bien entendu, fut soigneusement descendue du monolithe et confiée à Legrasse.

Interrogés au commissariat après un voyage éprouvant tant nerveusement que physiquement, les prisonniers se révélèrent être d'une nature abâtardie, vile et mentalement aberrante. Il s'agissait pour la plupart de marins, mâtinés de Noirs et de mulâtres originaires des Caraïbes ou de l'île de Brava au Cap-Vert, ceux-là mêmes qui donnaient à ce culte composite sa coloration vaudoue. Toutefois, dès le début de l'interrogatoire, il devint évident qu'ils adhéraient à une croyance bien plus profonde et bien plus ancienne que le simple fétichisme africain. Bien qu'ignorantes et dépravées, ces créatures exprimèrent avec une surprenante cohérence l'idée centrale de leur foi répugnante.

Ils disaient adorer les Grands Anciens, qui vécurent bien des ères avant l'apparition des hommes et qui, venus du ciel, avaient investi notre monde du temps où il était encore jeune. Ces Anciens désormais disparus gisaient dans les entrailles de la terre ou au fond de la

mer ; mais leurs dépouilles avaient chuchoté leurs secrets dans les rêves des premiers hommes, et ceux-ci leur avaient voué un culte qui subsistait encore aujourd'hui. C'était à ce culte que les prisonniers appartenaient. Selon eux, il existait depuis toujours et perdurerait à jamais, tapi dans les lointains déserts et les obscurs recoins de notre terre, jusqu'au jour où son grand prêtre Cthulhu s'éveillerait dans sa sombre demeure de R'lyeh, la grandiose cité sous-marine, pour reconquérir le monde. Quand les étoiles seraient propices, il lancerait son appel et ses adorateurs secrets sortiraient de l'ombre pour le délivrer.

D'ici là, rien de plus ne devait être révélé aux profanes. Les prisonniers préservaient un secret que même la torture n'aurait su leur arracher. L'humanité était loin d'être la seule espèce douée de conscience sur cette terre, car des formes surgissaient parfois des ténèbres pour se manifester aux rares fidèles. Il ne s'agissait cependant pas des Grands Anciens, qu'aucun homme n'avait jamais contemplés. L'effigie sculptée représentait le puissant Cthulhu, mais aucun des prisonniers n'aurait pu dire si les autres Anciens lui ressemblaient ou non. Comme plus personne n'était capable de déchiffrer l'antique écriture, le savoir était transmis oralement. La prière rituelle ne renfermait pas ce fameux secret, car celui-ci ne pouvait être prononcé à haute voix, mais seulement murmuré. L'incantation ne signifiait rien d'autre que : « *Du fond de son tombeau à R'lyeh, Cthulhu rêve et attend.* »

Seuls deux des prisonniers furent jugés suffisamment sains d'esprit pour être pendus ; les autres furent confiés à diverses institutions. Tous nièrent avoir pris part aux sacrifices rituels, alléguant que les meurtres avaient été commis par des créatures aux ailes noires qui avaient quitté leur ancestral lieu de réunion dans les bois maudits pour les rejoindre. Il fut toutefois impossible de leur soutirer une description cohérente de ces mystérieux alliés. Les informations recueillies par la police provenaient pour la plupart d'un métis immensément âgé nommé Castro, qui déclarait avoir vogué vers des ports étranges et s'être entretenu avec des prêtres immortels de la secte dans les montagnes de Chine.

Les bribes d'horribles légendes dont se souvenait le vieux Castro faisaient pâlir les spéculations des théosophes et soulignaient le caractère jeune et transitoire de l'humanité et de notre monde. Durant de lointains éons, d'autres Entités avaient régné sur la terre, qu'Elles avaient peuplé d'immenses cités. Selon les dires des Chinois sans âge que le marin avait rencontrés, les rochers cyclopéens qui parsèment certaines îles du Pacifique étaient leurs vestiges. Ces Entités avaient péri bien des millénaires avant l'avènement des hommes, mais certaines pratiques occultes permettraient de Les ramener à la vie lorsque les astres retrouveraient l'alignement propice dans le cycle de l'éternité. Elles-mêmes venaient des étoiles, et Leurs idoles Les avaient accompagnées dans Leur chute.

Ces Grands Anciens, avait expliqué Castro, n'étaient pas à proprement parler des êtres de chair et de sang. Ils possédaient un corps, comme l'attestait la statuette en pierre d'étoile, mais ce corps n'était pas constitué de matière. Quand les astres Leur étaient favorables, Ils pouvaient fendre l'espace et plonger de monde en monde ; dans le cas contraire, Ils s'éteignaient. Mais même s'ils avaient cessé de vivre, Ils n'étaient pas réellement morts pour autant et ne le seraient jamais. Ils gisaient au fond de leur tombeau de pierre au sein de la vaste R'lyeh, préservés par les sortilèges du puissant Cthulhu dans l'attente de Leur glorieuse résurrection, le jour où les astres et la terre seraient prêts pour Leur retour. Mais lorsque ce moment viendrait, seule une force extérieure pourrait libérer Leurs corps. Ces mêmes sortilèges qui Les conservaient intacts Les empêchaient également de prendre l'initiative. Ils en étaient réduits à attendre et à méditer, étendus dans l'obscurité pendant que s'écoulaient d'innombrables millions d'années. Ils n'ignoraient toutefois rien de ce qui se passait dans l'univers, car Ils communiquaient par la pensée. En ce moment même, Ils conversaient sans doute au fond de Leurs tombeaux. Quand du chaos infini avaient émergé les premiers hommes, les Grands Anciens s'étaient adressés aux plus réceptifs d'entre eux par le biais de leurs songes. Modeler les rêves des humains était pour Eux l'unique moyen de transmettre Leur langage à nos grossiers esprits de mammifères.

Ces premiers hommes, murmurait Castro, avaient dès lors voué un culte aux hautes idoles que leur avaient montrées les Grands Anciens ; des idoles polies par les vents stellaires, échouées sur terre bien des âges plus tôt. Ce culte ne mourrait jamais jusqu'à ce que les astres aient retrouvé leur place. Alors les prêtres clandestins libéreraient le grand Cthulhu de Son tombeau afin qu'Il ramène Ses sujets à la vie et reconquière Son empire sur le monde. Le jour de Son réveil serait aisé à déterminer, car il adviendrait quand l'humanité serait devenue pareille aux Grands Anciens : libre, sauvage, affranchie du bien et du mal, foulant au pied les lois et la morale, et plongée dans le tumulte euphorique et meurtrier d'une orgie sans fin. Les Anciens délivrés enseigneraient alors aux hommes de nouvelles façons de

hurler, d'exulter, de tuer et de jouir, et la planète entière flamboierait dans un holocauste d'extase libératrice. D'ici là, la secte devait, grâce aux rituels appropriés, perpétuer le souvenir de ces antiques arcanes et prédire leur retour prochain.

Aux premières heures de l'humanité, certains élus s'entretenaient en rêve avec les Anciens ensevelis, mais ces échanges avaient pris fin quand R'lyeh, l'immense cité aux monolithes et aux sépulcres de pierre, avait été engloutie par les flots. Les eaux des abysses, abritant le seul mystère primordial capable d'entraver la pensée, sonnèrent le glas de cette communication spectrale. Mais elle survécut dans les mémoires et, à en croire les grands prêtres, la cité remonterait quand les astres seraient propice. Puis vint le temps des noirs esprits de la terre, ces ombres putréfiées vomies par le sol qu'accompagnaient d'indistinctes rumeurs jaillies de grottes sous-marines oubliées. Mais Castro n'osa pas en parler davantage. Il s'interrompit brusquement après les avoir évoqués et refusa d'en dire plus, en dépit des trésors de persuasion et de ruse que déployèrent les inspecteurs. Curieusement, le vieux marin répugnait également à décrire la taille des Anciens. Quant à la secte, il estimait qu'elle avait pour origine le sauvage désert d'Arabie, là où Iram, la Cité des Piliers, rêve inviolée entre les dunes. Le culte n'avait aucun rapport avec la sorcellerie européenne et demeurait pratiquement inconnu en dehors de ses adeptes. Aucun grimoire n'y faisait jamais vraiment allusion, bien que les Chinois immortels aient suggéré qu'il existât dans le *Nécronomicon* de l'Arabe fou Abdul Alhazred des phrases équivoques destinées aux seuls initiés, au premier rang desquelles ces vers fort controversés :

*« N'est pas mort ce qui à jamais dort
Et au fil des âges peut mourir même la mort. »*

Legrasse, profondément ébranlé et plus que perplexe, avait en vain tenté de se renseigner sur la filiation historique de la secte. Manifestement, Castro n'avait pas menti au sujet de sa clandestinité. Le culte secret comme l'idole ayant confondu les experts de l'université Tulane, l'inspecteur s'était donc adressé aux plus éminents archéologues du pays lors de leur réunion annuelle, où l'attendaient le professeur Webb et son aventure groenlandaise.

L'importante correspondance que les membres du congrès échangèrent plus tard entre eux, et à laquelle j'ai pu avoir accès par la suite, démontre tout l'intérêt fébrile qu'avaient suscité chez ces historiens le récit de Legrasse et la statuette qui l'étayait, même si cela est à peine mentionné dans le compte-rendu officiel des débats publié par l'association. La prudence est de mise lorsque l'on est, comme ces hommes, régulièrement exposé aux pires impostures et charlataneries. Legrasse prêta quelque temps l'idole au professeur Webb, mais elle lui fut rendue à la mort de ce dernier et demeure depuis en sa possession. J'ai pu l'examiner il y a peu. C'est un objet proprement terrifiant, et indéniablement semblable à la sculpture onirique du jeune Wilcox.

L'enthousiasme de mon oncle pour l'artiste m'apparaissait désormais bien compréhensible. Compte tenu du savoir sur la secte qu'il avait hérité de Legrasse, j'imagine sans mal son émoi devant cet impressionnable jeune homme qui, non content d'avoir puisé *dans ses rêves* la même créature et les mêmes hiéroglyphes que ceux des fétiches de Louisiane et du Groenland, en avait également extrait rien moins que les trois mots exacts de la formule psalmodiée par les adorateurs du diable esquimaux et les sang-mêlé des marécages. Il était dès lors tout naturel que le professeur Angell ait entrepris sa méticuleuse étude. Je soupçonnai toutefois le jeune Wilcox d'avoir eu au préalable connaissance de la secte, et d'avoir inventé une série de songes propre à en entretenir et à en rehausser le mystère aux yeux de mon oncle. S'il est vrai que les comptes-rendus oniriques et les coupures de presse compilés par le professeur appuyaient les dires de Wilcox, mon intraitable rationalisme et l'in vraisemblance de toute cette histoire m'incitaient néanmoins à adopter la conclusion qui m'apparaissait la plus raisonnable. C'est pourquoi, après m'être replongé dans l'étude du manuscrit et avoir recoupé le récit de Legrasse avec les notes théosophiques et anthropologiques de mon oncle, je me rendis à Providence afin de rencontrer le sculpteur et de lui signifier combien je trouvais méprisable son attitude envers un homme d'un tel âge et d'une telle érudition.

Wilcox vivait toujours seul dans la pension « Fleur de lys », sur Thomas Street, une affreuse imitation victorienne de l'architecture bretonne du XVII^{ème} siècle qui, nichée entre les ravissantes demeures de style colonial bâties sur l'ancienne colline, exhibait sa criarde façade en stuc à l'ombre du plus beau clocher géorgien d'Amérique. Je le trouvai en plein travail dans son atelier et, au vu des œuvres éparpillées çà et là, ne pus m'empêcher de lui

reconnaître un génie authentique et puissant. Il accédera un jour, je le crois, au panthéon des grands artistes décadents, car il a modelé dans l'argile et sculptera un jour dans le marbre les mêmes cauchemars et fantasmagories qu'Arthur Machen sait évoquer en prose, et que Clark Ashton Smith incarne dans ses tableaux et poèmes.

Wilcox était un jeune homme brun et frêle, à l'apparence négligée. Sans quitter son siège, il tourna paresseusement la tête vers moi quand je frappai à sa porte et me demanda ce qui m'amenait. Son visage s'éclaira cependant à la mention de mon nom de famille. L'intérêt de mon oncle pour ses rêves étranges avait en effet piqué sa curiosité, d'autant plus que le professeur ne lui en avait jamais expliqué la raison. Je me gardai bien de le renseigner sur ce point, et m'efforçai au contraire, par de subtiles questions, de le pousser à se trahir. Quelques minutes de cet interrogatoire suffirent à me convaincre de son absolue sincérité. Il parlait de ses songes d'une telle manière que l'on ne pouvait se méprendre sur leur authenticité. Ces visions oniriques et l'empreinte qu'elles avaient laissées sur son inconscient avaient profondément influencé son art, et il me montra une statue malsaine dont les contours me firent presque trembler tant il émanait d'eux une puissante noirceur. Cette créature, qu'il n'avait jamais vue avant d'en trouver une représentation en bas-relief, au réveil dans son atelier, s'était imposée à lui et avait machinalement pris forme sous ses doigts. Il s'agissait, sans nul doute, de l'être titanesque qui l'avait obsédé lors de sa crise délirante. Je compris vite qu'en dehors de quelques notions divulguées par mon oncle au cours de leurs séances, il ignorait tout de la secte secrète. Je m'efforçai à nouveau de percer le mystère des perceptions nocturnes du jeune homme.

L'étrange poésie qu'il insufflait à la description de ses songes était telle que je crus contempler de mes propres yeux, et avec une effroyable précision, les blocs de pierre verdâtres et fangeux de la cité cyclopéenne – dont la géométrie, ajouta curieusement Wilcox, était totalement faussée – et percevoir avec effroi cet appel incessant et informulé qui montait des profondeurs : « *Cthulhu fhtagn* », « *Cthulhu fhtagn* ».

Ces mots, tout droit sortis du funeste rituel qui évoquait le demi-sommeil du défunt Cthulhu dans son caveau de pierre à R'lyeh, mébranlèrent fortement en dépit de mon pragmatisme convaincu. Il ne faisait aucun doute que Wilcox avait entendu parler de la secte par le passé, puis l'avait oubliée dans la masse de ses nombreuses lectures et de ses contemplations fantastiques. Bien plus tard ce souvenir, de par sa puissance évocatoire, avait retrouvé le chemin de son inconscient au moyen de ses rêves, du bas-relief et de l'abominable statue qui s'offrait à ma vue en ce moment même. En fin de compte, mon oncle avait été victime d'une supercherie involontaire. Sans prétendre pouvoir un jour apprécier ce jeune homme un brin grossier et affecté, j'étais désormais disposé à admettre à la fois son génie et son honnêteté. Je le saluai cordialement avant de prendre congé, et lui souhaitai tout le succès que son talent permet d'augurer.

Restait l'énigme du culte clandestin, qui me fascinait tant que j'ambitionnais d'acquérir quelque notoriété en publiant des recherches sur ses origines et ses affiliations. De passage à La Nouvelle-Orléans, je m'entretins avec Legrasse et d'autres policiers ayant participé à la rafle. J'examinai l'épouvantable idole et pus même interroger certains des prisonniers mulâtres encore en vie. Le vieux Castro, malheureusement, était mort quelques années plus tôt. Si elles ne faisaient que confirmer les écrits de mon oncle, ces informations obtenues de première main galvanisèrent mon enthousiasme. J'étais maintenant persuadé d'être sur la piste d'une très réelle, très secrète et très ancienne religion dont la découverte pourrait faire de moi un anthropologue reconnu. Fidèle à mes convictions matérialistes d'alors, *auxquelles j'aimerais encore adhérer aujourd'hui*, je repoussai avec un inexplicable mauvais esprit les concordances entre les coupures de presse et les rêves consignés par mon oncle.

Concernant la mort de ce dernier, je commençai à nourrir sur ses causes naturelles quelques soupçons, qui je le crains se sont avérés depuis. Il s'était écroulé sur les pavés d'une ruelle étroite et escarpée qui surplombait les quais grouillant d'étrangers du vieux port, après qu'un matelot noir l'eût accidentellement bousculé. Je n'oubliais ni les origines métissées ni les professions maritimes des séides arrêtés en Louisiane, et je n'eus guère été surpris d'apprendre l'existence au sein de ce culte de méthodes et de poisons secrets aussi barbares et aussi anciens que ses impénétrables rituels et croyances. Legrasse et ses hommes avaient, il est vrai, été épargnés ; mais on ne pouvait en dire autant d'un matelot norvégien qui avait été témoin de certains événements. Se pouvait-il que les recherches entreprises par mon oncle après les révélations du jeune sculpteur soient remontés jusqu'aux sinistres membres de la secte ? Je pense à présent que le professeur Angell est mort parce

qu'il en savait trop, ou qu'il était sur le point d'en savoir trop. L'avenir seul pourra dire si l'on me réserve le même sort, maintenant qu'à mon tour j'en sais beaucoup plus.

III. L'aberration surgie des flots

Si le Ciel daigne un jour m'accorder une faveur, ce serait d'abolir purement et simplement le hasard qui me fit poser les yeux sur ces pages funestes qui tapissaient le fond d'une étagère. Sans cela, elles me seraient restées inconnues, car elles provenaient d'un ancien numéro de la revue australienne *The Sydney Bulletin* daté du 18 avril 1925, qui avait même échappé à la vigilance de l'agence de dépêches chargée à cette même époque de recueillir la documentation pour les recherches de mon oncle.

J'avais alors presque entièrement abandonné mes investigations sur le « culte de Cthulhu », selon les termes du professeur Angell, et m'étais rendu à Paterson, dans le New Jersey, afin d'y rencontrer un chercheur de mes amis, conservateur du musée local et minéralogiste de renom. Un jour où j'examinais les œuvres de la réserve, sommairement entreposées le long des rayonnages d'une arrière-salle du musée, mon œil s'arrêta sur une étrange image illustrant l'une des vieilles revues étalées sous les roches précieuses. Il s'agissait du *Sydney Bulletin* mentionné plus haut, dont la présence ici s'expliquait par les nombreuses relations qu'entretenait mon ami de par le vaste monde. L'illustration, en fait une similigravure, représentait une repoussante statuette de pierre quasiment identique à celle que Legrasse avait découverte dans les marécages.

Je débarrassai sans attendre la page de son précieux contenu et dévorai avidement l'article en question, que je trouvai bien trop succinct à mon goût. Ce qu'il suggérait revêtait toutefois pour mes recherches en suspens une importance capitale, et je le découpai avec soin, bien décidé à reprendre sans plus tarder mes investigations. En voici la teneur :

MYSTERIEUSE EPAVE RETROUVEE EN MER

REMORQUAGE PAR LE VIGILANT D'UN NAVIRE EN
DETRESSE. UN SURVIVANT ET UN CADAVRE A SON BORD.
RECIT D'UN COMBAT DESEPERE ET DE MORTS EN
PLEINE MER. LE MARIN RESCAPE NE DIT PAS TOUT DE
SON ETRANGE AVENTURE. UNE CURIEUSE IDOLE
DECOUVERTE EN SA POSSESSION. UNE ENQUÊTE EST EN
COURS.

Le Vigilant, un cargo de la compagnie Morrison au départ de Valparaiso, a regagné ce matin son port d'attache de Darling Harbour en remorquant l'Alert, une vedette à vapeur endommagée et lourdement armée immatriculée à Dunedin, Nouvelle-Zélande, qui avait été repérée le 12 avril par 34°21' de latitude sud et 152°17' de longitude ouest, avec à son bord un vivant et un mort.

Le Vigilant quittait Valparaiso le 25 mars. Le 2 avril, une tempête d'une rare violence et des vagues colossales ont considérablement dérouté le navire au sud de sa trajectoire. C'est le 12 avril que l'épave a été repérée ; bien qu'en apparence abandonnée, on a découvert à son bord un survivant en proie au délire ainsi que le cadavre d'un homme manifestement décédé depuis plus d'une semaine. Le rescapé serrait contre lui une repoussante idole de pierre, haute d'une trentaine de centimètres environ et d'origine inconnue, dont la nature même continue de déconcerter les plus éminents spécialistes de l'université de Sydney, de la Royal Society et de l'Australian Museum. L'homme a déclaré l'avoir découverte à l'intérieur de la cabine du navire, nichée dans un petit coffret sculpté dépourvu d'ornements.

Après avoir repris ses esprits, le survivant, un certain Gustaf Johansen, a rapporté une stupéfiante histoire de piraterie et de sauvagerie en mer. Ce Norvégien à l'intelligence remarquable officiait en tant que premier lieutenant sur l'Emma, une goélette d'Auckland, partie le 20 février à destination de Callao avec à son bord onze hommes d'équipage.

D'après son récit, l'Emma, sensiblement ralentie et déviée loin au sud de son cap par la grande tempête du 1^{er} mars, croisa l'Alert et son inquiétant équipage de sauvages et de métis le 22 mars, par 49°51' de latitude sud et 128°34' de longitude ouest. Après le refus du capitaine Collins de faire demi-tour, comme l'avait sèchement ordonné l'Alert, l'étrange équipage ouvrit brutalement et sans sommation le feu sur la goélette à l'aide de sa prodigieuse batterie de canons en laiton. La riposte des hommes de l'Emma, si l'on en croit le survivant, ne se fit pas attendre. Malgré le naufrage imminent de la goélette dû aux dommages essuyés sous sa ligne de flottaison, ils parvinrent à approcher puis aborder le navire ennemi. S'engagea alors sur le pont un combat désespéré contre l'équipage sanguinaire en légère supériorité numérique, à l'issue duquel les marins victorieux de l'Emma se virent dans l'obligation d'abattre leurs adversaires jusqu'aux derniers, tant ceux-ci faisaient preuve d'une férocité aussi maladroite qu'abjecte.

Trois des hommes de la goélette périrent lors de l'assaut, parmi lesquels le capitaine Collins et le second Green. Les huit marins survivants, désormais sous les ordres du premier lieutenant Johansen, s'emparèrent alors de l'Alert et reprirent leur cap initial, afin de découvrir pour quelle raison on leur avait ordonné de virer de bord. Le lendemain, semble-t-il, ils arrivèrent en vue d'une petite île et y accostèrent, bien qu'aucune carte ne mentionne la moindre terre émergée dans ce secteur. Six des hommes y trouvèrent la mort ; Johansen se montre particulièrement réticent lorsqu'il s'agit d'évoquer cet épisode, et déclare seulement qu'ils seraient tombés dans quelque précipice. D'après son témoignage, son dernier compagnon et lui regagnèrent alors le vaisseau, qu'ils s'efforcèrent de manœuvrer jusqu'à ce que la tempête du 2 avril manque de les faire chavirer. Des dix jours qui ont précédé son sauvetage le 12 avril, l'homme n'a conservé que peu de souvenirs. Il ne parvient même pas à se rappeler la date du décès de William Briden, son compagnon d'infortune. Les causes de la mort de Briden restent indéterminées, même si tout porte à croire qu'il a succombé à une intense émotion ou à une lente hypothermie. Les communiqués reçus par télégramme depuis Dunedin rapportent que l'Alert était un navire marchand bien connu dans l'archipel, où il traînait le long du front de mer une bien sinistre réputation. Il appartenait à une étrange congrégation de métis dont les fréquents rassemblements et les excursions nocturnes dans les bois n'avaient pas manqué d'attirer l'attention ; l'Alert avait levé l'ancre en toute hâte juste après la tempête et les secousses sismiques du 1^{er} mars.

Notre correspondant à Auckland souligne à l'inverse l'excellente réputation de l'Emma et de son équipage, et décrit Johansen comme un homme honnête et respectable. A compter de demain, une enquête commissionnée par l'Amirauté se penchera sur l'affaire. Espérons qu'elle saura inciter Johansen à parler plus librement qu'il ne l'a fait jusqu'à présent.

Il n'y avait rien de plus, sinon la similigravure de l'infemale effigie ; mais quel enchaînement d'idées cela fit naître dans mon esprit ! Je venais de découvrir une véritable mine d'informations nouvelles sur le « culte de Cthulhu », et la preuve que cette secte poursuivait d'étranges desseins aussi bien en mer que sur terre. Sinon, pour quelle raison l'équipage métis du navire abritant l'ignoble idole avait-il ordonné à l'*Emma* de faire demi-tour ? Quelle était donc cette île inconnue sur laquelle six des marins de la goélette avaient trouvé la mort, et que le premier lieutenant Johansen répugnait tant à évoquer ? Les investigations du tribunal maritime avaient-elles abouti ? Et que savait-on de la secte néfaste qui sévissait à Dunedin ? Mais le plus prodigieux de tout cela, que fallait-il penser du lien surnaturel et profond qui unissait toutes ces dates, et qui à n'en pas douter conférait un sens caché, indéniable et pernicieux aux différents événements scrupuleusement consignés par mon oncle ?

Le 1^{er} mars – ou le 28 février selon la ligne de changement de date – se déchaînaient une tempête et un tremblement de terre. Le jour même, l'*Alert* et son équipage corrompu quittaient précipitamment Dunedin comme s'ils répondaient à une mystérieuse et impérieuse convocation, tandis qu'à l'autre bout de la planète des poètes et des artistes se mettaient à rêver d'une mystérieuse et cyclopéenne cité engloutie, et qu'un jeune sculpteur façonnait dans son sommeil une représentation du terrifiant Cthulhu. Le 23 mars, les survivants de l'*Emma* touchaient le rivage d'une île inconnue où six d'entre eux devaient perdre la vie. A cette même date, les songes des sujets les plus réceptifs gagnaient en précision et en horreur en figurant un monstre gigantesque qui les poursuivait impitoyablement. Presque en même temps, un architecte perdait la raison et le jeune Wilcox sombrait dans une terrible crise de délire ! Et que dire de la tempête du 2 avril – date à laquelle prirent fin les rêves de la cité sous-marine, tandis que le sculpteur sortait indemne de son étrange fièvre ? Que penser de tout cela ? Que penser également des allusions du vieux Castro à ces Anciens engloutis descendus des étoiles, à leur règne imminent, à leurs fidèles adorateurs et à *leur emprise sur les rêves* ? Je me sentais tituber à l'orée d'un abîme d'horreurs cosmiques où l'homme n'avait pas sa place. Si c'était bien le cas, elles ne devaient affecter que l'esprit, car les événements du 2 avril avaient d'une manière ou d'une autre mis fin à la menace indicible qui avaient entrepris d'assiéger l'âme humaine.

Ce soir-là, après une harassante journée de préparatifs et d'envoi de câblogrammes, je fis mes adieux à mon hôte et sautai dans un train pour San Francisco. Moins d'un mois plus tard, j'arrivais à Dunedin où, à mon grand regret, on ne savait presque rien des inquiétants adeptes de la secte secrète qui jadis écumaient les vieilles tavernes du port. Les quais regorgeaient de canailles en tout genre et ceux-ci n'avaient pas marqué les mémoires. De vagues rumeurs faisaient cependant état d'une excursion dans les terres qu'avaient un jour effectué ces sang-mêlé. On se rappelait des battements de tambour et des flammes rouges qui avaient peuplé la nuit depuis les collines lointaines. A Auckland, j'appris que *les cheveux blonds de Johansen avaient viré au blanc* à son retour d'un interrogatoire de pure forme à Sydney, et qu'il avait vendu sa maisonnette de West Street avant de rentrer en Norvège avec sa femme. Quant à son incroyable aventure, ses amis n'en savaient pas plus que ce qu'il avait raconté aux agents de l'Amirauté. Tout ce qu'ils pouvaient me donner, c'était son adresse à Oslo.

Je partis ensuite pour Sydney afin de m'entretenir avec plusieurs marins et membres du tribunal de l'Amirauté, sans résultat. Depuis le quai circulaire qui longe la baie de Sydney, je pus observer l'*Alert* désormais reconverti en navire de commerce, mais son impénétrable carcasse ne m'apprit rien. L'effigie accroupie à la gueule de pieuvre, au corps de dragon, aux ailes squameuses et au piédestal orné de hiéroglyphes avait rejoint la collection du musée de Hyde Park, où je pus l'étudier à mon aise et la trouver bien malgré moi d'un exquis raffinement dans sa dépravation, et empreinte du même mystère, de la même éternité et de la même inhumaine étrangeté que m'inspirait le spécimen de Legrasse. Son existence seule, m'avoua le conservateur, médusait les géologues, pour qui cette roche n'était pas de notre monde. Je me remémorai alors en frissonnant les confidences de Castro au sujet des Anciens : « Ils venaient des étoiles, et Leurs idoles Les avaient accompagnés dans leur chute. »

En proie à un bouleversement mental d'une ampleur sans précédent, je résolus de me rendre à Oslo pour rencontrer le premier lieutenant Johansen. J'embarquai pour Londres, où m'attendait un navire en partance pour la capitale norvégienne. Par une journée d'automne, je débarquai sur les quais bien tenus du quartier d'Ekeberg. J'appris que Johansen habitait dans la vieille ville du roi Harald Hardrada, qui avait fièrement conservé le nom d'Oslo quand le

reste de la cité avait hypocritement adopté celui de « Christiana ». J'effectuai le bref trajet en taxi et me retrouvai bientôt, le cœur battant à tout rompre, à frapper à la porte d'une bâtisse ancienne et propre dont la façade était recouverte de crépi. Une femme vêtue de noir et au visage triste vint m'ouvrir, et j'éprouvai une vive déception quand elle m'annonça dans un anglais hésitant que Gustaf Johansen n'était plus de ce monde.

Il n'avait pas survécu bien longtemps à son retour sur la terre ferme, me confia son épouse, en ajoutant que les événements de 1925 l'avaient brisé. Il ne lui avait rien dit de plus à leur sujet que lors de sa déposition, mais lui avait laissé un long manuscrit – un simple « rapport technique », à l'en croire – bien entendu rédigé en anglais afin de préserver sa veuve de la dangereuse tentation de le lire. Alors qu'il marchait dans une ruelle étroite des docks de Göteborg, il avait reçu sur la tête un ballot de vieux papiers jeté par la fenêtre d'un grenier qui l'avait assommé. Deux matelots indiens étaient accourus pour l'aider à se relever, mais Johansen avait rendu l'âme avant l'arrivée de l'ambulance. Les médecins, ne pouvant déterminer la cause de sa mort, l'avaient imputée à une faiblesse cardiaque et une complexion affaiblie. Quand j'entendis ceci, je sentis croître dans le tréfonds de mon être une épouvante noire qui ne me quittera qu'au moment de ma propre mort, fût-elle « accidentelle » ou d'une autre nature. Une fois que j'eus persuadé la veuve de me confier le manuscrit en raison de mes liens avec le « rapport technique » de son époux, j'emportai le document et en entamai la lecture dans le navire qui me ramenait à Londres.

C'était un texte simple et décousu, le journal de bord quelque peu laborieux d'un matelot bien décidé à retranscrire jour après jour les événements de son épouvantable et dernière traversée. Son style approximatif et parfois nébuleux m'empêche de le reproduire ici *in extenso*, mais il me suffira d'en extraire l'essentiel pour communiquer cet effroi qui me rendit insupportable le bruit des vagues contre la coque, à tel point que je dus me boucher les oreilles avec du coton.

Johansen, Dieu merci, ne savait pas tout, même s'il avait contemplé la cité et la créature ; pour ma part, je ne pourrai plus jamais dormir sereinement maintenant que je sais quelles horreurs hantent sans relâche les coulisses de la vie, dans l'espace comme dans le temps, et quelles entités blasphématoires venues des astres immémoriaux rêvent au fond des océans, idolâtrées par une secte de cauchemar prête à tout pour les relâcher sur le monde à la faveur du prochain séisme qui fera émerger leur monstrueuse cité de pierre à la surface.

Le périple de Johansen avait débuté conformément à sa déposition auprès des agents de l'Amirauté. L'*Emma* avait quitté le port d'Auckland, les cales vides, le 20 février, et avait été la proie des terribles déferlantes engendrées par le tremblement de terre – celui-là même qui devait tirer des profondeurs marines les visions d'horreur qui avaient peuplé les rêves des hommes à cette époque. Une fois la tempête passée, la goélette avait cinglé à bonne allure jusqu'au 22 mars, jour de son affrontement avec l'*Alert*. Je perçus toute la tristesse du premier lieutenant au moment d'évoquer le bombardement et le naufrage de son navire. Quant aux démons basanés qui manœuvraient l'*Alert*, il en faisait une description proprement terrifiante. Une telle ignominie se dégageait d'eux que les mettre en pièces paraissait un devoir moral, et Johansen faisait preuve dans son manuscrit d'une ingénue perplexité devant l'inculpation de cruauté que les agents de l'Amirauté avaient porté contre lui et ses défunts compagnons. Poussés par la curiosité, Johansen et ses hommes avaient poursuivi leur route à bord de l'*Alert*. Ils avaient bientôt aperçu une grande colonne de pierre qui semblait jaillir des flots. Par 47°9' de latitude sud et 126°43' de longitude ouest, ils étaient arrivés en vue d'une côte boueuse abritant, sous la vase et les algues, l'architecture cyclopéenne du lieu qui concentrait toutes les peurs de cette terre : R'lyeh, la cauchemardesque cité-nécropole, bâtie d'innombrables millénaires plus tôt par ces ombres immenses et répugnantes déversées sur notre monde par de noires étoiles. C'était là que gisaient le grand Cthulhu et ses nuées ; après d'incalculables cycles de vie passés au fond de leurs caveaux poisseux et verdâtres, ils répandaient enfin les pensées qui emplissaient d'épouvante les songes des hommes les plus réceptifs et ordonnaient impérieusement à leurs fidèles de partir en pèlerinage pour les délivrer et restaurer leur pouvoir. Tout cela, Johansen l'ignorait, mais Dieu sait qu'il n'allait pas tarder à en voir suffisamment !

Je présume que seul le sommet de la cité, à savoir cette hideuse citadelle au monolithe triomphant dans laquelle se terrait le grand Cthulhu, avait dû émerger au-dessus des flots. Quand je pense à l'immensité du territoire tapi sous la surface de l'océan, j'ai presque envie de me tuer sur-le-champ. Johansen et ses hommes furent frappés de stupeur devant la majesté cosmique de cette ruisselante Babylone peuplée de démons, et ils pressentirent sans doute qu'ils avaient affaire à quelque chose d'étranger à ce monde, quelque chose qu'aucune

planète normale n'aurait pu engendrer. L'effroi provoqué par les proportions incroyables des blocs de pierre verdâtres, la taille délirante du grand monolithe sculpté ou la stupéfiante parenté des statues colossales et des bas-reliefs avec l'idole étrange découverte dans le coffret sur l'*Alert* transparaissait de façon poignante à chaque ligne de la description horrifiée du premier lieutenant.

Bien qu'ignorant tout du futurisme, Johansen s'en approchait beaucoup lorsqu'il dépeignait la cité. Plutôt que de décrire fidèlement chaque construction ou chaque édifice, il s'attardait sur les impressions générales suscitées par les angles prodigieux et les surfaces de pierre – des surfaces d'une telle démesure qu'aucune créature terrestre ne saurait les occuper, et recouvertes d'images et de hiéroglyphes aussi repoussants que sacrilèges. Le passage sur les *angles* m'intriguait par ailleurs, tant il me rappelait une remarque du jeune Wilcox au sujet de ses rêves. D'après lui, la *géométrie* du paysage onirique qui l'entourait était aberrante, non-euclidienne ; elle évoquait de manière odieuse d'autres dimensions et d'autres sphères d'existence. Et voilà qu'un marin sans éducation ressentait la même chose en contemplant ce paysage terrifiant à l'état de veille.

Johansen et ses hommes débarquèrent sur la grève en pente et boueuse de cette monstrueuse acropole, et gravirent prudemment ses blocs de pierre titanesque et poisseux formant comme un escalier qui n'était pas destiné aux humains. Les rayons du soleil étaient polarisés par les miasmes délétères qu'exsudait cette aberration sous-marine, tandis qu'une menace indistincte mêlée d'appréhension sournoise semblait tapie au fond de ces angles démentiels creusés dans la roche qui, convexes au premier coup d'œil, devenaient concaves au second.

A peine avaient-ils posé le pied sur la pierre fangeuse envahie d'algues qu'une chape de terreur s'était abattue sur les explorateurs. Chacun d'eux aurait fui s'il n'avait craint le mépris de ses camarades, et ce fut sans grand enthousiasme – et sans succès – qu'ils inspectèrent les environs à la recherche de quelque souvenir à emporter.

Ce fut le Portugais Rodriguez qui parvint le premier au pied du monolithe, d'où il hurla aux autres ce qu'il venait de découvrir. Le reste de la troupe le rejoignit, et tous contemplèrent bientôt avec perplexité une immense porte ornée du bas-relief désormais familier de la pieuvre-dragon. On eût dit, précisait Johansen, l'entrée d'une gigantesque étable ; et tous les hommes présents devinèrent qu'il s'agissait d'une porte à la vue du linteau, du seuil et du chambranle ouvragés qui encadraient le vaste panneau, quand bien même ils ne pouvaient déterminer si elle était posée à plat sur le sol comme une trappe ou bien de biais comme ces vantaux d'accès au cellier que l'on trouve dans certains jardins. Wilcox l'avait bien dit : la géométrie de cet endroit était totalement faussée. On ne pouvait y affirmer que le sol et la mer étaient bien à l'horizontale, de sorte que la position relative de tout le reste adoptait une irréaliste variabilité.

Briden tenta de déplacer la dalle à plusieurs reprises, sans y parvenir. Puis Donovan entreprit d'en palper les contours en appuyant partout de façon méthodique. Il escalada interminablement le grotesque bas-relief sculpté dans le battant – quoique le terme « escalader » ne s'applique sans doute pas à une surface horizontale – et tous s'émerveillèrent de l'existence d'une porte aussi vaste au sein de notre univers. Puis, presque imperceptiblement, le linteau gigantesque se mit à basculer vers l'intérieur, et les hommes comprirent alors qu'il tenait en équilibre.

Donovan se laissa glisser ou plutôt se propulsa le long du chambranle pour retrouver ses compagnons, et tous contemplèrent l'explicable affaissement de la monumentale porte ouvragée. Dans cette fantasmagorie de déformations prismatiques, elle semblait se mouvoir selon une diagonale impossible qui allait à l'encontre aussi bien des lois de la perspective que de celles de la physique.

Le battant s'ouvrait sur des ténèbres presque palpables. Et de fait, cette obscurité semblait dotée d'une *qualité positive*, car elle assombrissait certaines parois intérieures pourtant exposées à la lumière, et elle jaillit de sa geôle millénaire en une bouffée de fumée noire qui obscurcit le soleil avant de s'éloigner à tire d'ailes membraneuses dans un coin de ciel rétréci et déformé. L'odeur qui s'éleva des profondeurs du gouffre descellé était intolérable. Après un moment de stupeur muette, Hawkins, qui avait l'ouïe fine, crut entendre un affreux clapotis résonner dans les profondeurs. Tous tendirent l'oreille, et tous la tendaient encore lorsque cela leur apparut, hissant péniblement son corps écumeux jusqu'au sommet de la fosse, ou cela comprima son immense et gélatineuse masse verte à travers la porte noire pour sortir dans l'atmosphère viciée de cette cité aux délires vénéneux.

L'écriture du pauvre Johansen se faisait tremblante au moment d'aborder cet épisode. Sur les six hommes qui ne regagnèrent jamais le navire, il pensait que deux étaient morts terrassés par la peur en cet instant maudit. Quant à la chose, elle ne peut être décrite – aucun mot d'aucune langue ne saurait exprimer cette déraison abyssale, ancestrale et hurlante. C'était la négation absolue des lois de la matière et de l'énergie, un affront insensé à l'ordre cosmique. Une montagne s'ébranlait et avançait en titubant. Seigneur ! Comment s'étonner alors qu'à l'autre bout de la terre, en ce même instant, un célèbre architecte ait sombré dans la folie et que le pauvre Wilcox ait été en proie au délire et à la fièvre ? Tous deux avaient été victimes des répercussions télépathiques de cette catastrophe. La chose des idoles, le rejeton vert et visqueux des étoiles, s'était éveillée pour revendiquer la place qui était la sienne. Les astres étaient propices, et un groupe de marins innocents venait de parachever par accident ce qu'une secte sans âge n'avait su accomplir volontairement. Après des décilliards d'années d'attente, le grand Cthulhu était libre à nouveau et sa voracité ne connaîtrait pas d'égale. Trois hommes, Donovan, Guerrero et Angstrom, furent fauchés par ses griffes spongieuses avant même de penser à s'enfuir. J'espère qu'ils sont en paix, à présent, si tant est que la paix existe dans notre univers. Au cours de la débâcle qui vit les trois marins restant dévaler frénétiquement en direction du bateau l'infinie perspective rocailleuse tapissée de mousse verte, Parker trébucha. Johansen soutenait qu'il fut englouti par un angle de construction impossible, un angle aigu qui se comportait en angle obtus. Pour finir, seuls Briden et Johansen atteignirent le canot, et ramèrent avec l'énergie du désespoir vers l'*Alert*, tandis que l'abomination titanesque se vautrait au bas des poisseux degrés de pierre et chancelait, hésitante, au bord de l'eau.

Le premier lieutenant ayant pris soin de garder la chaudière sous pression avant de toucher terre, quelques allers-retours paniqués entre la barre et la salle des machines suffirent à mettre l'*Alert* en branle. Le navire fendit lentement les flots funestes, laissant derrière lui les atrocités difformes de cet indicible enfer, tandis que sur la grève de cet ossuaire étranger à notre monde, la chose démesurée tombée des étoiles écumait et grondait tel Polyphème maudissant le navire en fuite d'Ulysse. Mais le grand Cthulhu, plus téméraire que le cyclope des légendes, s'enfonça pesamment dans l'eau et se mit à pourchasser le navire, soulevant dans sa fureur cosmique d'immenses vagues. Briden, qui avait eu le malheur de se retourner, avait soudain éclaté d'un rire strident. Le pauvre avait perdu la raison, et ce rire terrible allait l'accompagner jusqu'à sa mort dans la cabine, une nuit que Johansen errait sur le pont, en proie au délire.

Mais le premier lieutenant n'avait pas encore baissé les bras. Convaincu que le monstre rattraperait sûrement l'*Alert* tant que le bateau ne serait pas à pleine vapeur, il misa le tout pour le tout. Poussant les moteurs à plein régime, il regagna le pont à la vitesse de l'éclair et renversa la barre. Cette manœuvre creusa dans l'eau malsaine un large tourbillon spumeux, et à mesure que la colonne de vapeur montait dans le ciel, le courageux Norvégien précipita son vaisseau droit sur son poursuivant, dont l'immense masse gélatineuse s'élevait par-dessus l'écume souillée telle la proue d'un galion démonique. L'horrible face de poulpe aux tentacules grouillants atteignait presque le beaupré du robuste navire, mais Johansen maintint inexorablement son cap. Il s'ensuivit une explosion semblable à l'éclatement d'une vessie, un chuintement humide comme si l'on avait fendu la panse d'un poisson-lune, un remugle pareil aux relents de mille tombeaux profanés ainsi qu'un bruit que le rédacteur ne pouvait exprimer par écrit. L'espace d'un instant, une brume verte, âcre et aveuglante s'abattit sur le navire, avant de refluer derrière le bateau en un bouillonnement sinistre au sein duquel – que Dieu nous garde ! – la substance dispersée de cette engeance cosmique se reconfigurait atrocement. Le monstre avait presque retrouvé sa forme originelle quand l'*Alert*, gagnant de la vitesse, parvint à le distancer définitivement.

C'était tout. Après cela, Johansen ne fut plus capable de rien, hormis contempler d'un air sombre l'idole trouvée dans la cabine et rassembler quelques vivres afin d'assurer sa survie et celle de l'aliéné ricanant qui l'accompagnait. Il ne toucha plus à la barre après son intrépide échappée, comme si ce dernier combat l'avait privé d'une partie de son âme. Puis vint la tempête du 2 avril, et les ténèbres qui le guettaient obscurcirent enfin sa conscience. Seules des sensations éparses lui restaient de cette période : une aspiration spectrale dans des puits liquides d'infini, une course vertigineuse à dos de comète dans le tourbillon d'univers chancelants ou encore des plongées hystériques de l'abîme jusqu'à la lune et de la lune jusqu'à l'abîme, et tout ceci bercé par les chœurs caquetants d'anciens dieux pervers et hilares, et les ricanements des démons du Tartare aux ailes vertes de chiroptères.

A ce rêve fiévreux succéda son sauvetage par le *Vigilant*, puis le tribunal maritime, les rues de Dunedin et le long voyage de retour en Norvège, dans son ancienne demeure près du quartier d'Ekeberg. Il ne pouvait dire la vérité, sous peine de passer pour un fou. C'est pourquoi il lui avait fallu écrire tout ce qu'il savait avant que la mort l'emporte, tout en épargnant son épouse. Il espérait simplement que la faucheuse ravirait ses souvenirs en même temps que sa vie.

Ainsi s'achevait le journal de Johansen, que je dépose aujourd'hui dans le coffret métallique aux côtés du bas-relief et des écrits du professeur Angell. Quant au présent compte-rendu, il suivra bientôt le même chemin si je veux conserver la raison. J'espère seulement que personne ne fera jamais les mêmes rapprochements que moi, ni n'aboutira à la même ignoble conclusion. J'ai entrevu les noires horreurs qui peuplent notre univers, et désormais, le ciel du printemps comme les fleurs de l'été porteront à mes yeux leur souillure. Mais je ne crois pas qu'il me reste longtemps à vivre. On me réserve probablement le même sort qu'au professeur Angell et qu'au malheureux Johansen. J'en sais beaucoup trop, et le culte n'est pas mort.

Cthulhu non plus, je le crains. Sans doute a-t-il regagné le gouffre de pierre qui l'abritait déjà du temps où le soleil était jeune. R'lyeh la maudite a une fois encore sombré sous les flots, car elle avait disparu quand le *Vigilant* s'était rendu sur les lieux peu après la tempête d'avril ; mais ses fidèles continuent de mugir, de danser et d'immoler leurs victimes dans les recoins secrets de la terre, autour de monolithes coiffés de noires idoles. Il a certainement coulé avec sa nécropole jusque dans son insondable abîme, sans quoi le monde entier retentirait déjà des cris apeurés d'une humanité démente. Qui sait comment tout cela finira ? Ce qui a surgi peut disparaître, et ce qui a disparu peut surgir de nouveau. Dans les profondeurs de l'océan attend et rêve une abomination sans nom, et le déclin se répand sur les chancelantes cités des hommes. Un jour viendra où... mais je ne peux pas, je ne dois pas y penser ! Si, comme je le crains, je devais ne pas survivre à ce manuscrit, j'implore mes exécuteurs testamentaires de privilégier la prudence plutôt que l'audace, et de faire en sorte qu'aucun œil ne puisse jamais parcourir ces lignes.

L'APPEL DE CTHULHU

Howard-Phillips LOVECRAFT
(1890-1937)

(Ecrit par H.P. Lovecraft durant l'été 1926, et publiée pour la toute première fois dans la revue « Weir Tales » (Vol. 11, N° 2, P. 159-178, 287) en février 1928, l'histoire « The Call of Cthulhu » est tombée dans le domaine public le 1^{er} janvier 2008.

La traduction française qui suit est la version mise au point par Simone Lamblin, en se basant sur celle de Jacques Papy)

(Trouvé dans les papiers du défunt Francis Wayland Thurston, de Boston)

« On peut concevoir la survivance de forces ou d'êtres semblables..., la survivance d'une époque infiniment lointaine où... la conscience se manifestait sous des formes qui se sont depuis longtemps retirées de la surface du globe devant le flot montant du genre humain..., formes dont seules la poésie et la légende ont conservé un souvenir fugace pour en faire des dieux, des monstres, et des créatures mythiques de toute espèce... »

– Algernon BLACKWOOD

I. L'horreur d'argile

Ce qui est, à mon sens, pure miséricorde en ce monde, c'est l'incapacité de l'esprit humain à mettre en corrélation tout ce qu'il renferme. Nous vivons sur une île de placide ignorance, au sein des noirs océans de l'infini, et nous n'avons pas été destinés à de longs voyages. Les sciences, dont chacune tend dans une direction particulière, ne nous ont pas fait trop de mal jusqu'à présent ; mais un jour viendra où la synthèse de ces connaissances dissociées nous ouvrira des perspectives terrifiantes sur la réalité et la place effroyable que nous y occupons : alors cette révélation nous rendra fous, à moins que nous ne fuyions cette clarté funeste pour nous réfugier dans la paix et la sécurité d'un nouvel âge de ténèbres.

Certains théosophes ont deviné la majestueuse ampleur du cycle cosmique dont notre globe et notre race ne sont que de fugitifs incidents. Ils ont mentionné d'étranges survivances en des termes qui glaceraient le sang s'ils n'étaient masqués par un optimisme béat. Mais ce n'est pas à eux que je dois cette vision rapide des éons interdits qui me fait frissonner lorsque j'y pense, et ébranle ma raison lorsque j'en rêve. Comme tous les aperçus d'une redoutable vérité, elle résulte du rapprochement d'éléments séparés : en l'occurrence, un ancien article de journal et les notes d'un savant disparu. J'espère que personne ne parachèvera cette synthèse ; en ce qui me concerne, s'il m'est donné de continuer à vivre, je n'ajouterai jamais volontairement un seul anneau à la hideuse chaîne. Je crois d'ailleurs que le savant, lui aussi, avait l'intention de garder le silence sur ce qu'il connaissait, et qu'il eût détruit ses documents s'il n'avait pas succombé à une mort subite.

Mon rôle dans cette affaire commence au cours de l'hiver 1926-1927, avec le décès de mon grand-oncle George Gammell Angell, professeur honoraire de langues sémitiques à l'université Brown, Providence, Rhode Island. Le professeur Angell faisait autorité en matière d'inscriptions anciennes, et les conservateurs des plus grands musées avaient eu fréquemment recours à lui : c'est pourquoi plusieurs personnes doivent se rappeler sa mort, survenue à l'âge de quatre-vingt-douze ans. Elle suscita un vif intérêt local, car on ne put en déterminer la cause. Au dire des témoins, le vieillard, qui venait de débarquer du bateau de Newport, s'était brusquement affaissé après avoir été bousculé par un matelot nègre : ce dernier sortait de l'une des curieuses et sombres impasses situées sur le flanc de coteau abrupt qui constitue un raccourci pour aller du port à Williams Street où résidait le défunt. Les médecins,

incapables de découvrir le moindre désordre organique, conclurent, après une discussion assez embarrassée, que le décès était dû à une lésion indiscernable du cœur déterminée par l'ascension rapide d'une pente trop raide pour un nonagénaire. A cette époque, je ne vis aucune raison de ne pas accepter ce diagnostic ; aujourd'hui je fais plus que le mettre en doute.

En tant qu'héritier et exécuteur testamentaire de mon grand-oncle, veuf sans enfant, j'entrepris d'examiner à fond tous ses papiers. Dans cette intention je transportai chez moi, à Boston, tous ses dossiers et ses boîtes de rangement. La majeure partie des documents sera publiée plus tard par la Société Américaine d'Archéologie, mais l'une des boîtes me parut extrêmement bizarre et je me sentis fort peu enclin à la montrer à d'autres yeux que les miens. Tout d'abord je ne pus l'ouvrir, car la clé n'était pas dans la serrure ; puis je la découvris à l'anneau que le professeur portait toujours dans sa poche. Néanmoins, le couvercle une fois soulevé, je me trouvai devant un obstacle beaucoup plus grand. En effet, que pouvaient bien signifier cet étrange bas-relief, ces notes décousues et ces vieilles coupures de journaux ? Mon oncle, au cours de ses dernières années, aurait-il ajouté foi aux impostures les plus flagrantes ? Je résolus sur-le-champ de rechercher l'excentrique sculpteur qui avait déterminé cette perturbation apparente dans l'esprit du savant.

Le bas-relief, grossier rectangle de quarante centimètres carrés et de deux centimètres d'épaisseur, était nettement moderne. Néanmoins, ses dessins n'avaient rien de moderne dans leur atmosphère ni dans les idées qu'ils suggéraient. En effet, si nombreuses, si extravagantes que soient les fantaisies du cubisme et du futurisme, elles reproduisent très rarement la régularité de l'écriture préhistorique ; or, la majeure partie de ces dessins constituait certainement une écriture mystérieuse. Malgré ma connaissance des papiers et des collections de mon oncle, ma mémoire ne put l'identifier ni me permettre de la rattacher à aucun dialecte.

Au-dessus de ces hiéroglyphes se dressait une figure d'une facture si impressionniste que l'on ne pouvait comprendre clairement ce qu'elle représentait. C'était une espèce de monstre, ou de symbole de monstre, que seule une imagination morbide avait pu concevoir. Je ne trahirai certainement pas l'inspiration du sculpteur en disant que son œuvre évoquait tout à la fois une pieuvre, un dragon et une caricature humaine. Une tête pulpeuse entourée de tentacules surmontait un corps écailleux et grotesque muni d'ailes rudimentaires ; mais c'était le *contour général* de cette effigie qui la rendait particulièrement effroyable. Derrière la figure, l'artiste avait ébauché un fond d'architecture cyclopéenne.

Les notes accompagnant ce curieux objet étaient de la main du professeur Angell et ne prétendaient point à un style littéraire ; l'écriture était d'une date récente. Le document principal portait le titre suivant : LE CULTE DE CTHULHU, soigneusement tracé en caractères d'imprimerie pour éviter toute erreur dans la lecture d'un mot aussi peu connu. Ce manuscrit comprenait deux parties ; la première avait comme en-tête : « 1925. Rêve et ouvrage onirique de H. A. Wilcox, 7, Thomas Street, Providence », et la deuxième : « Récit de l'inspecteur John R. Legrasse, 121 Bienville Street, La Nouvelle-Orléans, congrès de la S.A.A. 1908. Notes jointes et compte-rendu du professeur Webb. » Les autres documents étaient des notes hâtives sur divers sujets : relations des rêves étranges de différentes personnes ; citations de livres et de revues de théosophie (entre autres *Atlantis et la Lémuria perdue*, de W. Scott-Elliott) ; commentaires sur la survivance de société et de cultes secrets, avec références à certains passages de traités de mythologie et d'anthropologie tels que *Le Rameau d'or*, de Frazer, et *Le Culte des sorcières en Europe occidentale*, de Miss Murray. Les coupures de journaux traitaient surtout de cas individuels d'aliénation mentale et de crises de démence collective au printemps de 1925.

La première partie du manuscrit principal racontait une histoire très étrange. Il semble que, le 1^{er} mars 1925, un jeune homme mince et brun, en proie à une violente agitation, ait rendu visite au professeur Angell pour lui présenter le singulier bas-relief d'argile, alors encore frais et humide. Sa carte portait le nom de Henry Anthony Wilcox ; mon oncle avait reconnu en lui le fils cadet d'une très bonne famille, qui étudiait depuis quelque temps la sculpture à l'École des Beaux-Arts de Rhode Island, et vivait seul à l'hôtel « Fleur de lys », tout près de cette institution. Wilcox, doué d'un génie précoce mais fort excentrique, avait, dès son enfance, attiré l'attention sur lui en raison des histoires et des rêves étranges qu'il se plaisait à raconter. Lui-même se qualifiait d'« hypersensitif psychique » ; les esprits rassis de la vieille cité commerciale le traitaient beaucoup plus simplement de « drôle de corps ». Peu à peu, il s'était retiré du milieu bourgeois de ses parents, et avait fini par ne plus être connu que d'un petit

groupe d'esthètes. L'Association Artistique de Providence, désireuse de garder son conservatisme intact, lui avait fermé ses portes.

Au cours de cette visite, disait le manuscrit du professeur, le sculpteur avait de but en blanc demandé à son hôte de l'aider de ses lumières pour identifier les hiéroglyphes du bas-relief. Il s'exprimait d'un ton pompeux qui suggérait beaucoup d'affectation et aliénait toute sympathie ; en conséquence, mon oncle lui répondit sèchement que la fraîcheur de cette tablette d'argile semblait exclure qu'elle eût aucun rapport avec l'archéologie. La réponse du jeune Wilcox impressionna le vieux savant à un point tel qu'il se la rappela et la transcrivit mot pour mot. Elle est empreinte de cette emphase poétique qui caractérisait sa conversation et toute sa personne, comme je le constatai par la suite.

« En vérité, dit-il, ce bas-relief est neuf, car je l'ai fait moi-même la nuit dernière dans douze cités différentes ; et les rêves sont beaucoup plus anciens que Tyr la méditative, le Sphinx contemplatif, ou Babylone aux mille jardins. »

Après quoi, il entama le récit décousu qui éveilla un souvenir endormi dans la mémoire de mon oncle et suscita en lui un fébrile intérêt. La nuit précédente, il y avait eu un léger tremblement de terre, le plus important en Nouvelle-Angleterre depuis des années, qui avait fortement affecté l'imagination de Wilcox. Au cours de son sommeil, il avait vu en rêve, pour la première fois de sa vie, des cités cyclopéennes faites de blocs et de monolithes gigantesques enduits d'un limon verdâtre, d'où s'exhalait une secrète horreur. Les murs et les colonnes étaient couverts d'hiéroglyphes, et le jeune homme avait entendu retentir sous terre une voix qui n'était pas une voix mais plutôt une sensation confuse que seule l'imagination pouvait transformer en son, et qu'il essaya de rendre par cet assemblage de lettres quasi imprononçable : *Cthulhu fhtagn*.

Ce fouillis verbal fut la clé du souvenir qui troubla profondément le professeur Angell. Il interrogea le sculpteur avec une minutie toute scientifique, et étudia intensément le bas-relief auquel le jeune homme stupéfait s'était trouvé en train de travailler à son réveil, en chemise de nuit et frissonnant de froid. Wilcox me déclara par la suite que mon oncle avait mis sur le compte de la vieillesse sa lenteur à identifier la figure d'argile et les hiéroglyphes. Plusieurs de ses questions parurent fort déplacées à son visiteur, en particulier celles qui essayaient de rattacher ce dernier à des cultes secrets : Wilcox ne put comprendre pourquoi son interlocuteur lui promit à maintes reprises de garder le silence s'il voulait bien admettre qu'il appartenait à une secte religieuse païenne aux nombreuses ramifications. Lorsque le professeur Angell eut enfin acquis la conviction que le sculpteur ignorait tout des sciences occultes, il le pria instamment de venir lui raconter les rêves qu'il pourrait faire. En conséquence, après cette première entrevue, le manuscrit mentionne les visites quotidiennes du jeune homme qui relatait de saisissantes visions nocturnes dont le leitmotiv était quelque terrible perspective cyclopéenne de saillante sombre et ruisselante, accompagnée d'une voix ou d'une intelligence souterraine qui hurlait uniformément des messages énigmatiques en un jargon indescriptible. Les deux sons les plus fréquemment répétés peuvent se rendre par les groupes de lettres suivants : *Cthulhu* et *R'lyeh*.

Le 23 mars, Wilcox ne se présenta pas au domicile du professeur Angell qui téléphona à l'hôtel pour demander de ses nouvelles. On lui apprit que le jeune homme, atteint d'un subit accès de fièvre, avait été transporté chez ses parents, dans Waterman Street. Au cours de la nuit, il avait réveillé par ses cris plusieurs autres artistes du « Fleur de lys » ; depuis lors, il n'avait connu que des alternatives de délire et d'inconscience. Mon oncle téléphona immédiatement à sa famille, et, à dater de ce jour, suivit de près l'évolution de la maladie, grâce à de fréquentes visites au médecin traitant, le docteur Tobey, de Thayer Street. Sous l'effet de la fièvre, l'esprit du patient semblait s'attacher à d'étranges images ; le praticien frissonnait parfois quand il en parlait. En dehors de son rêve habituel qui se répétait régulièrement, Wilcox voyait une créature gigantesque, « haute de plusieurs kilomètres » qui marchait ou se déplaçait pesamment. Il ne la décrivait jamais en détail, mais, d'après les quelques mots incohérents rapportés par le docteur Tobey, mon oncle fut convaincu que c'était le monstre anonyme qu'il avait essayé de représenter dans son bas-relief onirique. Chaque fois que le jeune homme parlait de cette entité, il sombrait peu après dans un sommeil léthargique. Chose étrange, sa température n'était guère au-dessus de la normale ; pourtant son état général suggérait un violent accès de fièvre plutôt qu'un trouble mental.

Le 2 avril, vers 3 heures de l'après-midi, toute trace de maladie disparut soudain. Wilcox se dressa sur son séant, stupéfait de se trouver chez ses parents, et ne gardant pas le moindre souvenir de ce qui s'était passé dans ses rêves ou dans la réalité depuis la nuit du 22 mars. Son médecin l'ayant déclaré en parfaite santé, il regagna son appartement trois jours

plus tard. Néanmoins, il ne fut plus d'aucune utilité au professeur Angell, car nulle image fantastique ne hantait plus son sommeil. Après une semaine de récits de rêve extrêmement banals, mon oncle cessa de consigner par écrit ses visions nocturnes.

La première partie du manuscrit s'arrêtait là, mais je trouvai ample matière à réflexion dans certaines des notes éparses : seul le scepticisme invétéré qui formait alors toute ma philosophie peut expliquer ma méfiance persistante à l'égard du sculpteur. Ces notes décrivaient les rêves de diverses personnes au cours de la période où le jeune Wilcox avait eu ses étranges cauchemars. A ce qu'il semble, mon oncle avait organisé rapidement un vaste réseau d'enquête auprès de tous les amis qu'il pouvait interroger sans être taxé d'impertinence, leur demandant de lui raconter leurs rêves en spécifiant les dates auxquelles ils s'étaient produits. Cette requête avait été diversement accueillie ; mais, selon toute vraisemblance, le nombre des réponses reçues aurait justifié l'emploi d'une secrétaire. Il n'avait pas conservé les lettres de ses correspondants ; toutefois ses notes constituaient un résumé complet très significatif. Les mondains et les gens d'affaires – qui passaient en Nouvelle-Angleterre pour le « sel de la terre » – avaient donné un résultat presque entièrement négatif, bien que certains cas d'impressions nocturnes déplaisantes mais imprécises fussent signalés ici et là, toujours entre le 23 mars et le 2 avril, pendant la durée de la maladie du sculpteur. Les hommes de science n'avaient guère été touchés, eux non plus ; néanmoins, quatre descriptions vagues suggéraient des aperçus d'étranges paysages, et il y avait un exemple de crainte d'une chose anormale.

Les réponses pertinentes émanaient d'artistes et de poètes qui auraient été en proie à une effroyable panique s'ils avaient pu les comparer entre elles. En l'occurrence, faute de posséder les lettres originales, je soupçonnai presque le compilateur d'avoir posé des questions insidieuses ou d'avoir déformé le texte de cette correspondance pour corroborer ce qu'il avait résolu de voir. C'est pourquoi je persistai à juger que Wilcox, ayant eu connaissance des anciens documents possédés par mon oncle, en avait fait accroire au vieux professeur. Les réponses de ces esthètes révélaient un fait extrêmement troublant. Du 28 février au 2 avril, la plupart d'entre eux avaient fait des rêves bizarres atteignant leur maximum d'intensité pendant le délire du jeune sculpteur. Beaucoup décrivaient des paysages et des sons semblables à ceux que Wilcox avait décrits ; quelques-uns avouaient leur terreur d'une créature gigantesque et innommable. Un cas particulier, détaillé avec insistance, était tragique : le sujet, architecte bien connu, féru de théosophie et d'occultisme, était devenu fou furieux le jour même où l'on avait transporté le sculpteur chez ses parents, et était mort quelques mois plus tard, après avoir demandé à grands cris qu'on le sauvât d'un démon échappé de l'enfer. Si mon oncle avait mentionné les noms de ses correspondants au lieu de les désigner par des numéros, j'aurais essayé de me livrer à une enquête personnelle pour vérifier les faits. En l'occurrence, je ne pus en retrouver que quelques-uns, mais tous, sans exception, confirmèrent pleinement les notes. Je me suis souvent demandé si ceux qui subirent les questions du vieux savant furent aussi intrigués que ceux que j'interrogeai moi-même. Ils ne sauront jamais la vérité, et cela vaut mieux pour eux.

Les coupures de journaux, comme je l'ai déjà dit, avaient trait à des cas de panique ou de démence, toujours pendant la même période. Le professeur Angell avait dû recourir à une agence, car le nombre de ces extraits provenant de tous les points du globe était vraiment prodigieux. L'un rapportait un suicide nocturne à Londres où un dormeur solitaire s'était jeté par la fenêtre après avoir poussé un cri terrifiant. Dans une lettre incohérente adressée au rédacteur en chef d'un journal de l'Amérique du Sud, un fou prophétisait un avenir sinistre à la suite des visions qu'il avait eues. Une dépêche de Californie relatait qu'une colonie de théosophes avait revêtu des robes blanches en vue d'« un glorieux événement » proche, tandis que des articles venus de l'Inde, datés des derniers jours de mars, parlaient à mots couverts d'une sérieuse agitation parmi les indigènes. Les orgies vaudou s'étaient multipliées dans l'île d'Haïti et les avant-postes africains rapportaient des murmures alarmants. A la même époque, les autorités américaines des Philippines avaient eu des difficultés avec certaines tribus ; dans la nuit du 22 au 23 mars, des Levantins furieux avaient molesté plusieurs agents de police à New York. L'ouest de l'Irlande était plein de folles rumeurs, et un peintre fantastique nommé Ardois-Bonnot avait exposé à Paris, au salon de printemps 1926, une toile impie intitulée *Paysage de rêve*. Quant aux désordres dans les asiles d'aliénés, ils étaient si nombreux que seul un miracle avait pu empêcher le corps médical de remarquer d'étranges parallélismes et d'en tirer des conclusions effarantes... Ces coupures formaient un ensemble des plus étranges : je ne conçois guère aujourd'hui quel rationalisme endurci me la fit négliger. Mais

j'étais alors convaincu que le jeune Wilcox avait eu connaissance des faits plus anciens mentionnés par le professeur.

II. Le récit de l'inspecteur Legrasse.

Les événements antérieurs, qui avaient amené mon oncle à prêter une si grande importance au rêve et au bas-relief du sculpteur formaient le sujet de la deuxième partie de son long manuscrit. Une fois déjà, à ce qu'il semble, il avait vu les contours hideux du monstre sans nom, médité sur les hiéroglyphes inconnus, et entendu l'assemblage de lettres que l'on pouvait rendre par le mot *Cthulhu* : tout ceci dans des circonstances tellement bouleversantes que l'on ne saurait s'étonner qu'il eût accablé le jeune Wilcox de ses questions.

Cette première expérience avait eu lieu dix-sept ans plus tôt, en 1908, au congrès annuel de la Société Américaine d'Archéologie, à Saint-Louis. Le professeur Angell, en raison de sa compétence et de ses travaux, avait joué un rôle éminent dans toutes les délibérations ; il fut un des premiers sollicités par les profanes qui profitèrent de cette réunion pour proposer aux savants un certain nombre de problèmes à résoudre.

L'un de ces questionneurs ne tarda pas à devenir le centre de l'intérêt du congrès tout entier : c'était un homme d'âge mûr, à l'aspect banal, qui avait fait le voyage de La Nouvelle-Orléans à Saint-Louis à seule fin d'obtenir des renseignements que nul n'avait pu lui fournir dans son pays. Il se nommait John Raymond Legrasse, et exerçait les fonctions d'inspecteur de police. Il était porteur de l'objet de sa visite ; une statuette de pierre grotesque et répugnante, probablement très ancienne, dont il ne parvenait pas à déterminer l'origine.

L'inspecteur Legrasse ne s'intéressait nullement à l'archéologie. Son désir de s'instruire était déterminé par des considérations purement professionnelles. Cette statuette, idole, fétiche, quelle que fût sa nature, avait été trouvée quelques mois auparavant dans les marécages boisés du sud de La Nouvelle-Orléans, au cours d'une expédition contre une prétendue secte vaudou. Elle faisait l'objet de rites si bizarres et si hideux que les policiers s'étaient rendu compte qu'ils avaient découvert par hasard un culte secret entièrement inconnu et infiniment plus diabolique que les plus ténébreuses sectes du vaudou africain. Ils n'avaient pu rien apprendre sur ses origines, en dehors des récits incroyables arrachés par la menace à certains de leurs prisonniers. D'où le vif intérêt de la police pour un savoir d'archéologue qui l'aiderait à identifier cette effroyable idole et retrouver ainsi le culte dont elle était la source.

L'inspecteur Legrasse ne s'attendait guère à la sensation qu'il créa. La vue de la statuette suscita une grande agitation parmi les savants qui s'attroupèrent aussitôt autour de leur visiteur pour regarder la figure dont l'étrangeté et l'ancienneté incroyable ouvraient des perspectives mystérieuses sur l'abîme du temps : cette pierre terne et verdâtre, qui n'appartenait à aucune école de sculpture, semblait dater de plusieurs milliers d'années.

L'idole, que les savants se passèrent de main en main pour l'examiner minutieusement, mesurait de dix-sept à vingt centimètres de haut et était d'une facture exquise. Elle représentait un monstre vaguement anthropoïde dans ses contours ; mais avec une tête de pieuvre dont la face n'était qu'une masse de tentacules, un corps squameux d'aspect caoutchouteux, des griffes formidables aux quatre membres, et deux longues ailes minces sur le dos. Cette créature assez corpulente, empreinte, semblait-il, d'une horrible malignité, se trouvait accroupie sur un piédestal rectangulaire couvert de caractères indéchiffrables. Le bout des ailes touchait l'arête postérieure du bloc, tandis que les longues griffes courbes des pattes pliées agrippaient l'arête antérieure et descendaient jusqu'au quart de la hauteur du piédestal. La tête de céphalopode était baissée, de sorte que les tentacules faciaux effleuraient le dessus des énormes pattes de devant qui étreignaient les genoux relevés.

L'ensemble donnait une impression de vie anormale, d'autant plus terrifiante que la statuette était d'une origine absolument inconnue. On ne pouvait douter qu'elle remontât à la plus haute antiquité ; cependant elle n'offrait pas la moindre caractéristique permettant de la rattacher à un type d'art quelconque appartenant au début de la civilisation humaine ou à toute autre époque.

La matière dont elle était faite constituait un mystère à elle seule : cette pierre savonneuse, d'un noir verdâtre strié, moucheté, d'or ou d'iridescences, ne ressemblait à rien de connu dans le domaine de la géologie ou de la minéralogie. Les caractères gravés sur le piédestal étaient également déconcertants ; les membres du congrès, qui constituaient pourtant la moitié des autorités mondiales en matière linguistique, ne purent les apparenter à aucun idiome, même

les plus anciens. Tout comme le sujet de l'œuvre et la nature de la pierre, ils appartenaient à un univers affreusement éloigné, totalement différent du nôtre, à d'antiques cycles de vie impies où nos conceptions ne tenaient aucune place.

Néanmoins, tandis que presque tous les archéologues s'avouaient incapables de résoudre le problème, l'un d'eux sembla discerner quelque chose d'étrangement familier dans la forme monstrueuse et les hiéroglyphes, puis finit par déclarer non sans réticence le peu qu'il savait. Cet homme était feu William Channing Webb, professeur d'anthropologie à l'université de Princeton, explorateur assez renommé.

Quarante-huit ans auparavant, le professeur Webb avait parcouru le Groenland et l'Islande à la recherche de certaines inscriptions runiques qu'il ne parvint pas à découvrir. Sur la côte ouest du Groenland, il avait rencontré une étrange tribu d'Esquimaux dégénérés dont la religion, forme curieuse du culte du diable, l'avait désagréablement impressionné par son côté sanguinaire et immonde. Les autres Esquimaux la connaissaient fort mal et ne la mentionnaient qu'en frissonnant : elle datait, disaient-ils, d'âges très anciens, bien antérieurs à la création du monde. En dehors de rites innommables et de sacrifices humains, elle prescrivait certaines invocations bizarres adressées à un démon suprême ou *tornasuk* ; le professeur Webb, après les avoir fait réciter par un vieil *angedkok* (sorcier), les avait transcrites de son mieux, en exprimant les sons en lettres de l'alphabet romain. Mais ce qui semblait aujourd'hui le plus important, c'était le fétiche adoré par les sectateurs de ce culte qui dansaient autour de lui quand l'aurore boréale jetait très haut ses feux au-dessus des falaises de glace. C'était un grossier bas-relief représentant une image hideuse au-dessus d'hiéroglyphes mystérieux. Autant que le professeur pût s'en souvenir, il constituait une réplique assez exacte de la statuette examinée par les membres du congrès.

Ce récit plongea les savants dans une grande stupeur et sembla surexciter l'inspecteur Legrasse qui accabla l'orateur de maintes questions. Comme il avait copié l'une des invocations récitées par les officiants que ses hommes avaient arrêtés dans le marais, il pria le professeur Webb de se rappeler de son mieux les syllabes prononcées chez les Esquimaux adoreurs du diable. Après avoir comparé tous les détails, vint un instant de silence réellement impressionnant où le détective et le savant convinrent de l'identité d'une phrase commune à ces deux religions infernales que tant de mondes séparaient. Voici, en substance, ce que les sorciers esquimaux et les prêtres des marécages de la Louisiane avaient psalmodié à l'adresse de leurs idoles (la division en mots ayant été établie d'après les pauses traditionnelles observées par les récitants) :

« *Ph'nglui mglw'nafh Cthulhu
R'lyeh wgah'nagl fhtagn.* »

Legrasse avait un point d'avance sur le professeur Webb, car plusieurs de ses prisonniers lui avaient révélé le sens de ces paroles qui peuvent se traduire comme suit :

« *Dans sa demeure de R'lyeh la morte,
Cthulhu attend en rêvant.* »

C'est alors que, à la demande générale, l'inspecteur raconta son expédition, et je vis que mon oncle attachait une grande importance à son histoire. En effet, elle ressemblait fort aux rêves les plus extravagants des créateurs de mythes et des théosophes ; elle révélait une imagination cosmique étrangement intense que nul ne se serait attendu à trouver chez ces métis et ces parias.

Le 1^{er} novembre 1907, la police de La Nouvelle-Orléans avait reçu un appel désespéré provenant de la région marécageuse au sud de la ville. Les squatters qui la peuplaient, descendants des hommes de Lafitte, individus primitifs mais d'un bon naturel, se trouvaient en proie à une terreur panique, car une puissance inconnue s'était glissée parmi eux au cours de la nuit. Ce devait être le vaudou, affirmaient-ils, et un vaudou particulièrement terrible. Plusieurs femmes et enfants avaient disparu depuis que le sinistre tam-tam avait commencé à retentir au cœur des sombres bois hantés où nul n'osait jamais s'aventurer. On entendait aussi des cris déments, des plaintes déchirantes, des mélodies lugubres ; et on voyait danser des flammes diaboliques. Le messenger terrifié ajouta que les gens ne pouvaient plus supporter cet état de choses.

En conséquence, vingt policiers s'entassèrent dans deux voitures à cheval et une automobile, puis se mirent en route vers la fin de l'après-midi, guidés par le squatter frissonnant. Lorsque

la chaussée devint impraticable aux véhicules, ils les abandonnèrent pour patauger en silence pendant plusieurs miles à travers les terribles bois de cyprès où le jour ne pénètre jamais. Des racines tortueuses et les perfides nœuds coulants de la mousse d'Espagne entravaient leur marche ; çà et là, un tas de pierres humides ou un pan de mur croulant rendaient encore plus accablante l'atmosphère de dépression que chaque arbre déformé, chaque fongosité putride, contribuaient à créer. Finalement, un amas de huttes misérables apparut à leurs yeux, et plusieurs squatters en proie à une agitation extrême vinrent en courant s'attrouper autour des lanternes des nouveaux venus. On pouvait entendre au loin les battements étouffés des tam-tams, et, parfois, à l'occasion d'une saute de vent, retentissait un cri à vous glacer jusqu'à la moelle. Par ailleurs, une rouge clarté semblait filtrer à travers le taillis au-delà des interminables avenues de ténèbres sylvestres. Malgré leur crainte de se trouver seuls à nouveau, tous les squatters refusèrent catégoriquement de faire un pas de plus vers le lieu où se célébrait le culte maudit. L'inspecteur Legrasse et ses dix-neuf compagnons durent s'aventurer sans guide sous de noires voûtes d'horreur où nul d'entre eux n'avait jamais pénétré.

Cette zone de terrain inexplorée par les Blancs jouissait d'une réputation fâcheuse. Certaines légendes parlaient d'un lac caché aux regards des mortels, où demeurait une colossale créature informe, semblable à un polype blanc aux yeux phosphorescents : les squatters chuchotaient que des démons aux ailes de chauve-souris sortaient des entrailles de la terre pour venir l'adorer à minuit. Ils prétendaient que ce monstre avait été là avant d'Iberville, avant La Salle, avant les Indiens, avant même les bêtes et les oiseaux des bois. C'était le cauchemar incarné, et qui le voyait mourait. Toutefois, comme il faisait rêver les hommes, ils en savaient assez pour l'éviter. L'orgie vaudou se déroulait à l'extrême limite de la région abhorrée, mais son emplacement paraissait encore suffisamment funeste aux squatters : le lieu même du culte les avait terrifiés plus encore que les cris et les incidents horribles.

Seul un poète ou un fou pourrait reproduire les bruits que perçurent les hommes de Legrasse en traversant péniblement le sombre marécage en direction de la clarté rougeâtre et des tam-tams étouffés. Il y a une qualité vocale particulière à l'homme, et une qualité vocale particulière aux animaux : rien n'est plus terrible que d'entendre l'une quand l'organe d'où elle provient devrait émettre l'autre. Là, une fureur animale et une licence orgiaque s'exacerbaient jusqu'à un degré démoniaque en hurlements et glapissements qui déferlaient dans ces bois enténébrés comme des rafales pestilentielles venues des abîmes infernaux. Parfois les hululements anarchiques cessaient pour faire place à un chœur de voix bien entraînées psalmodiant la hideuse mélodie :

*« Ph'nglui mglw'nafh Cthulhu
R'lyeh wgah'nagl fhtagn. »*

Enfin, les policiers atteignirent un endroit où les arbres devenaient plus clairsemés, et ils se trouvèrent soudain devant le spectacle. Quatre chancelèrent ; un cinquième perdit conscience ; deux autres poussèrent un cri d'épouvante qui, fort heureusement, fut étouffé par le tumulte sauvage de l'orgie. Legrasse jeta un peu d'eau sur le visage de son compagnon évanoui, puis tous demeurèrent tremblants, en proie à une horrible fascination.

Dans une clairière naturelle s'étendait un îlot herbu de quarante ares environ, assez sec et entièrement dépourvu d'arbres. Là bondissait et se démenait une horde monstrueuse d'êtres humains que seuls auraient pu peindre Sime ou Angarola. Complètement nues, ces créatures hybrides braillaient, beuglaient et se convulsaient autour d'un feu de joie disposé en rond, au centre duquel on pouvait distinguer, à travers le rideau des flammes, un grand monolithe granitique haut de quelque huit pieds, surmonté de la funeste statuette incongrue dans sa petitesse. Un vaste cercle de dix échafauds régulièrement espacés, ayant le monolithe pour centre, entourait le brasier. On y voyait, pendus la tête en bas, les corps étrangement mutilés des squatters disparus. C'était à l'intérieur de ce cercle que les adorateurs bondissaient en hurlant, se déplaçant de gauche à droite en une bacchanale interminable entre le cercle des cadavres et le cercle de feu.

Soit qu'il fût trop imaginaire, soit qu'il eût été trompé par de simples échos, l'un des policiers, Espagnol très impressionnable, crut entendre des répons à l'invocation rituelle, provenant d'un endroit sombre situé plus profondément dans le bois des légendes et des horreurs antiques. Par la suite, j'eus l'occasion d'interroger cet homme, Joseph D. Galvez, qui me parut doué d'une imagination débordante. En vérité, il prétendit même avoir perçu un faible battement

d'immenses ailes et avoir vu des yeux lumineux au centre d'une énorme masse blanche au-delà des arbres lointains : mais je suppose qu'il avait trop écouté les superstitions locales. L'inaction des hommes horrifiés ne dura pas longtemps. Le devoir l'emporta, et, bien qu'il y eût une bonne centaine d'officiants métis, les policiers, se fiant à leurs armes à feu, se plongèrent résolument au milieu de la horde immonde. Pendant cinq minutes un tumulte indescriptible régna dans la clairière. Il y eut de furieuses empoignades, des détonations, de nombreuses fuites. Finalement, Legrasse put compter quarante-sept mornes prisonniers qu'il obligea à se rhabiller vivement et à se ranger en bon ordre entre deux files de ses hommes. Cinq des officiants étaient morts ; deux autres, grièvement blessés, furent transportés par leurs camarades sur des civières improvisées. Quant à la statuette, l'inspecteur la prit sur le monolithe et l'emporta.

Interrogés au quartier général après la dure contrainte et l'épuisement du voyage, les prisonniers se révélèrent tous des sang-mêlé de la plus basse espèce, et mentalement anormaux. La plupart étaient matelots, mais quelques Noirs et mulâtres, surtout des Antillais ou des Bravas portugais venus des îles du Cap-Vert donnaient une coloration vaudou à ce culte hétérogène. Néanmoins, l'interrogatoire ne tarda pas à montrer qu'il s'agissait d'une religion beaucoup plus ancienne et mieux enracinée qu'un simple fétichisme nègre. Si ignorants et si dégénérés qu'ils fussent, ces hommes exposèrent tous l'idée essentielle de leur foi immonde avec une étonnante cohérence.

Ils adoraient, dirent-ils, les Grands Anciens venus du ciel sur ce monde encore jeune, des millions d'années avant l'arrivée des hommes. Ces Anciens avaient disparu maintenant, au fond de la mer et dans les entrailles de la terre ; mais leurs corps morts ayant communiqué en rêve leurs secrets aux premiers hommes, ceux-ci fondèrent un culte qui ne s'est jamais éteint. Ce culte, dirent les prisonniers, était le leur ; il avait toujours existé et il existerait toujours, caché dans de lointains déserts et d'obscures retraites à travers le monde entier, jusqu'au moment où le grand-prêtre Cthulhu sortirait de sa noire demeure dans la puissante cité de R'lyeh, au fond des eaux, pour régner à nouveau sur la terre. Quand les astres seraient propices, il appellerait ses fidèles, toujours prêts à le libérer.

En attendant, on n'en pouvait dire davantage. Il y avait un secret que la torture même ne saurait leur arracher. Les humains d'ailleurs n'étaient pas absolument seuls parmi les êtres conscients de la terre, car des formes sortaient de la nuit pour visiter les rares fidèles. Ces « formes » n'étaient pas les Anciens, que nul homme n'avait jamais vus. L'idole sculptée représentait le grand Cthulhu, mais personne ne pourrait dire si les autres lui ressemblaient ou non. Aujourd'hui on ne savait plus lire l'écriture antique, alors la tradition passait par la parole. L'invocation rituelle n'était pas le secret – jamais évoqué à haute voix, murmuré seulement. Elle signifiait simplement : « *Dans sa demeure de R'lyeh la morte, Cthulhu attend en rêvant.* »

Deux des captifs furent jugés suffisamment sains d'esprit pour être pendus ; les autres furent confiés à différentes institutions. Tous nièrent avoir pris part aux meurtres rituels, perpétrés, affirmèrent-ils, par Ceux-des-Ailes-Noires qui avaient quitté, pour rejoindre les officiants, leur retraite immémoriale au fond du bois hanté : on ne put rien apprendre de plus précis au sujet de ces alliés mystérieux. La majeure partie des renseignements obtenus par la police fut fournie par un métis chargé d'ans, nommé Castro, qui prétendait avoir jeté l'ancre dans des ports étranges et s'être entretenu avec des prêtres immortels de ce culte dans les montagnes de Chine.

Le vieux Castro se rappelait des fragments de hideuses légendes qui faisaient pâlir les spéculations des théosophes, et tenaient l'homme et le monde pour choses récentes et transitoires. Dans des âges incroyablement reculés, d'autres êtres régnaient sur terre et possédaient de grandes cités. On pouvait encore en voir des vestiges, lui avaient confié les immortels chinois, sous forme de pierres cyclopéennes sur des îles du Pacifique. Ils étaient tous morts bien avant l'arrivée des hommes, mais il était des magies pour les ranimer quand les étoiles occuperaient de nouveau les positions favorables dans le cycle de l'éternité. En vérité, ils étaient venus eux-mêmes des astres, et avaient apporté leurs images avec eux.

Ces Grands Anciens, disait encore Castro, ne se composaient pas de chair et de sang. Ils avaient une forme – cette image façonnée sur une étoile ne le prouvait-elle pas ? – mais une forme qui n'était pas faite de matière. Quand les étoiles étaient propices, ils pouvaient plonger d'un monde à l'autre à travers le ciel ; mais lorsqu'elles étaient néfastes, alors ils ne pouvaient plus vivre. Pourtant, même s'ils ne vivaient plus à présent, ils ne mourraient jamais vraiment. Ils gisaient tous dans les maisons de pierre de leur grande cité de R'lyeh, conservés par les sortilèges du puissant Cthulhu pour une résurrection glorieuse le jour où les astres et la terre

seraient prêtes une fois de plus à les recevoir. Mais le moment venu, une force extérieure devrait aider à libérer leur corps. Les sortilèges qui les gardaient intacts leur interdisaient aussi de faire un premier mouvement : Ils ne pouvaient que reposer, éveillés et songeant dans les ténèbres tandis que les années s'écoulaient par millions. Ils savaient tout ce qui se passait dans l'univers, car Leur mode d'expression consistait à transmettre Leur pensée. Aujourd'hui encore, Ils parlaient dans leurs tombes. Lorsque les premiers hommes étaient arrivés, après des éternités de chaos, les Grands Anciens avaient parlé aux plus réceptifs d'entre eux en modelant leurs rêves, seul moyen dont Ils disposaient pour toucher l'esprit incarné dans leur chair de mammifères.

Alors ces premiers hommes avait fondé leur culte secret, adorant les petites idoles que leur avaient montrées les Anciens, idoles apportées de planètes inconnues dans les temps prodigieusement lointains. Ce culte ne mourrait jamais ; un jour, quand les étoiles redeviendraient propices, ses prêtres feraient sortir le grand Cthulhu de Sa tombe pour qu'il ressuscitât ses sujets et régnât à nouveau sur la terre. Ce jour serait facile à déterminer, car, à ce moment-là, les hommes seraient devenus semblables aux Anciens : libres, farouches, au-delà du bien et du mal, rejetant toute loi morale, s'entre-tuant à grands cris au cours de joyeuses débauches. Les Anciens délivrés leur apprendraient de nouvelles façons de crier, de tuer, de faire bombance, et toute la terre flamboierait d'un holocauste d'extase effrénée. En attendant, le culte, par des rites appropriés, devait maintenir vivant le souvenir de ces mœurs d'autrefois et présager leur retour.

Dans les âges très reculés, des hommes choisis entre tous s'étaient entretenus en rêve avec les Anciens couchés au fond de leur tombeau ; mais, à la suite d'un cataclysme soudain, R'lyeh, la grande cité de pierre, s'était enfoncée sous les flots avec ses monolithes et ses sépulcres : les eaux profondes, dont nulle pensée ne peut percer le mystère, avaient mis fin à ces entretiens fantomatiques. Néanmoins, le souvenir n'était pas mort, et les grands prêtres avaient déclaré que la cité émergerait à nouveau quand les étoiles seraient propices. Alors sortiraient de la terre ses noirs esprits, ombres moisies pleines de vagues rumeurs ramassées dans les cavernes d'antiques fonds marins oubliés. Mais là-dessus le vieux Castro n'osa pas en dire davantage. Il s'interrompit vivement, et ni persuasion ni ruse ne purent lui arracher d'autres renseignements. Chose bizarre, il refusa également de parler de la taille des Anciens. Mais il déclara que le culte devait avoir son centre au milieu des déserts sans pistes de l'Arabie, à l'endroit où Irem, la Cité des Colonnes, poursuit ses rêves loin de tous les yeux. Il n'avait aucun rapport avec la sorcellerie européenne, et n'était guère connu que de ses sectateurs. Aucun livre n'y faisait directement allusion ; néanmoins, d'après les Chinois immortels, on trouvait dans le *Nécronomicon* de l'Arabe dément Abdul Alhazred des passages à double sens que les initiés pouvaient interpréter à leur guise ; plus particulièrement ce distique fort discuté :

*« N'est pas mort ce qui semble à jamais dormir,
En d'étranges éternités, la mort même peut mourir. »*

Legrasse, fort impressionné et intrigué, s'était enquis vainement des affiliations historiques du culte. Castro n'avait probablement pas menti en déclarant que presque personne n'en connaissait l'existence. Les professeurs de l'université Tulane ne purent jeter aucune lumière sur cette secte ni sur l'idole : le détective s'était alors adressé aux autorités les plus célèbres du pays, et n'avait rien obtenu d'autre que le témoignage du professeur Webb au sujet du Groenland.

On trouve un écho du fiévreux intérêt suscité chez les membres du congrès par le récit de Legrasse dans les nombreuses lettres qu'ils échangèrent par la suite, mais il est à peine mentionné dans le compte-rendu officiel des débats. La prudence est la préoccupation primordiale de tous ceux qui ont parfois à lutter contre le charlatanisme et l'imposture. L'inspecteur prêta au professeur Webb la statuette qui lui fut restituée à la mort du vieux savant. Je l'ai vue il y a peu de temps entre ses mains : c'est vraiment un objet effroyable, en tout point semblable au bas-relief onirique de Wilcox.

Je ne m'étonnai plus que mon oncle eût été bouleversé par le récit du sculpteur. Sachant ce que le détective avait appris au sujet du culte secret, il avait dû être en proie à de terribles pensées en recevant la visite d'un jeune homme impressionnable qui non seulement avait revêtu l'idole et les hiéroglyphes trouvés dans les marais de La Nouvelle-Orléans et sur une côte du Groenland, mais encore avait entendu *dans ses rêves* au moins trois mots de la formule commune aux métis de la Louisiane et aux satanistes esquimaux. Les recherches

minutieuses entreprises par le professeur Angell paraissaient donc éminemment naturelles. Toutefois, je soupçonnai Wilcox d'avoir entendu parler du culte d'une façon ou d'une autre, et d'avoir inventé une série de rêves pour rehausser le mystère aux dépens de mon oncle. Les récits d'autres rêves et les coupures de journaux rassemblés par le professeur semblaient corroborer entièrement les prétendues visions du jeune homme, mais mon rationalisme bien ancré et l'extravagance de toute cette histoire m'amènèrent à adopter la conclusion que j'estimais la plus raisonnable. C'est pourquoi, après avoir soigneusement étudié le manuscrit et comparé les différentes notes théosophiques et anthropologiques avec le récit de Legrasse, je me rendis à Providence pour tancer vertement le sculpteur de sa supercherie à l'égard d'un respectable savant.

Il résidait toujours au « Fleur de lys », dans Thomas Street, hideuse imitation victorienne de l'architecture bretonne du XVII^{ème} siècle, dont la façade en stuc s'étale au milieu des adorables maisons de style colonial à flanc de colline, à l'ombre du plus beau clocher de l'époque des rois George que l'on puisse voir en Amérique. Je le trouvai en train de travailler dans son appartement, et j'admis aussitôt, d'après les spécimens qui l'entouraient, la parfaite authenticité de son génie. Je crois qu'il laissera derrière lui la réputation d'un grand décadent : en effet, il a modelé dans l'argile et reflétera plus tard dans le marbre les fantastiques cauchemars évoqués en prose par Arthur Machen et en vers comme en peinture par Clark Ashton Smith. Brun, frêle, peu soigné de sa personne, il me demanda d'un ton languissant ce que je désirais, sans bouger de son siège. Quand je lui eus appris qui j'étais, il manifesta un certain intérêt, car mon oncle avait suscité sa curiosité en étudiant ses étranges rêves sans lui fournir la moindre explication. Je le laissai dans l'ignorance sur ce point, mais j'essayai discrètement de le faire parler. Je ne tardai pas à me convaincre de son entière sincérité, car ce qu'il disait de ses rêves ne pouvait tromper. Ses visions nocturnes et leur résidu inconscient avaient profondément influencé son art : il me montra une statue morbide dont l'aspect me fit presque frissonner par sa sinistre puissance suggestive. Il ne pouvait se rappeler en avoir vu l'original ailleurs que dans son propre bas-relief onirique : les lignes étaient nées d'elles-mêmes sous ses mains. A n'en pas douter, c'était la forme géante dont il avait parlé dans son délire. Je compris bientôt qu'il ne savait vraiment rien du culte secret, en dehors de ce que l'interrogatoire impitoyable de mon oncle lui en avait révélé ; et je m'efforçai à nouveau de concevoir par quel moyen il avait pu éprouver ces impressions surnaturelles.

Il me décrivit ses rêves d'une façon étrangement poétique, me faisant voir avec une terrible netteté la cité cyclopéenne aux murs verdâtres recouverts de limon – dont la géométrie, disait-il bizarrement, était complètement fautive – et entendre non sans appréhension l'incessant appel souterrain : « *Cthulhu fhtagn* », « *Cthulhu fhtagn* ».

Ces mots figuraient dans la redoutable formule rituelle qui évoquait la veille du grand Cthulhu dans son caveau de R'lyeh, et je me sentis profondément ému en dépit de mon rationalisme. Wilcox, j'en étais persuadé, avait dû entendre parler du culte tout à fait par hasard, puis l'avait promptement oublié dans la masse de ses lectures et de ses conceptions également fantastiques. Un peu plus tard, par la seule vertu de son caractère particulièrement impressionnant, ce culte avait trouvé des moyens d'expression subconscients, à savoir : les rêves, le bas-relief, et la terrible statue que je contemplais maintenant. En définitive, la supercherie du sculpteur avait été involontaire. Ce jeune homme était un phénomène, à la fois quelque peu affecté et assez mal élevé, qui ne me plut jamais ; mais je ne pouvais maintenant que reconnaître son génie et sa loyauté. Je pris congé de lui courtoisement, et je lui souhaite tout le succès que promet son talent.

L'affaire du culte secret ne cessa jamais de me fasciner, et je m'imaginai parfois un succès personnel grâce à des recherches sur ses origines et ses ramifications. Je me rendis à La Nouvelle-Orléans, m'entretins avec Legrasse et d'autres participants de l'ancienne expédition, j'examinai l'effroyable image et j'interrogeai même ceux des métis prisonniers qui vivaient encore. Malheureusement le vieux Castro était mort depuis plusieurs années. Ce que j'appris ainsi de façon si vivante et de première main, bien qu'il ne fût en réalité qu'une confirmation détaillée de ce que mon oncle avait écrit, me donna un nouvel élan ; j'eus la certitude d'être sur la piste d'une vraie religion, très ancienne et très secrète, dont la découverte ferait de moi un anthropologue éminent. Mon attitude restait un matérialisme résolu, *comme je voudrais qu'il fût encore*, et je repoussais avec une inexplicable perversité la coïncidence des notes sur le rêve et des coupures de presse recueillies par le professeur Angell.

Je commençais pourtant à soupçonner ce dont maintenant je crains d'être sûr : la mort de mon oncle était loin d'être naturelle. Il était tombé dans une rue étroite à flanc de colline qui partait d'un vieux port grouillant de métis étrangers, après avoir été bousculé par un matelot

nègre. Je n'oubliais pas que les membres du culte de Louisiane étaient des sang-mêlé et des matelots, et j'aurais appris sans surprise l'existence de méthodes occultes, d'aiguilles empoisonnées aussi impitoyables et séculaires que les croyances et les rites mystérieux. Legrasse et ses hommes, c'est vrai, n'ont pas été inquiétés ; mais en Norvège un marin est mort pour avoir vu certaines choses. Les recherches approfondies de mon oncle après sa rencontre avec le sculpteur auraient-elles alerté de sinistres oreilles ? Je pense que le professeur Angell est mort parce qu'il en savait trop ou qu'il était sur le point de trop en apprendre. Reste à savoir si je finirai comme lui, car j'ai beaucoup appris maintenant.

III. La démence qui vint de la mer

Si jamais le Ciel désire m'accorder une insigne faveur, il effacera totalement de ma mémoire la découverte que je fis par le plus grand des hasards en jetant un coup d'œil sur un morceau de papier qui recouvrait une étagère. C'était un numéro d'un journal australien, le *Sydney Bulletin* du 18 avril 1925 ; et, après en avoir pris connaissance, je m'étonnai qu'il eût pu échapper à l'agence utilisée à cette époque par mon oncle pour mener son enquête.

Ayant presque renoncé à mes recherches sur ce que le professeur Angell appelait le « culte de Cthulhu », je me trouvais en visite chez un de mes amis de Paterson, New Jersey, conservateur d'un musée local et minéralogiste renommé. Un jour où j'examinai les spécimens en réserve disposés sans ordre sur des étagères dans une arrière-salle du musée, mon regard s'arrêta sur l'un des vieux journaux étalés sous les pierres, dans lequel se trouvait une étrange photographie. Le journal, je l'ai déjà dit, était le *Sydney Bulletin* car mon ami avait des correspondants à travers le monde entier ; quant à la photographie, elle représentait une hideuse statuette de pierre, presque identique à celle que Legrasse avait trouvée dans le marais.

Je débarrassai vivement la feuille de son précieux contenu, lus l'article avec soin et regrettai qu'il ne fût pas plus long. Néanmoins, ce qu'il suggérait suffit à ranimer mon zèle de chercheur, et je le déchirai soigneusement avant de passer à l'action. En voici la teneur :

EPAVE MYSTERIEUSE EN MER

LE VIGILANT ARRIVE AU PORT REMORQUANT UN YACHT DE NOUVELLE-ZELANDE FORTEMENT ARME. UN MORT ET UN SURVIVANT A BORD. RECIT DE COMBATS FURIEUX ET DE MORTS EN PLEINE MER. UN MATELOT RESCAPE REFUSE DE RACONTER LES DETAILS DE SON ETRANGE AVENTURE. UNE IDOLE BIZARRE TROUVEE EN SA POSSESSION. UNE ENQUETE VA S'OUVRIR.

Le cargo Vigilant, de la Compagnie Morrison, parti de Valparaiso, est arrivé ce matin à son poste d'amarrage de Darling Harbour, remorquant un bâtiment désemparé, fortement armé, le yacht Alert, de Dunedin, Nouvelle-Zélande, qu'il avait rencontré le 12 avril, par 34°21' de latitude sud et 152°17' de longitude ouest, ayant à son bord un mort et un vivant.

Le Vigilant quitta Valparaiso le 25 mars, et, dans la journée du 2 avril, il fut considérablement dérouté vers le sud par une violente tempête. Le 12 avril, il arriva en vue de l'épave : elle paraissait déserte, mais les marins qui montèrent à bord y trouvèrent un matelot mort, apparemment depuis plus d'une semaine, et un autre en proie au délire. Le survivant étreignait une horrible idole de pierre d'origine inconnue, haute d'un pied environ, dont la nature déconcerta totalement les compétences de l'université de Sydney, de la Royal Society et du Musée de College Street ; l'homme dit l'avoir trouvée dans la cabine du yacht, à l'intérieur d'un petit reliquaire gravé très ordinaire.

Ayant recouvré la raison, il raconta une histoire de piraterie et de massacre extrêmement bizarre. C'est un Norvégien assez

intelligent nommé Gustaf Johansen, ex-premier lieutenant de la goélette Emma d'Auckland, partie pour Callao le 20 février avec un personnel de onze hommes. L'Emma, dit-il, retardée et considérablement déroutée vers le sud par la grande tempête du 1^{er} mars, rencontra le 22 mars, par 49°51' de latitude sud et 128°34' de longitude ouest, le yacht Alert monté par une bande de Canaques et de métis à la mine patibulaire. Le capitaine Collins, mis en demeure de virer de bord, refusa d'obéir ; sur quoi l'étrange équipage ouvrit le feu brutalement sur la goélette, sans avertissement préalable et avec les canons de bronze particulièrement lourds de leur navire. Les matelots de l'Emma ne se laissèrent pas faire et, bien que la goélette commençât à couler du fait des projectiles reçus au-dessous de leur ennemi ; se colletant avec les barbares sur le pont du yacht, ils durent les tuer tous – leur nombre était légèrement supérieur – à cause de leur détestable mode de combat, maladroit mais acharné.

Trois hommes de l'Emma : un matelot, le capitaine Collins et le second Green furent tués. Les huit survivants, sous les ordres du premier lieutenant Johansen, s'installèrent sur le yacht capturé, et mirent à la voile dans la direction suivie par l'Emma, afin d'essayer de découvrir pour quel motif leur capitaine avait reçu l'ordre de virer de bord. Le lendemain, ils débarquèrent sur une petite île qui ne figure sur aucune carte. Six hommes moururent à terre dans des circonstances mal déterminées : Johansen, qui se montre particulièrement réticent à ce propos, a déclaré qu'ils étaient tombés dans une crevasse au milieu des rochers. Plus tard, à ce qu'il semble, lui et son unique compagnon regagnèrent le yacht et essayèrent de le manoeuvrer, mais leur bâtiment fut déséparé à la suite de la tempête du 2 avril. A partir de ce jour jusqu'à son sauvetage du 12 avril, Johansen ne se souvient de rien, pas même de la mort de William Briden, son compagnon, due probablement à l'émotion ou au froid. Des câbles de Dunedin rapportent que l'Alert était un navire marchand bien connu, et très malfamé. Il appartenait à un étrange groupe de métis dont les fréquentes incursions nocturnes dans les bois suscitaient une vive curiosité. Ils avaient mis à la voile en toute hâte après la tempête et les tremblements de terre du 1^{er} mars. Notre correspondant d'Auckland déclare que l'Emma et son équipage jouissent d'une excellente réputation, et que l'on tient Johansen pour un brave homme entièrement digne de confiance. L'Amirauté va ouvrir une enquête sur cette affaire, au cours de laquelle on essaiera d'amener Johansen à parler plus librement qu'il ne l'a fait jusqu'ici.

Cet article et l'image infernale qui l'accompagnait suscitèrent en moi les pensées les plus troublantes. Ils m'apportaient de nouvelles et précieuses données sur le « culte de Cthulhu » qui se célébrait en mer aussi bien que sur terre. Pour quel motif les métis du yacht avaient-ils ordonné à l'Emma de virer de bord ? Quelle était l'île inconnue où six matelots de la goélette avaient trouvé la mort et au sujet de laquelle Johansen se montrait si réticent ? Quels pouvaient être les résultats de l'enquête de l'Amirauté ? Que savait-on à Dunedin de ce culte monstrueux ? Par-dessus tout, ne fallait-il pas s'émerveiller de cet enchaînement extraordinaire de dates, qui, à n'en pas douter, prêtait un sens maléfique aux événements divers si soigneusement notés par mon oncle ?

Le 1^{er} mars, il y avait eu une violente tempête et un léger tremblement de terre. L'Alert et son ignoble équipage avaient quitté Dunedin en toute hâte comme pour obéir à un appel impérieux. A l'autre extrémité de la terre, des poètes et des artistes commençaient à rêver d'une cyclopéenne cité sous-marine tandis qu'un jeune sculpteur modelait dans son sommeil

l'image du redoutable Cthulhu. Le 23 mars, les survivants de l'*Emma* débarquaient sur une île inconnue où six d'entre eux trouvaient la mort. A cette même date, les rêves de certains hommes impressionnables, atteignant leur paroxysme d'horreur, étaient hantés par la crainte d'un monstre gigantesque ; un architecte devenait fou ; un sculpteur était brusquement en proie à un délire inexplicable ! Que penser de la tempête du 2 avril, date à laquelle toutes les visions de la cité cyclopéenne prenaient fin, tandis que Wilcox se trouvait soudain guéri de son étrange fièvre ? Que penser également des allusions du vieux Castro à ces Anciens venus des astres, à leur règne prochain, à leur culte fidèle, à *leur contrôle des rêves des mortels* ? Est-ce que je chancelais au bord d'un abîme d'horreurs cosmiques trop terrible pour qu'un homme pût les supporter ? En ce cas, elles ne devaient affecter que l'esprit, car le 2 avril semblait avoir mis un terme à la monstrueuse menace qui avait commencé à assiéger l'âme humaine.

Ce soir-là, après avoir passé ma journée à envoyer des câbles et à faire divers préparatifs, je dis adieu à mon hôte et pris le train pour San Francisco. Moins d'un mois plus tard, j'étais à Dunedin, mais je constatai que l'on n'y savait pas grand-chose des membres du culte secret qui hantaient les vieilles tavernes. La lie des quais était trop commune pour qu'on s'en soucie ; pourtant il fut vaguement question d'une expédition de ces métis à l'intérieur des terres, et l'on avait alors observé un tam-tam étouffé et une flamme rouge au loin sur les collines. A Auckland, j'appris que Johansen avait subi à Sydney un interrogatoire rapide et peu concluant, qu'à son retour *ses cheveux jaunes étaient devenus blancs*, et que par la suite, ayant vendu sa petite maison de West Street, il s'était embarqué avec sa femme pour regagner sa vieille demeure d'Oslo. De sa fantastique aventure il n'avait rien révélé de plus à ses amis que ses déclarations aux fonctionnaires de l'Amirauté, et ils ne purent me donner que son adresse à Oslo.

Je me rendis à Sydney où je m'entretins sans profit avec plusieurs marins et les membres du tribunal de l'Amirauté. Je vis l'*Alert*, vendu et converti à un usage commercial, à Circular Quay, dans la baie de Sydney, mais sa coque ne me révéla rien. L'idole accroupie à tête de pieuvre, au corps de dragon, aux ailes écailleuses, au piédestal couvert d'hiéroglyphes, se trouvait au musée de Hyde Park. Je l'examinai avec soin et constatai que c'était une œuvre d'art d'une facture exquise, aussi ancienne, étrange et mystérieuse que le spécimen plus petit de Legrasse. Le conservateur m'apprit qu'elle posait aux géologues une monstrueuse énigme, car ils juraient solennellement qu'il n'existait pas de roche semblable dans l'univers entier. Alors je songeai en frissonnant à la déclaration de Castro au sujet des Anciens : « Ils étaient venus des étoiles et avaient apporté Leurs images avec Eux. »

Profondément bouleversé, comme je ne l'avais jamais été, je décidai d'aller voir Mate Johansen à Oslo. Après avoir gagné Londres, je pris le premier bateau en partance pour la capitale norvégienne ; et, un jour d'automne, j'abordai sur des quais bien tenus, au pied de l'Egeberg.

L'ex-premier lieutenant habitait dans la vieille ville du roi Harold Haardrada, qui avait gardé au long des siècles ce nom d'Oslo, déguisé plus tard en « Christiana » lorsque la cité s'agrandit. Je fis en taxi le court trajet et, le cœur battant, je frappai à la porte d'un bâtiment ancien, en bon état avec sa façade crépie. Une femme triste, vêtue de noir, répondit à mon appel et je fus consterné quand elle m'apprit, dans un anglais hésitant, que Gustaf Johansen n'était plus.

Il n'avait pas longtemps survécu à son retour car sa terrible aventure sur mer, en 1925, l'avait brisé. Il n'avait rien raconté de plus à sa femme que dans ses déclarations publiques, mais il laissait un long manuscrit – des « questions techniques », disait-il – rédigé en anglais, dans l'intention manifeste de préserver sa veuve d'une lecture dangereuse. Au cours d'une promenade dans une ruelle étroite près du bassin de Gothenburg, il avait été renversé par un ballot de vieux papiers tombé d'une fenêtre de mansarde. Deux matelots indiens l'avaient relevé immédiatement, mais il était mort avant l'arrivée de l'ambulance. Les médecins, incapables de préciser la cause du décès, l'avaient attribué à une maladie de cœur et à un affaiblissement général de l'organisme.

Je sentis alors me mordre au cœur cette obscure terreur qui ne me quittera plus jusqu'à ce que, moi aussi, je sois au repos « par accident » ou d'une autre manière. Ayant persuadé la veuve que ma connaissance des « sujets techniques » de son mari me donnait un droit sur son manuscrit, j'emportai le document et commençai à le lire dans le bateau qui me ramenait à Londres. C'était un récit simple, décousu – naïf essai d'un journal de mer rédigé après coup – qui s'efforçait de relater jour après jour ce dernier voyage effroyable. Je ne saurais le transcrire textuellement avec ses redites et ses obscurités, mais ce que j'en dirai suffira à

expliquer pourquoi le bruit des vagues contre les flancs du bateau me devint si intolérable que je me mis du coton dans les oreilles.

Johansen, Dieu merci, ne savait pas tout, quoiqu'il eût vu la cité et le monstre. Mais, moi, je ne goûterai jamais plus un sommeil paisible en songeant aux horreurs embusquées au-delà de notre vie, dans l'espace et le temps ; en évoquant ces créatures maudites venues d'antiques planètes, plongées dans leur rêve au fond de la mer, connues de certains sectateurs qui leur vouent un culte cauchemardesque et aspirent à les lâcher sur notre globe chaque fois qu'un nouveau tremblement de terre élèvera leur ville cyclopéenne jusqu'à la lumière du soleil.

Le voyage de Johansen avait commencé exactement comme il l'avait raconté aux fonctionnaires de l'Amirauté. L'*Emma*, ayant quitté Auckland sur lest, le 20 février, avait subi tout l'impact de cette tempête consécutive au tremblement de terre qui dut arracher aux âmes marins les abominations dont furent peuplés les rêves des hommes à cette époque. Ses avaries une fois réparées, la goélette faisait bonne route lorsqu'elle fut arraisonnée par l'*Alert*, le 22 mars, et je sentis les regrets du premier lieutenant dans le passage de son manuscrit relatant le bombardement du naufrage de son navire. Johansen parle avec une horreur manifeste des métis du yacht et de leur culte abominable. Il les décrit sous des traits particulièrement repoussants, considère leur destruction comme un devoir élémentaire, et s'étonne ingénument de l'accusation de cruauté portée par la commission d'enquête contre lui-même et ses compagnons.

Poussés par la curiosité, Johansen et ses hommes poursuivent leur route à bord du yacht capturé. Bientôt, ils aperçoivent une haute colonne de pierre émergeant au-dessus des flots : par 47°9' de latitude sud et 126°43' de longitude ouest, ils arrivent à un littoral de boue, de vase et de blocs de maçonnerie cyclopéenne tapissés d'algues, qui ne peuvent être que la substance tangible de la suprême terreur de notre univers, la ville morte de R'lyeh, bâtie des millions d'années avant le début de notre histoire par les immondes créatures géantes secrétées en de sombres étoiles. C'est là que gisaient le grand Cthulhu et ses hordes, au fond de leurs verts caveaux suintants, d'où ils diffusaient enfin, au terme de cycles incalculables, des pensées qui répandaient la peur dans les rêves des hommes sensibles et enjoignaient aux fidèles d'entreprendre un pèlerinage de libération et de restauration. Johansen ne soupçonnait rien de tout cela, mais Dieu sait qu'il le vit bien assez tôt.

Je suppose que seule avait dû émerger des eaux la hideuse citadelle couronnée d'un monolithe démesuré, où était enseveli le grand Cthulhu. Quand je songe à l'*étendue* de tout ce qui peut s'embusquer au fond de l'océan, il me prend des envies de me donner la mort sans plus attendre. Johansen et ses hommes éprouvèrent une stupeur effarée devant la majesté cosmique de cette Babylone ruisselante bâtie par des démons anciens. Ils durent comprendre instinctivement qu'elle n'appartenait pas à notre monde ni à aucune planète sensée. Leur crainte face à l'énormité des blocs de pierre verdâtres, la hauteur vertigineuse du grand monolithe gravé et la ressemblance frappante des statues et des bas-reliefs monumentaux avec l'étrange idole trouvée sur l'*Alert* dans son reliquaire, tout cela apparaît de façon poignante avec son effroi à chaque ligne de la description.

Sans rien connaître du futurisme, Johansen s'en rapproche beaucoup quand il parle de la ville ; au lieu de décrire une construction ou tel bâtiment précis, il privilégie l'impression générale d'angles et de surfaces immenses – trop pour appartenir ou convenir à cette terre – couverts d'hiéroglyphes et d'images impies. Je mentionne ce qu'il dit des *angles* car cela rappelle un propos de Wilcox au sujet de ses terribles rêves. Le jeune sculpteur disait que la *géométrie* de sa ville rêvée était anormale, non-euclidienne, en ce qu'elle évoquait de détestables sphères et des dimensions étrangères aux nôtres. Or voilà qu'un matelot inculte avait eu la même impression en contemplant la terrifiante réalité.

Johansen et ses hommes débarquèrent sur une pente boueuse de cette monstrueuse acropole, et gravèrent en glissant des blocs géants couverts de limon qui, certes, n'avaient jamais servi d'escalier à des mortels. Le soleil même semblait déformé à travers les miasmes polarisants qui émanaient de cette perversion sous-marine ; une menace tortueuse attendait, tapie dans ces angles déconcertants où un second coup d'œil révélait une surface concave alors qu'au premier regard elle paraissait convexe.

Les explorateurs éprouvèrent une crainte indéfinissable avant même d'avoir vu autre chose que du roc, de la vase et des algues. Chacun aurait fui s'il n'avait redouté le mépris des autres, et ce fut à contrecœur qu'ils se mirent en quête – d'ailleurs en vain – de quelque souvenir à emporter.

Rodriguez, le Portugais, grimpa le premier jusqu'à la base du monolithe et cria sa découverte. Les autres le suivirent, contemplant avec curiosité une immense porte décorée du bas-relief

familier de la pieuvre. Une grande porte de grange, disait Johansen. Tous comprirent de quoi il s'agissait, à cause du linteau orné, du seuil et des montants de chaque côté ; mais il était impossible de savoir si elle reposait à plat comme une trappe ou en biais comme la porte extérieure d'une cave. Pour reprendre les termes de Wilcox, la géométrie était anormale : on n'était pas sûr que la mer et le sol fussent horizontaux, de sorte que la position relative de tout le reste semblait fantastiquement variable.

Briden pressa la pierre en plusieurs endroits sans résultat. Puis Donovan en palpa délicatement le pourtour en appuyant sur chaque point séparément. Il grimpa interminablement le long de la moulure grotesque – c'est-à-dire ce qu'on appellerait grimper en admettant que l'objet ne fût pas horizontal – et les hommes s'émerveillèrent qu'une porte si vaste pût exister dans l'univers. Enfin, très doucement, très lentement, le haut de l'immense panneau céda vers l'intérieur ; ils comprirent qu'il était en équilibre.

Donovan se laissa glisser on ne sait comment le long du montant pour rejoindre ses compagnons, puis tous assistèrent au bizarre retrait du monstrueux portail sculpté. Dans ce délire de distorsion prismatique, il se déplaçait anormalement en diagonale, au mépris de toutes les lois de la matière et de la perspective.

L'ouverture révéla des ténèbres presque concrètes. Cette obscurité était vraiment une *qualité positive* car elle occultait certaines parties des parois intérieures qui auraient dû être visibles. En fait, elle se déversait au-dehors comme une fumée après son éternel emprisonnement, assombrissant le soleil à mesure qu'elle montait, sournoise, au battement d'ailes membraneuses, dans un ciel soudain rétréci et gibbeux. Des profondeurs fraîchement ouvertes montait une puanteur intolérable, et bientôt Hawkins, qui avait l'ouïe fine, crut percevoir une espèce d'immonde clapotis. Tous les marins tendirent l'oreille. Ils écoutaient encore lorsque le monstre apparut, lourd et bavant, poussant à tâtons sa gélatineuse énormité verte à travers la noire embrasure dans l'air corrompu de cette cité vénéneuse et démente.

Sur ces mots, l'écriture du pauvre Johansen faillit le trahir. Il estime que deux des six hommes qui ne regagnèrent pas le bateau moururent de peur en cet instant maudit. Le monstre était indescriptible – aucun langage ne saurait rendre de tels chaos de folie immémoriale et hurlante, cette hideuse contradiction de toutes les lois de la matière, de l'énergie et de l'ordre cosmique. Grand Dieu ! Une montagne se déplaçait lourdement. Peut-on s'étonner qu'à l'autre extrémité de la terre un grand architecte fût devenu fou tandis que le malheureux Wilcox battait la campagne au même moment télépathique ? L'entité des idoles, verte et visqueuse progéniture des astres, s'éveillait pour réclamer son dû. Les étoiles étaient de nouveau propices, et ce qu'un culte séculaire n'avait pu réussir à desseiner, une bande de naïfs matelots l'avait fait par accident. Après des millions et des millions d'années, le Grand Cthulhu était à nouveau lâché, brûlant de satisfaire ses voraces appétits.

Trois hommes furent balayés par les pattes flasques avant que personne eût eu le temps de se retourner. Dieu leur donne le repos, s'il est encore le moindre repos dans l'univers. C'étaient Donovan, Guerrera et Angstrom. Parker glissa tandis que les trois survivants se précipitaient frénétiquement vers le bateau, par-delà l'étendue sans fin de roche verdie, et Johansen affirme qu'il fut englouti par un angle de maçonnerie qui n'aurait pas dû se trouver là : un angle aigu qui s'était comporté comme s'il avait été obtus. Seuls Briden et Johansen atteignirent le canot et firent force de rames jusqu'à l'*Alert* pendant que le monstre descendait pesamment les degrés de pierre gluante, puis hésitait en pataugeant au bord de l'eau.

On n'avait pas laissé complètement tomber la pression malgré le départ de tout l'équipage ; quelques secondes de course précipitée entre le gouvernail et la chambre des machines permirent au yacht d'appareiller. Lentement, au milieu des horreurs contre nature de cette scène indescriptible, l'hélice se mit à battre les eaux fatales ; cependant, sur ce rivage de mort qui n'appartenait pas à cette terre, la gigantesque créature venue des étoiles bavait en bafouillant, tel Polyphème maudissant le vaisseau d'Odysseus en fuite. Puis, plus hardi que le cyclope légendaire, le grand Cthulhu glissa dans les flots pour se lancer à la poursuite, soulevant des vagues au formidable rythme de sa puissance cosmique. Briden, regardant en arrière, devint fou, saisi d'un rire strident, comme il ne cessa de rire par crises jusqu'à ce que la mort vînt le prendre, une nuit, dans la cabine où Johansen errait en délirant.

Mais Johansen, lui, n'abandonna pas la partie. Comprenant que le monstre rattraperait à coup sûr l'*Alert* avant que la pression eût atteint son maximum, il risqua le tout pour le tout ; lançant les machines à pleine vapeur, il fonça sur le pont comme un éclair et renversa la direction. Il se fit dans les eaux fétides un grand remous écumeux, puis tandis que la pression montait sans cesse, le hardi Norvégien mena son navire droit sur son poursuivant gélatineux qui se dressait au-dessus d'une mousse impure, telle la poupe d'un infernal galion. L'effroyable

tête de pieuvre aux tentacules convulsés atteignait presque le beaupré du robuste yacht, mais Johansen chargea sans faiblir.

Il y eut une explosion de ballon qui crève, un liquide immonde comme si l'on avait fendu un poisson-lune, une puanteur de charnier gorgé de cadavres, et un son que le chroniqueur ne put se résoudre à décrire. Le bateau fut un instant souillé par un âcre et aveuglant nuage verdâtre, puis il ne resta plus qu'un répugnant bouillonnement à l'arrière où – Dieu du Ciel ! – cette entité plastique se *recomposait* dans sa détestable forme originelle, tandis qu'elle semblait s'éloigner à chaque seconde, à mesure que l'*Alert*, augmentant la pression, prenait de la vitesse.

Ce fut tout. Après cela, Johansen se contenta de méditer sombrement sur l'idole de la cabine ou de préparer de maigres repas pour lui-même et le fou qui ricanait près de lui. Il n'essayait plus de gouverner depuis sa fuite audacieuse, car la réaction avait brisé quelque chose dans son âme. Vint la tempête du 2 avril, et les nuages enténébrèrent sa conscience. Reste une impression de tourbillon spectral dans des gouffres liquides infinis, de chevauchées vertigineuses sur une queue de comète parmi des univers vacillants, de plongeurs insensés de l'enfer à la lune, pour repartir ensuite de la lune à l'enfer, tout cela égayé d'un chœur gloussant de dieux anciens pervers et hilares, et de lutins verts du Tartare, narquois, avec leurs ailes de chauve-souris.

Au terme de ce cauchemar vint la délivrance : le *Vigilant*, le tribunal de l'Amirauté, les rues de Dunedin, et le long voyage de retour à la vieille maison près de l'Egeberg. Il ne pouvait rien dire – on l'aurait cru fou. Il écrirait donc ce qu'il savait avant de mourir, mais sa femme devait tout ignorer. La mort serait un bienfait sans pareil si seulement elle pouvait effacer les souvenirs.

Tel était le document que je lus ; à présent je l'ai déposé dans la boîte de fer-blanc avec le bas-relief et les notes du professeur Angell. J'y joindrai ce compte-rendu – témoignage de ma propre santé mentale, où est mis en corrélation ce qui, je l'espère, ne le sera plus jamais. J'ai considéré tout ce que l'univers peut renfermer d'horreur ; même les ciels printaniers et les fleurs de l'été ne seront jamais que poison pour moi. Mais je ne pense pas que ma vie soit bien longue. Mon oncle est parti, et le pauvre Johansen ; ainsi partirai-je aussi. J'en sais trop, et le culte existe toujours.

Cthulhu lui aussi vit encore, je suppose, dans ce gouffre de pierre qui l'abrite depuis le temps où le soleil était jeune. Sa cité maudite est engloutie une fois de plus – le *Vigilant* est passé sur les lieux mêmes, après la tempête d'avril. Mais ses ministres sur terre continuent à mugir, à caracoler et à tuer dans les lieux solitaires, autour des monolithes couronnés de son image. Il a dû être piégé par le naufrage alors qu'il se trouvait dans sa noire citadelle, sinon, à l'heure qu'il est, le monde entier hurlerait de terreur. Qui peut prévoir la fin ? Ce qui a surgi peut disparaître, et ce qui a sombré peut surgir à nouveau. L'abjection attend son heure en rêvant au fond de la mer, et la mort plane sur les cités chancelantes des hommes. Un jour viendra – mais non, je ne dois ni ne puis y penser ! Si je ne survis pas à ce manuscrit, fasse le Ciel que mes exécuteurs testamentaires, préférant la prudence à l'audace, s'assurent qu'il ne tombera pas sous d'autres yeux.